This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

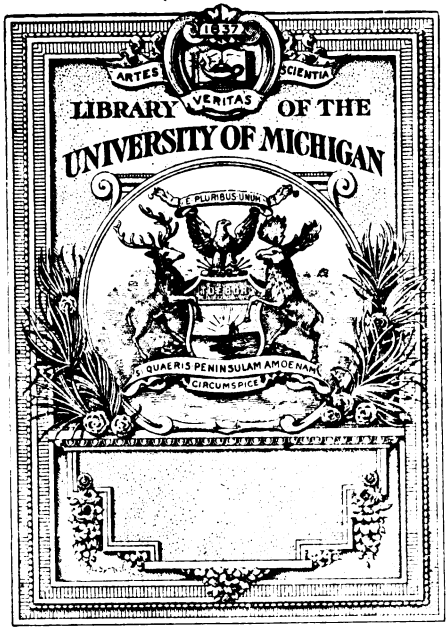
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 987,540


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

L32p
P1

PERNETTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Baccalauréat et les Études classiques. In-12..... 1 25
Contre la Musique. In-12..... 3 50
L'Éducation libérale. In-12..... 3 50
L'Éducation homicide. In-12..... 1 50
Essais de critique idéaliste. In-12..... 3 50
Harmodius, tragédie. In-12..... 2 »
Histoire du Sentiment de la nature, 3 vol. :
Prolégomènes. In-12..... 3 50
Avant le christianisme. In-12..... 3 50
Chez les Modernes In-12..... 3 50
Lamartine, br. In-12..... » 50
Pernette. 1 vol. in-8° raisin illustré..... 7 50
— Le même In 12..... 3 50
Poèmes civiques. In-8°..... 6 »
— Le même. In-12..... 3 50
La Poésie de Lamartine, br. In-8°..... 1 »
Questions d'Art et de Morale. 1 vol. In-8°..... 6 »
— Le même. In-12..... 3 50

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.

VICTOR DE LAPRADE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PERNETTE

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1891
Réserve de tous droits.

848
L32p
P1

PERNETTE

Soulevant leurs désirs vers les beautés suprêmes,
Qu'un guide intérieur leur montre l'idéal,

Qu'ils évitent ainsi toutes les servitudes ;
Un joug nouveau se forme et s'étend de partout ;
Après les rois, voici les viles multitudes...
Humbles devant Dieu seul, qu'ils se tiennent debout !

Qu'ils sachent résister sans colère et sans haine,
Patients, comme on l'est appuyé sur sa foi :
Qu'ils atteignent l'azur de la vertu sereine,
Et, semblables à vous, qu'ils vaillent mieux que moi !

Montbrison, septembre 1868.

PRÉFACE

Ce poème, écrit en 1867, semble inspiré des terribles événements survenus trois ans plus tard.

Echo des revers de 1815, il renferme une sorte de prophétie des désastres de 1870.

L'auteur de Pernette *est de ceux qui n'ont jamais eu d'illusions sur cette race fatale devenue la cause de trois invasions et du démembrement de la France.*

L'invasion était certaine, dès qu'un Napoléon occupait le trône. Mais comment prévoir la férocité des envahisseurs, le sauvage caractère donné à cette guerre par l'orgueil, l'égoïsme et la cupidité germaniques? Une paix généreuse, après le châtiment de l'agresseur, une paix qui eût laissé la France entière et honorée, eût fondé, peut-être, une trêve perpétuelle sous la sauvegarde de l'amphictyonie européenne. Notre époque a tant philosophé contre la guerre, elle a tant besoin de tranquillité et de travail, qu'il semble facile de contenir chez les peuples modernes les élans belliqueux. Après cette guerre de haine, de rapines, de massacres et d'incendies, l'Europe recule au delà du moyen âge; elle est vouée à des ruines sans fin. La France humiliée, dévastée, n'est pas morte et ne mourra

pas. Si peu haineuse qu'elle soit, elle gardera l'instinct de la vengeance. Quand tout le monde l'oublierait, la poésie inscrira cette dette éternelle au compte de l'Allemagne.

La France sera réhabilitée et vengée. Préparons la génération qui s'élève à de rudes, mais triomphantes épreuves. Pernette *a peut-être ce qu'il faut pour allumer la flamme du patriotisme chrétien et stoïque, seul capable de nous régénérer.*

A la veille de l'épouvantable désastre qui a frappé la France en même temps que ses corrupteurs, Pernette *et* Harmodius *faisaient appel aux sentiments qui pouvaient nous sauver en séparant notre cause de celle des Bonapartes.*

La critique littéraire s'est montrée bienveillante pour ce livre; nous le présentons

hardiment à la critique patriotique. Qu'on nous place au degré que l'on voudra sur l'échelle du talent, pourvu qu'on nous laisse au premier rang des amis passionnés de la France. Avant d'être poète, nous sommes chrétien et Français. Épris de notre art et de la beauté du langage, nous demeurons plus épris encore de l'invisible beauté qui est la raison d'être de tous les arts.

En affichant le but moral et national de ce livre, en l'offrant comme un breuvage salutaire aux cœurs malades et affadis, le poète ne prétend pas disparaître derrière le prédicateur ou l'homme de parti. Il répéta, sous la République, ce qui semblait dit par précaution, il y a quatre ans, en face du césarisme debout : « Nous avons rencontré la politique dans ce poëme, nous ne l'avons pas cherchée. »

*La politique est forcément présente dans tout poëme de nature épique, à l'horizon d'*Hermann et Dorothée, *à l'horizon de* Jocelyn, *comme elle est au premier plan de l'*Iliade *et de l'*Énéide. *Or, le poète a le droit, le devoir même, de ne toucher à la politique qu'en toute sincérité, c'est-à-dire avec toutes ses passions les plus profondes et les plus vives. C'est ce que nous avons fait.*

*Mais la politique n'est ici qu'un accessoire. Le livre attaque, à sa manière, la légende napoléonienne, mais c'est un poëme, rien qu'un poëme, aussi bien qu'*Harmodius.

Est-ce pour le plaisir d'écrire contre les Guelfes et contre les Noirs de Florence que Dante a fait la Divine Comédie? *Qui oserait le dire! et cependant, comme le poète, dans sa haute épopée déchire ses ennemis d'une*

haine acérée et sanglante! Ce n'est pas, certes, si parva licet componere magnis, *pour attaquer les Bonapartes que l'auteur de* Pernette *a écrit son livre: c'est uniquement pour faire, selon ses forces, une œuvre de franche et vivante poésie. Tant mieux si l'œuvre d'art se trouve en même temps une arme contre le despotisme et contre l'étranger. C'est qu'alors l'auteur n'est pas seulement un artisan d'hémistiches, mais un citoyen.*

Nous ne sommes pas de ceux qui décernent orgueilleusement au poète le pontificat et prétendent qu'il a charge d'âmes, *mais de ceux qui l'astreignent au devoir plus étroitement que tout autre. Dans les calamités nationales, sa voix doit se faire entendre la première pour avertir et stimuler le patriotisme, Il n'a pas besoin de se croire pontife ou prophète pour cela. Ce n'était pas un*

prophète, mais un obscur israélite, qui parcourait les rues de la cité sainte assiégée en criant à chaque pas: Malheur à Jérusalem! jusqu'au moment où, près d'être frappé en pleine poitrine, il s'écria: Malheur à moi-même!

Ainsi ferons-nous, tâchant de prémunir nos lecteurs contre les mensonges du césarisme, et prêchant l'ardent amour de la France. La sainte patrie est assiégée par mille ennemis divers. Le bonapartisme ne s'avoue pas vaincu et cherche à rentrer dans la citadelle. Que tout nous soit une arme contre cet agent de servitude, et surtout la poésie! La mission de la poésie n'est pas de divertir les âmes, mais de les élever quand tout le reste les abaisse; les poètes feront leur devoir.

Lyon, novembre 1871.

PERNETTE

CHANT PREMIER

LES FIANÇAILLES

Si l'on peut des moissons augurer les vendanges,
L'année aura rempli nos celliers et nos granges,
Et — narguant le dicton, — quoique riche en beaux foins,
En beaux blés, en beaux fruits, ne le sera pas moins.
Voyez mes quatre chars ployant sous leur faix d'herbes !...
Et les seigles voisins sont déjà mis en gerbes,

Et sur la tige épaisse et haute du froment
L'épi laiteux et vert s'incline pesamment.
Dans la vigne, à nos pieds, se montrent, par centaines,
Les promesses des ceps, hélas ! trop incertaines;
De noyaux duveteux les pêchers sont couverts ;
Mes jeunes cerisiers sont plus rouges que verts.
Chère vigne ! c'est moi, tout seul, qui l'ai plantée !
Si vous les aviez vus, du bas de la montée,
Mes pêchers, en avril, par un jour de soleil !
Le sol gris en était tout jaspé de vermeil.
Pour admirer ce champ, qui brillait entre mille,
Chaque samedi soir, au retour de la ville,
Pernette m'arrêtait, là-bas, sur le sentier
D'où l'on voit le manoir et le domaine entier.
Car j'ai su m'arrondir ma petite province,

J'y suis maître, et j'habite au milieu, comme un prince,
J'ai tout ce qui s'étend de la vigne au ruisseau :
Ces trèfles, ces froments, ces prés bien pourvus d'eau,
Ces chanvres près du bord courant le long des aunes,
Et là-haut, sous les pins, ces seigles déjà jaunes.
Ma forêt qui verdoie, au nord de la maison,
Avec ces rochers noirs finit à l'horizon.
Jadis un taillis maigre, un fourré de broussailles,
Prolongeait au couchant le bois jusqu'aux murailles ;
Que j'ai mis là d'argent, de sueurs et d'ennui !
Mais cent tonneaux de vin en coulent aujourd'hui,
Et ma vigne, si haut sur les monts reculée,
Y mûrit sans subir ni brume ni gelée,
Tant l'héritage entier, sur un sol attiédi,
Reçoit un bon soleil du levant au midi

Ainsi parla, joyeux de lui vanter sa terre,
Le père de Pernette à la mère de Pierre ;
Autour d'eux, les parents, les voisins familiers,
Montaient vers la maison le long des groseilliers.

Et, disant ce que tous avaient dans la pensée,
La mère du garçon vantait la fiancée :

« Oui, le sol est fécond, plaisant est le manoir;
Vos fruits, bons à goûter, sont radieux à voir ;
Mais l'or de vos froments et vos pêches vermeilles,
Les grappes de rubis enchâssés dans vos treilles,
N'ont pas plus de rayons et de fraîches couleurs
Que les yeux de Pernette et que sa joue en fleurs.

Le bord de vos étangs n'a peuplier ni frêne
Si souples et si droits que sa taille de reine.
Plus joyeux et plus doux que son âme sans fiel,
Vos nids n'ont pas d'oiseaux et vos ruches de miel ;
Et vos prés, votre vigne, enfin tout l'héritage,
Rien ne vaut ce trésor caché dans le ménage.
Jamais dans la maison plus d'ordre et moins de bruit
N'ont si bien témoigné du soin qui la conduit.
Tout abonde et reluit sous les doigts de Pernette ;
On dirait qu'une fée a prêté sa baguette.
Chaque heure est bien remplie : on voit, dès le matin,
Briller sur le dressoir la faïence et l'étain ;
Le soir, près du foyer, lorsque l'on s'agenouille,
La plus lente ouvrière a fini sa quenouille.
Les coffres ont du drap et du linge à foison :

La basse-cour suffit à nourrir la maison.
L'art de la ménagère a fait entrer, peut-être,
Plus d'écus au tiroir que le travail du maître.

— Bonne femme au logis vaut son poids de bon or,
Dit Jacque, et ma Pernette y vaudra plus encor ;
Mais Pierre n'aurait pas la fillette et ma vigne,
Si de la plaine aux monts j'en savais un plus digne.
C'est un cœur, celui-là ! chaud comme le soleil ;
Un rude laboureur, qui n'a pas son pareil
Pour tracer un sillon aussi droit qu'une règle,
Et porter en riant ses dix boisseaux de seigle.
Quels bras de fer, quels reins et quels jarrets nerveux !
Il faut le voir lier et délier ses bœufs,
Soutenir du poignet un char à la montée,

Et presser du talon sa cavale indomptée !
Puis c'est un clerc, lisant, calculant, écrivant,
En mille invention expert, un vrai savant !
Moi, je veux qu'aux anciens croyance soit gardée,
Mais que chaque jeunesse apporte son idée.
Les livres me sont clos, je n'en fais pas le fier ;
Mais, puisque enfin j'en sais aujourd'hui plus qu'hier,
J'espère que demain, aidés les uns des autres,
Nos fils ajouteront leurs trouvailles aux nôtres.
Dans l'œuvre du labour, dans le soin du bétail,
Pierre est de bon conseil, comme de bon travail ;
Et je ne connais pas, du village à la ville,
De plus fort ouvrier, de maître plus habile. »

. . . . . .

Heureuse, et sans trahir tout son cœur triomphant,

Madeleine reprit :

« Hélas ! ce pauvre enfant,
Si Dieu ne l'avait fait robuste autant que sage,
Qu'adviendrait-il de nous, n'ayant plus d'héritage ?
J'ai tout vendu, les prés, les terres et le bois :
Ce fils, il m'a fallu le racheter trois fois !
Trois fois, vous le savez, ces hommes, sans m'entendre,
Malgré, le prix payé, me l'ont voulu reprendre,
Pour l'envoyer mourir sous le fer, sous le feu.
Il vit, il ne sera point soldat, grâce à Dieu !
Mais, hormis le verger, la maison que j'habite,
Il n'a plus que ses bras, son esprit, sa conduite,
Et certes, vous montrez, compère, en l'acceptant,
Qu'à vos yeux le bon cœur passe l'argent comptant. »

Alors un des voisins, riche et de bon lignage,
Un de ceux qu'on écoute au conseil du village,
Hocha la tête et dit :

« O Jacques, fin matois,
On te loue.... On t'envie encor plus pour ton choix !
Va ! si les deux enfants ne s'aimaient d'amour tendre,
J'en sais qui feraient tout pour te souffler ce gendre.
N'en trouve pas qui veut, des pauvres comme lui !
Où les chercher, hélas ! nos gendres, aujourd'hui ?
Tout notre plus beau sang s'est perdu dans ces guerres ;
Fillettes et parents, nous ne choisissons guères.
Un père a du bonheur, qui saisit, riche ou non,
Pour sa fille un beau gars, brave et de bon renom,

Promettant à l'aïeul une forte lignée
Et robuste à mouvoir la bêche et la cognée.
La vigueur d'un sang pur est le premier des biens.
Brave Pierre ! un enfant, humble avec ses anciens,
Timide, et tout à coup l'âme la plus hardie !
Ah ! je le vois encor, au jour de l'incendie,
Sur les toits enflammés courir, porter les seaux...
Le voilà qui revient chargé de deux berceaux,
Rouge, entouré de feux sur quelques planches frêles,
Ses longs cheveux au vent, rapide, ayant des ailes,
Tel que, dans le tableau, sur le seuil de l'enfer,
Le saint Michel posant son pied sur Lucifer !
Et, vraiment, il ressemble à celui de l'église ;
Pernette, ce jour-là, le disait à Denise.
Ah ! le vaillant garçon ! au travail toujours prêt,

Et qui jamais ne perd une heure au cabaret !
Son crayon, le dimanche, ou son livre en cachette,
Ou le bras de sa mère, et maintenant, Perneſte,
Voilà tout son repos, les seuls jeux à son goût.
Aussi, qu'on l'interroge, on croirait qu'il sait tout !
Que notre cher pasteur, de qui vient sa science,
Si je l'ai trop loué, dise ce qu'il en pense ! »

Le bon prêtre sourit ; il aimait comme sien,
L'enfant que ses leçons firent homme et chrétien.
Grand vieillard encor vert, austère et plein de grâce,
Et, sous son humble habit, sentant sa noble race,
Dans l'exil, en prison, Dieu l'avait visité,
Une fleur de tendresse ornait sa charité.
Ayant souffert beaucoup, il aimait plus encore.

Il était de ces purs que le savoir décore.
Instruit des arts, des mœurs, des lois de l'étranger,
De toute science utile à propager,
Il faisait concourir, dans son heureux domaine,
La sagesse divine à l'industrie humaine ;
Et, pasteur patriarche, il réglait, tour à tour,
L'œuvre de la prière et l'œuvre du labour.
Il répondit :

« Jamais terre mieux préparée
N'a reçu de mes mains la semence sacrée.
Nul fonds ne m'a produit un semblable trésor.
L'âme de cet enfant est une mine d'or ;
J'en reviens ébloui chaque fois que j'y plonge.
Nul plus exempt de fiel, de ruse, de mensonge,

Plus naïf, moins ouvert aux calculs d'aujourd'hui,
Ne suit plus fermement la voix qui parle en lui.
Des devoirs qu'il s'est fait, dont il rêve en silence,
Rien ne peut détourner son ardente innocence ;
Et je songe, à le voir si pur, si plein de feu,
A nos premiers parents sortant des mains de Dieu.
Le père est fortuné qui fonde une famille
Sur ce noble garçon, Jacque, et sur votre fille ;
L'active et douce enfant, belle, et qui n'en sait rien,
Et qui vaut par le cœur plus que tout votre bien,
Que l'ombre d'un souci ne trouble pas ces fêtes !
Je puis bénir le joug qui va lier leurs têtes,
Sûr qu'il sera porté par deux amis joyeux
Et que leur double nom est écrit dans les cieux.
Comprenez, ce jour-là, quand vous verrez peut-être

Rayonner le pasteur et pleurer le vieux maître,
Que je vous réponds d'eux, que ce sont mes enfants !
Rien, là-haut, n'émeut plus les anges triomphants
Et le Dieu paternel qui lit au fond de l'âme,
Que la sainte union de l'homme et de la femme. »

Or, devisant ainsi, parents, voisins, curé,
Arrivaient au manoir de treilles entouré,
Sous les quatre tilleuls d'où le regard embrasse
Et mesure les champs, au loin, sous la terrasse.
Jacques se retourna vers ses prés, son orgueil ;
Comme il les saluait d'un suprême coup d'œil,
Il aperçut là-bas, au bout de la prairie,
Errer encor le couple heureux que l'on marie.

« Ah ! nos enfants, dit-il, les montrant de la main,
Ces alertes coureurs font durer le chemin ;
Se voyant tous les jours, ils ont tant à se dire ! »

Et les vieillards émus échangeaient un sourire.

Il reprit :

« De nos jours les vieux sont indulgents :
On attend, on prévient messieurs les jeunes gens !
Soyons, puisqu'il le faut, des parents à la mode.
D'ici la vue est belle et ce banc est commode ;
Il est bon de s'asseoir sous l'ombrage léger ;
Respirons à l'odeur des foins et du verger.
Je crains pour vous, après ces heures enflammées,

La soudaine fraîcheur des salles bien fermées.
Reposons-nous avant que le dîner soit prêt,
Et jugeons en conseil mon petit vin clairet. »

On s'assit : les propos joyeux, parfois sévères,
Se croisaient sur la table où l'on choquait les verres.

Or, sans mot dire, et toute à son fils adoré,
La mère regardait, là bas, au bout du pré.

Le couple radieux s'isolait dans sa joie,
Marchait avec lenteur, sans suivre aucune voie,
Sans rien voir que lui-même, ayant pour horizon
Deux ombres à ses pieds et des brins de gazon ;
Sans parler, ou disant quelque parole brève

Qu'un serrement de main, qu'un long regard achève.
Les mots n'expriment pas ce qu'ils avaient au cœur :
Le vase retenait sa divine liqueur,
Et parfois une perle où le soleil se joue
Tremblait au bord des cils sans rouler sur la joue.

A fixer ces transports dans l'âme ou dans les sens,
Ainsi que les bergers les rois sont impuissants,
Et pour peindre à l'esprit cette rapide fête,
Les sons et les couleurs échappent au poète.
Le ciel s'ouvre, et tout homme en cet éclair béni
Aspire à l'éternel et conçoit l'infini.
Les simples et les purs, mieux que les grands du monde,
Sont admis à goûter cette extase profonde,
Et le Dieu qui la donne aux cœurs dignes d'aimer

Connaît seul le vrai nom dont il faut la nommer.

Quand de ces régions du rêve et du mystère
S'arrachant tous les deux ils revoyaient la terre,
Quand du divin silence ils remontaient le cours
Et reprenaient le fil de leurs jeunes discours,
C'étaient mille projets gracieux et champêtres
Pour la vie en commun sous le toit des ancêtres ;
Comme en font deux amants, la veille d'être époux,
En parlant d'avenir, ivres de dire NOUS,
De faire à deux le plan de leur double existence
Et de mêler ainsi leurs destins par avance.

Pierre disait comment, par ses soins redoublés,
Une friche lointaine abonderait en blés ;

Comment l'eau du ruisseau, plus savamment conduite,
Des prés mieux abreuvés étendrait la limite;
Comment il accroîtrait, par un mélange heureux,
La race des troupeaux plus gras et plus nombreux;
Comme on verrait là-haut verdir en peu d'années,
Un bois de pins couvrant ces roches décharnées;
Combien d'outils nouveaux, décuplant le travail,
Allégeraient l'effort de l'homme et du bétail;
Comme il saurait enfin, dans la maison prospère,
Servir de ses labeurs l'autorité du père.

Pernette achevait l'œuvre et ne tarissait pas :
Agneaux, poussins, chevreaux pullulaient sous ses pas;
Le laitage et les œufs remplissaient les corbeilles;
L'or coulait à longs flots du logis des abeilles;

D'espaliers abondants les murs étaient couverts;
Mille fruits bien gardés égayaient les hivers;
Le fin linge odorant s'empilait dans l'armoire;
Les nappes au grand jour brillaient comme la moire;
Et, pour ces soins divers, on s'inspirait en tout
De la mère de Pierre, et l'on suivait son goût.

C'est ainsi qu'attestant leur ardeur mutuelle
Ils adoptaient, tous deux, leur famille nouvelle;
C'est ainsi qu'entourés, dans l'arrière-saison,
Les vieux parents sont rois d'une heureuse maison.

Tandis qu'ils échangeaieut si saintement eurs rêves,
Oublieux du retour et des heures trop brèves,
Ils virent tout à coup, là-haut, sous les tilleuls,

Le groupe vénérable... On n'attendait qu'eux seuls.
Tous deux rouges, confus de ce long tête-à-tête,
Honteux de leur lenteur aux apprêts de la fête,
A travers champs et prés, par le plus droit chemin,
Ils partirent d'un bond, se lâchant de la main.
Et ce fut — ô bonheur de la verte jeunesse ! —
Une lutte joyeuse, un assaut de vitesse :
Entre les hauts épis, courbés légèrement,
On les voyait glisser dans l'or du blond froment :
Les rubans dénoués, les plis des longues manches,
Sur les jaunes moissons semblaient des ailes blanches ;
Et l'oiseau blanc fuyait devant un sombre oiseau
Comme un ramier suivi de près par un corbeau.
Moins prompts, déjà, montaient, parmi les ceps de vigne,
Le noir chasseur, la vierge en sa candeur de cygne.

On touche au but, voici le perron familier...
Et Pierre, on le comprend, arrivait le dernier.

Lorsqu'on eut, à grands coups de joyeuses paroles,
Châtié les retards de ces deux têtes folles,
On s'assit dans la salle au rustique banquet ;
Et Jacques, se plaignant de l'ami qui manquait :

« Où donc est le docteur ? Un jour de mariage,
Ne saurait-on mourir sans lui dans le village ?
Oublieux du contrat que nous signons gaîment,
S'en va-t-il, quelque part, causer un testament ?
Il nous aime si fort ! Quel cas pressant l'arrête ?
Adieu la bonne humeur, s'il n'est pas de la fête

Et chacun d'ajouter au nom du cher absent
Un regret, un éloge, un mot reconnaissant.

« Mais commençons, dit Jacque, il l'a prescrit lui-même.
Laisser le rôt languir, c'est le crime suprême !
Et, dans son saint respect pour l'ordre du repas,
Le sévère docteur ne nous absoudrait pas. »

La table invitait l'œil ; l'ardeur des francs convives
S'aiguisait d'un bon rire au sel des phrases vives ;
Car chez ces braves gens au sang pur, aux cœurs droits,
L'émotion réserve à l'appétit ses droits.
Fêtant les plats exquis ordonnés par Pernette,
Tous, jusqu'aux amoureux, faisaient faïence nette.

Et la veuve louait, avec juste raison,
L'art de sa belle-fille à tenir la maison,
Le repas bien dressé, les recettes savantes,
Le ton respectueux des dociles servantes,
Le linge éblouissant, la salle toute en fleurs,
Les meubles, les rideaux de si fraîches couleurs,
Et, chacun à l'envi flattant la jeune reine,
Ajoutait un éloge à ceux de Madeleine.

Et le sage pasteur répondit doucement,
Afin que cette fête eût son enseignement :

« Il faut tenir paré le logis de famille ;
C'est l'œuvre de l'épouse et de la jeune fille.

L'homme à ses durs labeurs reviendra plus dispos,
Si dans l'ordre et la grâce il a pris son repos ;
Si de frais vêtements, la table bien pourvue,
Ont réparé sa force et réjoui sa vue ;
Si, par les soins discrets et le riant accueil,
La modeste maison lui sourit dès le seuil.
Voyez nos champs, nos bois ! Comme la Providence
Près de l'utilité mit partout l'élégance,
Et, sans nuire aux doux fruits du travail de vos mains,
Comme elle orna de fleurs le séjour des humains !
Ainsi, prêtant son charme au foyer domestique,
Un art peut embellir le toit le plus rustique,
Et Dieu garde au moins riche un merveilleux trésor,
La sainte propreté qui change tout en or. »

Le dessert finissait ; déjà, sur la terrasse,
Fumait le noir café débordant de la tasse,
Lorsque entra le docteur. Un cordial bonjour,
Des baisers, des regrets exprimés tour à tour,
De gais propos, l'aspect des deux jeunes visages,
Rien de ce front aimé n'écartait les nuages.
A peine voulut-il, soucieux et distrait,
Goûter au fin moka... tout ce qu'il adorait !
En vain on provoquait sa douce raillerie ;
Il laissait voltiger l'errante causerie,
A peine il s'y mêlait d'une phrase, au hasard ;
L'abeille avait rentré ses ailes et son dard.

Enfin, le soir venant, il parle, il se résigne :

« Mes amis, on annonce une victoire insigne,
Vingt mille prisonniers, des princes, de grand noms,
Des fusils, des chevaux, des drapeaux, des canons !...
En un mot, l'empereur, outre de fortes sommes,
Décrète qu'il lui faut cent ou deux cent mille hommes ;
Exemptés, libérés, anciens, nouveaux conscrits,
Tout ce qui peut marcher, dit-on, sera repris. »

Avez-vous vu, parfois, sous un ciel sans nuage,
Moutons, brebis, agneaux dans un vert pâturage,
Dispersés, trois à trois, groupés errant au loin,
Trottant, bêlant, broutant le trèfle et le sainfoin ?
Tout à coup un vent sombre à l'occident s'élève,
Un point noir apparaît, vole, grossit et crève ;

Et, dans la nuit subite où vient à manquer l'air,
Roule un tonnerre affreux, luit un sanglant éclair.
Stupide, haletant, le front contre la terre,
Sous quelque grand noyer le troupeau se resserre ;
Des moutons effarés qui se pressent entre eux
Les cous ont disparu sous les ventres laineux.

Ainsi, lorsqu'à travers leur fête souriante
La sinistre nouvelle éclata foudroyante,
Pâles, muets, autour du triste messager,
Ces pauvres bonnes gens vinrent tous se ranger.
On lui fit répéter la formidable annonce ;
Mais nul ne se permit un geste, une réponse.
Car chacun, sous la loi de l'illustre empereur,
Sentait contre sa bouche un bâillon de terreur

Les âmes se taisaient, la franchise était morte,
Et l'espion veillait, dans l'ombre, à chaque porte.

Après quelques moments, le groupe étant resté
Lugubre de silence et d'immobilité,
Voisins, amis, parents, chacun prétextant l'heure,
Abrégeant les adieux, courut à sa demeure;
Et du logis, désert comme un jour de trépas,
Le curé, le docteur, seuls, ne partirent pas.

Devant ces vieux amis les sanglots éclatèrent,
Et, dans un doute affreux, maints projets s'agitèrent;
Et, la porte étant close, on osa, tout le soir,
Maudire ces décrets, sans perdre encor l'espoir.

La nuit vint, séparant, hélas! Pierre et Perrette.
Madeleine et son fils gagnent leur maisonnette.
Les deux chers conseillers, le bon Jacque auprès d'eux,
Suivaient; ils marchaient tous prompts et silencieux.
La veuve avait son toit sous la tour du village;
Là, quelque avis formel en dirait davantage;
Pierre serait exempt... au moins c'était son droit.

Ils longeaient les froments par un sentier étroit,
Sombres, foulant les fleurs que des bandes si gaies
Répandaient, le matin, en chantant sous les haies.

Et quand s'ouvrit pour eux le seuil de la maison
Une lune sanglante éclairait l'horizon.

CHANT DEUXIÈME

LE SOLDAT DE L'AN II

Soyons forts, dit le prêtre en posant sur la table
L'affreux papier marqué de l'aigle redoutable :
C'était vrai, voici l'ordre, et Pierre doit partir.
Nous étions trop heureux, Dieu veut nous avertir :
Pauvre mère ! acceptons cette croix méritée ;
Imitons humblement celui qui l'a portée ;
Prions ce divin Fils de veiller sur le tien.
Toi, Pierre, mon enfant, sois homme et sois chrétien.

Mon disciple chéri, pars, béni de ton maître !
La trempe de ton cœur va se faire connaître.
Certes, l'épreuve est rude à ton âge, et c'est peu
De subir la misère et d'affronter le feu ;
Voici qu'il faut encor vivre seul, des années,
Et voir jusqu'à la paix tes amours ajournées,
Quitter Pernette, enfin, sans être son époux.
Mais qui sait l'avenir ? Vous avez Dieu pour vous.
Sage, instruit, plein d'honneur, de bravoure certaine,
Un conscrit comme toi peut faire un capitaine,
Passer de l'épaulette à la ceinture d'or...
De beaux jours, mes enfants, peuvent nous luire encor.
Allons, mère, il nous faut raffermir ce cœur tendre :
César nous prend ce fils, Dieu saura nous le rendre. »

Mais, refusant son cœur à tout espoir humain,
La mère en pleurs cachait ses yeux avec sa main :
Ses sanglots parlaient seuls dans la commune angoisse.

Pierre, à la fin, saisit le papier et le froisse,
Et se dressant d'un bond rapide, impétueux,
D'un mouvement du cou rejetant ses cheveux,
Il fit sous ses deux poings trembler la table lourde.

« Quelle est donc cette loi, dit-il d'une voix sourde,
Qui m'ôte mon amour, m'ayant pris tous mes biens ?
De qui sommes-nous donc les esclaves, les chiens,
Si je n'ai plus le droit, dès qu'un papier me nomme,
D'être époux, d'être père, enfin de vivre en homme ?

Pernette m'appartient, à la vie à la mort;
J'aime et je suis aimé, nos parents sont d'accord;
Il n'est contre ce droit ni droit, ni loi, ni maître;
Dieu même à nous unir forcerait ce saint prêtre.
S'il faut m'armer ensuite et partir, j'y consens.
Mais où sont nos périls, nos ennemis pressants?
Tous ces récits d'exploits affichés avec pompe,
Moi, je les comprends mal et je sens qu'on nous trompe.
J'ai vu combien d'enfants notre bourg a pleurés,
Et je n'ai pas de goût pour les habits dorés.
Certes, j'aime autant qu'eux, et plus qu'eux tous, peut-être,
La terre des aïeux, les champs qui m'ont vu naître,
Le clocher qui sonna mon baptême, et qui doit
Sonner mon mariage, ainsi que c'est mon droit.
Qu on ose y faire injure aux hommes de ma race,

Viennent des étrangers m'y disputer ma place !
On verra s'il me faut tout un vain attirail,
Ma hache et mon fusil feront un fier travail.
Je suis prêt ! Mais avant, pourquoi briser mon âme ?
Pourquoi n'aurais-je pas ma Pernette pour femme ?
Tous ces héros qu'on vante et tous ces triomphants
N'avaient-ils derrière eux d'épouses ni d'enfants ?
Pour quel devoir, pour qui veut-on que je sois brave ?
Pour ce chef inconnu qui me traite en esclave.
Défendrai-je donc moins ce sol, ces murs sacrés,
Quand ils me garderont plus d'êtres adorés ;
Et si je laisse, autour de l'âtre héréditaire,
Des fils à mes aïeux et des bras à ma terre ?
Pourquoi m'armer, verser mon sang, donner mes biens,
Mourir, sinon pour ceux que j'aime et qui sont miens ?

Avant tout, que Pernette ait mon serment suprême,
Que je suive la loi de mon cœur, de Dieu même,
Que je sois libre !... Et puis je deviens, s'il le faut,
Soldat, et mon vieux sang prouvera ce qu'il vaut. »

On se tut un moment devant cette colère ;
Et toujours éclataient les sanglots de la mère.

Alors le vieux docteur, chéri dans la maison
Pour sa gaîté sereine et sa verte raison,
Redouté des trembleurs pour sa franchise rude,
S'exprima hardiment selon son habitude,
Comme nul ne l'osait sous ce joug rigoureux :

Tu parles comme au temps des Romains ou des preux

En fils de la nature, en guerrier d'un autre âge,
Croyant que le soldat se mesure au courage,
Qu'il marche en liberté, père, époux, citoyen,
Pour défendre les lois, sa famille et son bien.
Dans la main d'un César, et dans l'ère où nous sommes,
Les soldats ne sont plus des citoyens, des hommes :
Rangé sous le drapeau de ce fatal vainqueur,
On n'est qu'un bras sans âme, on abdique son cœur.
Moi, je t'offre un moyen d'éviter cette honte :
C'est de faire au César la guerre pour ton compte
Et de braver tout seul, à l'abri de nos bois,
Ce bandit couronné qui fait trembler les rois.
Ils appellent cela déserteur, réfractaire :
Propos de chambellans !... Toi, fais ce qu'il faut faire
Pour rester homme libre et pour t'appartenir ;

Et va dans la montagne attendre l'avenir. »

Or, toujours sans mot dire et de pleurs inondée,
La mère sanglotait sur le lit accoudée.

De ses deux forts poignets, croisés sur son bâton,
Jacques le laboureur appuyant son menton,
Ecoutait avec calme, en père, en homme sage,
Riche, et dont les avis comptaient dans le village.
Rien sur son front n'avait trahi son sentiment ;
Lorsqu'on vit le vieillard se lever lentement,
Il étendit la main, et, la tête dressée,
Comme le bon docteur, dit toute sa pensée :

« Je suis d'un autre temps, sans être encor bien vieux.

Je labourais en paix le champ de mes aïeux,
Lorsqu'un grand vent souffla, messager de tempête ;
Nos montagnes tremblaient de la base à la crête ;
L'air de tous les côtés nous jetait en courant
Des mots où respirait quelque chose de grand.
Un immense frisson de crainte et d'espérance
A travers tous les cœurs circulait par la France.
Tout sillonné d'éclairs le ciel semblait plus beau.
Chacun sentait en soi naître un homme nouveau ;
Et, durant ce travail plein d'ardente liesse,
Chaque douleur plus vive apportait sa promesse.
Tout à coup retentit le pas de l'étranger
Et grondèrent ces mots : La patrie en danger
Alors il se passa je ne sais quel prodige :
Le souvenir encor m'en donne le vertige :

Des villes, des hameaux, des forêts, des sillons,
Les hommes surgissaient, volaient en tourbillons,
Jeunes et vieux ; c'était la nation entière.
Un fleuve humain roulait ses flots à la frontière.
Nous partions, nous courions en chantant, en pleurant :
La *Marseillaise* en feu planait sur ce torrent.
On se ruait pieds nus, sans pain, à l'arme blanche ;
Les canons se taisaient noyés sous l'avalanche.
Moi, je fis comme tous ; et, sans tarder d'un jour,
Je quittai ma maison, ma vigne, mon amour,
Celle qui dans ses flancs portait déjà Pernette,
Et je passai le Rhin, croisant la baïonnette.
Je marchais hardiment, fier, presque sans émoi,
Comme si les boulets ne pouvaient rien sur moi ;
Tant nous avions au cœur une ivresse héroïque !

Et cinq ans je servis ainsi la République.
Rentré dans le manoir dont j'avais hérité,
J'ai repris le labour et ne l'ai plus quitté.
J'entends venir, depuis, maint récit de bataille ;
Mais nul ne sait pourquoi l'on saigne et l'on travaille ;
Une âpre ambition met les pays en feu,
Et l'on meurt pour un homme adoré comme un dieu.
Tous les ans nous voyons de sinistres visages
Compter tous les berceaux, tous les feux des villages.
On fauche tous les ans nos robustes garçons
Comme l'orge ou le seigle au moment des moissons ;
On prend tout ce qui vaut ! Et l'on nous laisse à peine
Les impotents marqués pour une fin prochaine ;
Deux bras forts sont d'un prix qu'on ne peut plus payer.
Chaque jour le canton voit s'éteindre un foyer.

Nos filles sans maris et nos terres en friches,
C'est notre lot à tous, aux pauvres, même aux riches.
Et toi, que j'avais cru sauvé de ces hasards,
Espoir de deux maisons, soutien de deux vieillards,
Toi qui payas trois fois, et de ta terre entière,
Le droit de consoler les vieux ans de ta mère,
Voici le noir boucher qui te saisit encor !
Mais, puisqu'au lieu de sang il prend aussi de l'or,
Certes, tu t'appartiens, ayant triplé la somme...
Et moi, je te déclare affranchi de cet homme !
Moi, vieux soldat du Rhin, je connais le devoir ;
C'est de ne plus aider à ce sanglant pouvoir.
Moi, père et citoyen, je t'interdis de faire
Pour fabriquer des rois ces guerres de corsaire.
Suive qui le voudra son aigle triomphant ;

Toi, combats s'il le faut pour rester notre enfant !
Nos forêts des hauts lieux sont encore insoumises,
Un conscrit peut y fuir et sauver ses franchises.
Tout ce qui reste au sol de garçons vigoureux
Se garde au fond des bois... Eh bien, pars, fais comme eux.
S'il te manque un fusil, prends le mien, l'arme est bonne,
Nous avons fait tous deux nos preuves dans l'Argonne ! »

Les yeux du fils brillaient, approuvant ce discours ;
Et la mère pleurait, pleurait, pleurait toujours ;
Et, ne pouvant parler, elle invoqua du geste
Le vénéré pasteur, le vrai juge qui reste,
Le juge du devoir par le Ciel inspiré.

« Mes amis, mes enfants, dit le sage curé,

Mon cœur vous est ouvert ; vous savez bien si j'aime
La sainte paix, vous tous, notre Pierre lui-même ;
Si je demande à Dieu, quand je prie avec vous,
Qu'il nous donne des chefs plus justes et plus doux :
Si tous les ans je lutte, au risque qu'on me broie,
Pour que le recruteur lâche un peu de sa proie.
Mais je ne puis, moi prêtre, en nulle occasion,
Appuyer du conseil une rébellion.
La loi reste la loi, même injuste et cruelle ;
Sa force vient d'en haut ; nul n'est au-dessus d'elle.
Tout un peuple obéit, nous devons obéir ;
Dieu jugera plus tard et saura qui punir.
Pour nous, suivons l'exemple et le sort de nos frères ;
Nul n'a droit de marcher par des sentiers contraires.
Celui qui, sans orgueil, fait ce que fait chacun,

Et, soumis à la loi, subit le sort commun,
Eût-il le moins bon lot et les plus sombres chances,
Il échappe au remords, la pire des souffrances.
Mais celui qui, rebelle et marchant à l'écart,
Dans les devoirs de tous veut se choisir sa part,
Qui se croit, sans nul titre, excepté du vulgaire,
Et seul contre son peuple ose se mettre en guerre,
Qui des lois et des mœurs veut remonter le cours,
Haï souvent, flétri parfois, vaincu toujours,
Ne sachant plus se prendre à rien de légitime,
Se condamne au malheur,.... hélas! peut-être au crime. »

Tous restèrent saisis, le prêtre ayant parlé.
Le vieux Jacque hésitait, dans son cœur ébranlé;
Nul n'osait plus jeter un mot dans la balance :

Pierre baissait les yeux; mais, rompant le silence :

« Curé, dit le docteur, assez de sang humain !
Etre aujourd'hui soldat, c'est être mort demain.
Et pourquoi ? Pour qu'un homme affamé de tueries
Alimente à plaisir ses longues boucheries.
Ce fils, on en ferait de la chair à canon !
Si vos lois disent oui, la nature dit non.
Otons-leur cet enfant, notre unique espérance.
Ce Corse a desséché les veines de la France !
Pour repeupler nos champs, comment feront vos lois ?
Comment reverdira le grand chêne gaulois ?
Moi, le vieux médecin, j'ai souci de la race;
Et nul remords au cœur, certes, ne m'embarrasse,
Quand j'arrache au boucher des gars intelligents

Qui puissent faire encor souche de braves gens.

Toi, va dans nos forêts nous garder ta jeunesse,

Afin qu'un joyeux clan sous ce clocher renaisse.

La montagne offre encor, malgré les bûcherons,

Un asile, un rempart à de vaillants lurons.

Courage et bon espoir ! le dénoûment s'achève.

Ce trône fait de sang va crouler sous le glaive ;

Encor un *Te Deum* comme ceux d'aujourd'hui ..

Nos vieux sapins branlants dureront plus que lui. »

Or, sans attendre un mot de prudence ou de blâme

Qui rompît ce conseil adopté par son âme,

Pierre, à d'autres qu'à lui sans plus avoir recours,

D'un coup de volonté trancha tous les discours.

Par les pleurs de sa mère exalté davantage,

Il lui prit les deux mains, baisa ce cher visage.
Puis, d'un ton qui ne veut plus être contredit,
Il parla, le front haut, fermement, et leur dit :

« Je ne servirai pas! je n'aurai pas de maîtres ;
Je vivrai, je mourrai sur le sol des ancêtres;
Je vais dans la forêt joindre les insoumis,
Et j'y ferai la guerre à mes vrais ennemis.
Mon corps ne quittera pas plus que ma pensée
Le pays de ma mère et de ma fiancée.
Si chacun doit s'armer et combattre toujours,
Je serai le soldat de mes propres amours.
Voyez ce vieux fusil, à cette cheminée,
Je le prends, nous ferons tous deux ma destinée.
Dans les murs de Lyon, contre d'autres bourreaux,

Mon père le porta, libre et fier, en héros.
Blessé, proscrit, caché sous ce vieux toit de chêne,
Il est mort sans fléchir dans l'amour, dans la haine.
Je ne le vaudrai pas,... mais je l'imiterai.
Mère, que Dieu vous garde, et je me garderai ! »

Et la mère, achevant son muet sacrifice,
Pleurait sans écarter l'un ou l'autre calice;
Entre ces deux périls n'osant former un vœu,
Elle ne savait plus que demander à Dieu.
L'arrêt porté rendit à son âme hésitante
La flamme et le ressort qu'usait la pâle attente ;
Debout, elle embrassa son fils, et par trois fois
Elle arma le proscrit du signe de la croix,
Et lui dit à voix basse, au bout d'une prière,

Quelques mots... de ces mots comme en trouve une mère,
Et dont l'or pur étend sur le cœur filial
Une armure d'honneur impénétrable au mal.

Et nul ne parla plus ; et tous, cachant leurs larmes,
L'aidaient à préparer des vivres et des armes.
Et, par le bon docteur Pierre, emmené sans bruit,
Gagna le bois propice au milieu de la nuit.

CHANT TROISIÈME

LES RÉFRACTAIRES

Encor chargé du lit, des coffres, de la table,

Au milieu de la cour, le timon sur le sable,

Le char était penché : les bœufs au poil fumant,

Déliés au soleil, ruminaient lentement,

Et du maïs en tas, près de l'étable ouverte,

Broutaient la feuille épaisse et la tige encor verte.

Servantes et valets, du char sur l'escalier

Transportaient les débris d'un humble mobilier ;
Et, mesurant aux bœufs l'herbe et la paille fraîche,
Le prudent maître errait du fenil à la crèche.

Là-haut, par le vitrail, une figure en pleurs,
Ecartant le jasmin, s'encadre dans les fleurs :
C'est Pernette !... Elle ouvrait la chambre hospitalière
Où l'asile est offert à la mère de Pierre.

Bientôt, sur le plancher et dans chaque recoin,
Meubles, paquets étant déposés avec soin,
Tout fut mis en sa place et l'ordre vint à naître,
L'ordre élégant qui veut l'œil et la main du maître.

Pernette s'empressait, active à reployer

Habits et linge au fond des bahuts de noyer.
La veuve, alerte encor, aidait la jeune fille.

« Nous sommes, dit l'enfant, une seule famille ;
Mère, reposez-vous ! c'est moi, dès aujourd'hui,
Moi qui vous servirai, comme si c'était lui.
Malgré leur loi méchante, et qui vous a chassée,
Suis-je pas votre fille, étant sa fiancée ?
Je sais quel fut, chez vous, l'ordre qui vous plaisait,
Par quel art chaque meuble à sa place luisait ;
Tout sera fait selon vos avis, votre usage,
Et je tiendrai de vous la règle du ménage.

— Agissons, la douleur nous en fait un besoin,
Dit la mère, et pleurons toutes deux sans témoins. »

Et, marchant de concert, le travail et les larmes
Redoublaient d'heure en heure et se prêtaient des charmes.
Car les champs gardent l'homme en sa pleine vigueur,
Ses bras n'y tremblent pas des secousses du cœur ;
Nul œuvre n'y languit, rien ne s'y perd en rêve ;
La passion subsiste et le labour s'achève.

Ainsi, dans ce manoir, rien ne trahit un deuil ;
L'abondance et la grâce éclatent sur le seuil ;
Partout brille et sourit, sous la main des deux femmes,
La propreté, miroir où se montrent les âmes.
Des soins promis au père, à l'enfant, à l'époux,
Tout ce logis témoigne avec un art jaloux.
L'ordre en joyeux palais transforme un toit de chaume,

Et la reine s'y peint dans son petit royaume.

Or, tandis que cet art des cœurs simples et purs
D'un luxe à peu de frais égayait ces vieux murs,
Dans la cour retentit une voix claire et ferme
Et le pas d'un cheval bien connu dans la ferme.
Et chacun d'accourir : c'était le cher docteur !
On s'empressait ; le maître aidait le serviteur,
Versait la fraîche avoine et tendait l'auge pleine
Au bon trotteur couvert d'un chaud tapis de laine.

Mais là-haut, chez la veuve, et loin des indiscrets,
Pernette a du goûter achevé les apprêts.
Près des fruits, du gâteau, retirés de la planche,
Le reflet du vin blanc dorait la nappe blanche.

Et l'hôte aimé de tous, de plus près entouré,
Ne laissa pas languir le récit désiré :

« Tout va bien ; nos forêts ne vendront pas leurs hôtes,
Et sur ces braves cœurs portent leurs têtes hautes.
Ah ! l'ont peut, libre encor, sous nos sapins gaulois,
S'abriter des sergents et des mauvaises lois !
Vrai ! si j'étais moins vieux, j'aimerais cette vie :
D'un nid au fond des bois j'ai toujours eu l'envie.
J'arrive et j'ai tout vu : on ne manque de rien.
Or, vous savez que moi, mon bidet et mon chien,
Sachant tous les sentiers, ne craignant gens ni bêtes,
Passons à travers tout, malgré vents et tempêtes...

— On vous aime partout, voilà votre secret,
Dit la mère... Et que font nos gars dans la forêt ?

— Certes, dit le docteur, leur existence est douce :
On chasse, on pêche, on dort, même on boit sur la mousse ;
On sculpte le tilleul et l'on tresse l'osier ;
On visite, au dessert, l'airelle et le fraisier.
Les bergers des châlets, peu soumis à la règle,
Dans les creux des rochers cachent des pains de seigle,
Des fromages, du lard ; et, malgré la saison,
On ne se prive pas d'un peu de venaison.
Là-haut, il est aussi des chevreuils réfractaires.
Nos derniers sangliers y vivent solitaires.
Quand le pain se fait dur, on va se promener,

Un bon coup de fusil complète le dîner ;
On sait tendre un lacet juste au gîte du lièvre ;
La grive au crin fatal se prend sur le genièvre.
Puis le docteur, trottant là-bas dans le ravin,
N'est-il pas accusé d'aimer fort le bon vin ?
N'a-t-il pas au logis quelques vieilles bouteilles
— Comme on dirait en vers — du pur esprit des treilles ?
S'il met dans chaque fonte un armement complet,
Deux flacons d'élixir au lieu d'un pistolet ;
Si, parvenu là-haut, et débridant sa Grise,
A travers les sapins ce savant herborise ;
Si, sous quelques rochers des chasseurs très connus,
Il dépose en grimpant les flacons bienvenus ;
Si, même, à quelques gars qui peut être un malade,
Il tâte le poignet et donne l'accolade

Et devise avec lui jusqu'au prochain sentier,
Où donc serait le mal ? il a fait son métier !
Nuit et jour un docteur, muni de son remède,
Ne doit-il pas à tous ses conseils et son aide ?
C'est ainsi que je traite et guéris à la fois
Mes clients des châteaux et mes clients des bois ;
Et de ceux qui pour garde ont pris dame Nature
La santé me fera quelque honneur, je vous jure. »

Mais, dans les yeux distraits et fixés vaguement,
Le vrai souci des cœurs éclatait par moment.
Pernette, sans rougir, le trahit la première,
A voix haute et disant ces simples mots : « Et Pierre ? »

« Enfin ! ce pauvre Pierre, on pense à lui ! D'honneur

J'ai cru qu'on l'oubliait! — dit le malin docteur.
Eh bien! comme partout, Pierre est roi de la fête ;
Et notre cher curé fut vraiment un prophète,
Quand il nous exhortait et d'un œil paternel,
Voyait Pierre officier, peut-être colonel.
Il est mieux que cela! chef élu d'une armée,
Il est prince, il est roi, là-haut sous la ramée,
Par de gais lieutenants obéi sans terreur,
Moins flatté, moins volé que n'est un empereur.
Dans la libre forêt il arrivait à peine,
Que par droit de nature il était capitaine.
Un plus brave, un plus beau, dans tout notre canton
— Demandez à Pernette — où le trouverait-on ?
Son ferme esprit s'impose aux têtes les plus chaudes ;
Dès lors tout est correct là-haut, plus de maraudes,

De querelles, de coups ; et jamais le soleil
N'a vu pour la sagesse un régiment pareil.
Mais parlez-moi de vous, Madeleine ! A l'avance,
Je sais trop ce qu'annonce ici votre présence.

— Oui, docteur, je n'ai plus de pain, plus de maison.
Tout un mois j'ai nourri, payé la garnison ;
Hormis mon pauvre linge, il m'a fallu tout vendre.
Ces hommes sont partis n'ayant plus rien à prendre ;
Et je me croyais quitte ; un ordre est arrivé
De me jeter mon lit et moi sur le pavé.
La vengeance des lois, pour ces crimes suprêmes,
A défaut du conscrit frappe les murs eux-mêmes.
Je suis seule et sans force, et rien ne me défend...
On est à démolir le toit de mon enfant ;

Comme d'autres parents, près d'ici, l'ont vu faire,
Coupables de cacher leur fils, un réfractaire ;
Comme on l'a fait là-bas, chez le pauvre Simon,
Qui deux ans réussit à sauver son garçon.
Trahi plus tard, jugé, condamné par surprise,
On fusilla l'enfant sous les murs de l'église.
A tous les insoumis promettant même sort,
On affiche partout des menaces de mort ;
Et ce soir le préfet, pour dernière infortune,
Vient, dit-on, semoncer et taxer la commune.

— Lui ! dit le médecin. Que vont-ils faire encor
Pour nous tirer du sang, des larmes et de l'or ?
Ah ! moi, je le connais, et d'une date ancienne,
Ce baron-là, ce chien couchant croisé de hyène !... »

Et le bras du vieillard tremblait, le poing serré :
Une flamme brillait sur son front empourpré.
Et dans les traits si doux, si francs de ce visage,
Une sainte colère imprimait son passage.
N'étant pas de ces cœurs au sourire banal
Dont la bonté n'est rien qu'indifférence au mal,
Ardent, généreux, pur d'ambitions humaines,
Un vif amour faisait en lui les vives haines.
Mais quand sa voix tonnait grondant comme l'airain,
De sa haute raison l'azur restait serein.
Donc, il reprit :

« J'ai vu dans son club, dans son bouge,
J'ai vu ce sénateur coiffé du bonnet rouge,

Effréné, dénonçant les lenteurs du couteau
A frapper sur le noble et les gens à château,
Sur ceux enfin dont lui, le citoyen Antoine,
Avait hier mangé le pain et bu l'avoine.
Car — on peut en juger à ses belles façons —
Il débuta valet de fort grandes maisons ;
De là, tribun poussé par son ardeur civique,
L'Empire le reçut chaud de la République.
Nul mieux que ce laquais, ancien tueur de rois,
Ne sait l'art d'être esclave et tyran à la fois ;
De ses anciens métiers il garde quelque chose,
Il est le même au fond, servant une autre cause,
Insolent et servile... aussi point de pitié !
Cet homme à deux tranchants ne fait rien à moitié.
S'il nous fallait fléchir chez quelque vieux stoïque

L'orgueil républicain ou la foi monarchique,
Même un homme tout neuf dressé par le pouvoir,
Que nul passé ne gêne et strict à son devoir,
Qui n'a jamais hurlé de phrases libérales
Et tonné pour les droits du peuple dans les halles,
Peut-être nous pourrions espérer, par hasard,
D'être un peu moins, nous peuple, immolés à César.
Mais malheur! nous voilà, bonnes gens, sous la patte
D'un préfet, d'un baron ci-devant démocrate;
Craignons tout! il n'est pas de plus âpre tyran
Qu'un Brutus en sabots devenu chambellan.

— Hélas! dit Madeleine, en l'état où nous sommes,
Fût-il le plus méchant ou le meilleur des hommes,
Que craindre ou qu'espérer? Je renonce à mon bien,

Me rendra-t-il l'enfant ?... Tout le reste n'est rien.
C'en est fini pour nous de la paix, de la joie ;
Jamais ce bras de fer lâche-t-il une proie ! »

Tandis qu'elle parlait et pleurait en parlant,
Un pas sur l'escalier résonna grave et lent.
On ouvre, et le soleil entre à pleines murailles :
C'était le bon pasteur visitant ses ouailles ;
Il paraît sur le seuil, et tous, jeunes et vieux,
Se lèvent devant lui pleins d'un respect joyeux.

« Mes enfants, dit le prêtre, à chaque jour sa peine :
Le besoin de pleurer avec vous me ramène.
Pour adoucir le mal, hélas ! je puis bien peu ;
Que j'aide au moins vos cœurs à se tourner vers Dieu !

Et que mon humble amour vous rappelle et vous nomme
Cet amour tout-puissant veillant, là-haut, sur l'homme. »

En leur parlant ainsi, le pasteur bien-aimé
Leur indiquait le ciel d'un geste accoutumé.
Il reprend :

« Madeleine, ici, chez votre fille,
Vous aurez un appui, vous vivrez en famille.
Dieu vous donne un doux gîte et des jours mieux remplis
Au lieu des murs déserts par la loi démolis.

— Curé, dit le bouillant docteur, je vous renie,
Si vous appelez loi pareille tyrannie.
Contre un joug aussi dur, dès qu'on peut le briser,

La révolte est de droit ! Il s'agit de l'oser. »

Alors, s'étant assis sur le fauteuil antique,
L'homme de Dieu leur dit de sa voix pacifique :

« Oui, d'une loi trop dure et d'un maître inclément
Naît la sédition, d'où naît le châtiment :
Affreux cercle d'airain qui, du chef implacable,
Roule au peuple en démence, et tous deux les accable !
Mais comment rompre, hélas ! sur cette terre en deuil,
L'enchaînement fatal des haines à l'orgueil,
Et qui nous retiendra, courant à notre perte,
Entre l'injure à rendre et l'injure soufferte,
Si nul homme au pardon, de Dieu même enseigné,
N'ouvre une fois son cœur doucement résigné ;

Si nous rendons toujours offense pour offense ;
Si nous n'essayons pas de l'oubli pour défense ;
Si l'humble charité n'efface un peu des cœurs
Et l'orgueil des vaincus et celui des vainqueurs ?
Ceux qui sèment le vent récoltent la tempête ;
Notre faute d'hier gronde sur notre tête.
Pour nos fils insoumis qui peuplent ces forêts
Le terrible chasseur dresse de nouveaux rets :
Voici que des soldats, sous un chef dur et sombre,
Vers le bourg, me dit-on, marchent en très grand nombre.
Comment feront, là-haut, pour éviter leurs coups,
Tous ces pauvres enfants, traqués comme des loups ?

— Pour ces chères brebis sans guide et sans apôtre
Mon cœur s'effraye un peu, mais bien moins que le vôtre

Cher curé, — répondit le médecin des bois,
Dans le péril toujours clairvoyant et narquois : —
J'ai ma nouvelle aussi, plus sûre et moins notoire.
César va, je le sais, de victoire en victoire ;
C'est affiché !... Pourtant je crois qu'il a besoin
De porter ses soldats loin de chez nous, fort loin ;
Et nos vieilles forêts, riant de vos alarmes,
Sont faites à narguer longtemps les bons gendarmes.
Mais il faut qu'un avis parte, et sans plus tarder
Enjoigne à nos enfants, là-haut, de se garder.
J'y vais par le plus court ; garnissons mes sacoches...
Ma Grise a le pied sûr, et bondit sur les roches,
Et vole infatigable à travers vaux et monts,
Quand je pique des deux vers ceux que nous aimons. »

Mais le pasteur, plus sage, avec un fin sourire
Répondit :

« Toute armure a son défaut ; j'admire
Un général expert, à ce point endormi
De se croire invisible aux yeux de l'ennemi ! [çonne,
S'il est quelqu'un, chez nous, qu'on guette et qu'on soup-
C'est l'homme au franc parler, vous, docteur, en personne.
Entrer ici le soir, et remonter après
Vers les bois, c'est trahir nos gens et vos secrets ;
Il faut pour ce message, où l'on risque sa vie,
Un obscur envoyé dont nul ne se défie. »

Or, sans quitter l'ouvrage et sans rompre une fois

Le fil du lourd tricot sous ses agiles doigts,
Sans qu'un geste, un regard trahît son âme tendre,
Pernette écoutait tout, rapide à tout comprendre.
Tenant ses yeux baissés, calme et sans s'émouvoir,
Elle dit ces deux mots :

« J'irai, c'est mon devoir.

— Toi, mon enfant ! là-haut, dans les bois, toute seule,
Comme un noir bûcheron, comme une antique aïeule ?
Je t'ai cru plus de sens. Renonce à ton dessein ;
Crains le diable et les loups ! » dit le vieux médecin.

Alors se redressant et posant son ouvrage,
D'une voix haute et ferme, et sans trouble au visage,

La noble jeune fille, honneur de la maison,
Parla selon son cœur et selon sa raison :

« Par le choix de mon père et le don de mon âme,
Devant Dieu, devant vous, ne suis-je pas sa femme ?
Nous aurons même sort ! j'ai droit de partager,
A défaut de son nom, sa peine et son danger.
Je sais pour quels devoirs, femmes, nous sommes faites ;
Je sais que de soucis et combien peu de fêtes
Deux cœurs associés pour ce voyage humain,
Même bénis du ciel, trouvent sur leur chemin.
Une femme chrétienne et noblement jalouse,
Dans le péril surtout, songe à ses droits d'épouse :
Car nous venons, hélas ! dans ce monde fatal,
Moins donner le bonheur que consoler du mal.

Vous m'avez dit cela, vous, mère, et vous, saint prêtre ;
Et mon cœur me l'eût dit, à défaut de tout maître.
Donc, vers l'homme avec qui je dois vivre et mourir
J'irai seule : et, s'il est des risques à courir,
Me voyant femme forte et digne de lui-même,
Il m'en aimera plus, sachant mieux que je l'aime.
Que je parte, il m'attend ! Fille de ces forêts,
J'en connais les sentiers et les abords secrets.
Que de fois, tous les deux, sous le chêne ou le tremble,
N'avons-nous pas gravi ces sommets ! Il me semble,
Allant le retrouver, que nos bois, s'il le faut,
Tels que de vieux parents me défendront là-haut ;
Et, comme sous ce toit, à l'ombre de mon père,
Dieu parmi ces déserts me suivra, je l'espère. »

Et la vierge au grand cœur suppliait du regard
Son père et ses amis hésitants. Le vieillard
Troublé se recueillait ; le médecin rebelle
Allait darder son mot et pousser la querelle,
Quand le sage pasteur ajouta doucement :

« Respectons le désir qui parle en ce moment !
C'est le cri d'un cœur chaste et d'une âme intrépide.
Laissons à cette enfant son noble instinct pour guide.
Oubliant les périls, voyons mieux le devoir.
Laissons sur nos terreurs cette foi prévaloir.
La foi, sur l'Océan, au bord du précipice,
Pose un pied qui jamais ne s'enfonce et ne glisse ;
Dieu, pour franchir l'abîme et planer sur les eaux,

Dieu prête au ferme espoir les ailes des oiseaux.
Moi, je le sens, pas un des dangers qu'on redoute
N'osera t'assaillir, vierge, sur cette route.
Celle qu'un amour pur arme de son acier
Sait marcher sans se prendre à nul piège grossier.
Va donc ! Tu braveras rôdeurs et sentinelles ;
Annonce à l'hôte aimé des forêts paternelles
L'orage qui s'avance et le flot débordé.
Va ! Tout ce que Dieu garde, enfant, est bien gardé. »

Le conseil du pasteur fit loi dans la famille ;
Le bon Jacque en pleurant bénit sa noble fille,
Et chez ces gens, plus prompts aux actes qu'aux discours
Du voyage permis les apprêts furent courts.
Elle partit, ayant un compagnon fidèle :

Vainement écarté, le chien nourri par elle
Revenait, s'élançait et flairait le chemin,
Muet, la regardait et lui léchait la main ;
Comme si du départ subit et solitaire
Son instinct eût compris la route et le mystère
Par un étroit sentier, vers le but hasardeux,
La nuit étant sereine, ils montèrent tous deux.

CHANT QUATRIÈME

PIERRE ET PERNETTE

Sur les monts dentelés un trait de feu serpente
A l'orient ; la nuit règne encor sur leur pente.
Entre les sommets noirs et le ciel qui rougit
Le sillon d'or au loin s'élance et s'élargit.
Tout à coup, émergeant d'une cime encor sombre,
Laissant la plaine immense et les coteaux dans l'ombre,
Par-dessus les brouillards, le disque du soleil
Darde aux monts opposés des teintes de vermeil.

La tête des sapins s'embrase la première ;
Toute la forêt baigne, enfin, dans la lumière ;
Aux angles des rochers la flamme en se heurtant
Fait jaillir du granit un rayon éclatant.

Un homme assis là-haut, immobile, en extase,
Comme un bronze au soleil brille sur cette base ;
Le torrent lumineux s'écoule devant lui,
Et bientôt à ses pieds toute la plaine a lui.

Le regard du songeur descend avec l'aurore
Vers un petit clocher dont la flèche se dore ;
Et les toits entrevus d'un village lointain
Rougissent à travers les vapeurs du matin.
C'est Pierre, et chaque jour il vient sur cette roche,

Aux confins de ce bois d'où la plaine est plus proche.
Loin de ses compagnons, là, rêveur, sans témoins,
Il voit les deux manoirs, ou les devine au moins,
Et, poursuivant du cœur une double chimère,
Il cherche à l'horizon et Pernette et sa mère.

Un bruit dans les genêts, un joyeux aboîment,
A ce demi-sommeil l'arrachent vivement.
Il regarde : un chien fauve, aussi prompt qu'une flèche,
Jusqu'à ses flancs bondit, flaire ses mains, les lèche...
A ses transports, l'ami bien vite est reconnu.
Mais quel hasard ? Si loin ! Comment est-il venu ?
Lui qui ne quittait pas l'ombre de sa maîtresse !
Et Pierre longuement le flatte et le caresse ;
Emu d'un vague effroi pour ses chères amours,

Et d'un rêve plus vif croyant songer toujours.

Mais est-ce un rêve ? Au coin de ce bouquet de hêtre,
Sous sa forme élégante il la voit apparaître
Sur les rochers légère et svelte, et s'élevant
Comme un joyeux fantôme apporté par le vent.
Ébloui de surprise, enchaîné dans son gîte,
Il sourit au signal du mouchoir qu'elle agite.
Sans faire un pas vers elle... il craindrait de troubler
La vision furtive et prête à s'envoler.
A peine, en l'éveillant, au long cri qu'elle pousse,
La chère voix l'arrache à cette erreur si douce.
Muet, les bras ouverts, il hésite et ne croit
Qu'au milieu du baiser qu'il donne et qu'il reçoit,
Quand tous deux, enlacés comme l'orme et le lierre,

Eurent bien dit les noms de Pernette et de Pierre !

Et ce furent des pleurs, des mots à demi-voix,
Brisés par les sanglots et renoués vingt fois,
Des cris et des soupirs, la douleur, l'amour tendre...
Ineffable concert, hymne qu'on ne peut rendre ;
Pas plus qu'en de vains sons, en des mots sans couleurs
On n'exprime la sève et l'arome des fleurs,
Qu'on ne fait circuler dans l'image inutile
Les clartés de l'aurore et sa chaleur subtile,
Qu'on ne peint le bruit vague et les rythmes secrets
Et la fraîcheur du souffle émanés des forêts.

La sainte explosion du cri de la nature
Entre ces cœurs vaillants fut brève autant que pure ;

De leur ivresse amère ils sortirent joyeux ;
La trace de ces pleurs s'effaça de leurs yeux.
Tous deux redevenaient maîtres de leur courage,
Et Pernette, en ces mots, accomplit son message :

« Ami, je ne viens pas t'apporter de l'espoir ;
Le motif est amer de notre doux revoir,
Hélas ! et ce n'est point pour ce charme d'une heure
Que j'ose ainsi laisser mon père et ma demeure.
Rien ne présage encor notre lune de miel ;
C'est l'éclair qui nous luit, et non pas l'arc-en-ciel.
Sur vous, sur ces forêts, sur notre cher village
S'amasse et va gronder un formidable orage.
Notre sage pasteur n'agit pas au hasard ;
Je te parle en son nom et je viens de sa part :

Voici que des soldats, sous un chef dur et sombre,
Vers le bourg, disait-il, marchent en très grand nombre ;
Comment feront, là-haut, pour éviter leurs coups,
Tous ces pauvres enfants, traqués comme des loups ? »

Pierre sourit et dit : « Viennent l'homme et sa bande !
La montagne est bien haute et la forêt bien grande !
Fussent-ils plus de mille à fouiller dans nos bois,
Nos sapins sont encor plus nombreux mille fois.
Nous y pourrons braver les hordes qu'on nous lance,
Rien qu'en leur opposant cette ombre et ce silence.
Vers nos derniers sommets, s'ils nous suivent trop loin,
Nos rocs, pour les broyer, descendront au besoin.
Chaque arbre des sentiers recélera sa foudre.
N'avons-nous pas, comme eux, du plomb et de la poudre

Partout, n'avons-nous pas d'invisibles amis ?
Un aide nous viendra des échos endormis ;
Les vents nous parleront une langue secrète,
Conseillant aux bannis l'attaque ou la retraite.
Pâtres et bûcherons, les forêts, les oiseaux,
Tout conspire avec nous, jusqu'aux chiens des hameaux.
Je ne crains sur ces monts soldats ni capitaines ;
Une force m'y vient du granit et des chênes.
La terre où je suis né ne me trahira pas ;
Je me sens secouru par elle, à chaque pas.
Tant que ces vieux rochers se tiendront sur leur base,
J'y resterai debout, si le ciel ne m'écrase !
Mais qu'un seul jour, traîné dans un exil fatal,
Je respire un autre air que ce bon air natal,
Que je cesse de voir, là-bas, nos plaines grises,

De compter par leurs noms ces bourgs et ces églises,
De me dire, en songeant à ma mère, au manoir :
J'y serai, s'il le faut, et j'y mourrai, ce soir ;
J'entendrai dans mon cœur si Pernette m'appelle,
Je veillerai d'ici sur son père et sur elle...
Qu'on m'arrache au pays, à ma vieille maison,
Qu'on me donne un palais, un camp, une prison,
Alors, chef ou soldat, que la mort me délivre,
Je ne suis plus un homme, et je ne veux plus vivre ! »

Heureuse de le voir, dans ces lieux faits pour lui,
Si ferme à supporter le péril et l'ennui,
La vierge résolut, en s'armant de courage,
De lui dévoiler tout, la ruine et l'outrage;
Elle commença donc :

« Si, du haut des rochers,
Tu vois jusque chez nous, en comptant ces clochers,
Sache que sous mon toit la famille est complète ;
C'est là qu'il faut chercher ta mère avec Pernette.
Nous n'aurons qu'un foyer pour mieux parler de toi.
Le tien était tombé sous leur méchante loi ;
Car, ne pouvant saisir, tuer le réfractaire,
On chasse les parents du chaume héréditaire ;
Les murs sont démolis, le sol est ravagé,
Et, s'il perd un soldat, l'empereur est vengé ! »

Pierre entendit : ses yeux d'un fauve éclair brillèrent ;
De son front, de son cou les veines se gonflèrent ;
Entre ses doigts crispés trembla légèrement

Son fusil ; il garda le silence, un moment.

Puis, d'une voix tranquille et sans parole amère :

« Béni soit Dieu qui donne une fille à ma mère,

Et, bornant de mon cœur l'inquiet horizon,

L'enferme tout entier dans ta seule maison !

Ma mère avec orgueil vit chez ma fiancée ;

Nous n'aurons plus qu'un toit n'ayant qu'une pensée ;

Et, quand je t'y suivrai, j'y serai tout joyeux

D'y voir naître mes fils où naissaient tes aïeux.

Un jour nous reviendrons à des labeurs prospères.

Je veux faire œuvre d'homme ainsi qu'ont fait nos pères;

Heureux ou malheureux, je me sens assez fort

Pour aider de ma main ou combattre mon sort.

C'est un lâche, il n'est bon qu'à servir sous des maîtres,

Celui qui laisse choir le toit de ses ancêtres ;
Qui ne sait ajouter, par son propre travail,
Un arbre à leur forêt, un bœuf à leur bétail ;
Qui d'un arpent de pré n'élargit pas leur terre
Et s'assied sur leur mur sans y mettre une pierre.

Mon toit s'est écroulé sous les coups des méchants,
Pour me racheter d'eux j'ai dû vendre mes champs ;
Mais je rebâtirai plus solide et plus grande
Notre antique maison, afin que j'y com
Je veux être un aïeul et fonder à
Et les fils de nos fils m

Pernette ra
N'est-ce
Elle di

« Je savais, ami, ce que tu vaux

Lorsque je t'ai choisi parmi tant de rivaux.

Mon Pierre est un vaillant ! Bienheureuse est la femme

Qui trouve en son époux honneur et force d'âme ;

Qui, soumise à sa loi, peut, en [illegible] sant,

S'appuyer sur un cœur si [illegible] issant !

[illegible] pris à jamais p[illegible] e me vante

[illegible] mieux qu'u[illegible] nt ta servante.

[illegible] t'aime d'un [illegible] et de s[illegible]

Dont je ne [illegible] se et [illegible]

Toi, le [illegible] mes [illegible]

A t[illegible] où [illegible] ées,

[illegible] un [illegible] ect,

[illegible] e respect !

Lorsqu'à ton bras, feignant quelque frivole envie,
J'ordonne en souriant et je me vois servie,
Dans la folle gaîté qui s'échange entre nous,
Parfois, je me sens prête à tomber à genoux.
Peut-être que mon cœur, plus soumis à l'usage,
Devrait, même à tes yeux, se voiler davantage;
Mais, si je me taisais, dans tes jours attristés,
Quelle voix te dirait ces douces vérités,
Ecarterait d'un mot tout le fiel qui t'abreuve ?
Qui donc viendrait en aide à cette longue épreuve ?...
Mais laissons le malheur s'épuiser dans son cours
Et restons enlacés fermement, pour toujours. »

Debout, en plein soleil, sur une roche étroite,
Pierre vers l'orient étendit sa main droite,

Et, prenant les forêts et les cieux à témoins,
Il dit :
« Va, de ton cœur je n'espérais pas moins ;
Dieu me l'a grand ouvert et je l'ai su connaître.
J'y lis mieux qu'en moi-même et plus avant peut-être ;
Et, comme il n'en est pas d'aussi doux, d'aussi pur,
Nul ne sait mieux aimer et d'un amour plus sûr.
Mon exil peut durer ; mon errante existence
Fatiguera ces monts, sans lasser ta constance.
Attisant le foyer, ou filant sur le seuil,
Pernette m'attendra, près de ma mère en deuil.
Je compte sur sa foi, plus solide et plus forte
Que le granit sacré du rocher qui me porte.
La terre où je suis né me fermera ses bois,
Leurs feuilles tomberont et renaîtront cent fois,

Les sources tariront ou fuiront de ma lèvre,
Avant que de son miel ton amour ne me sèvre,
Et ce sol, pas à pas repris par un vainqueur,
Me manquera plutôt que ton cœur à mon cœur. »

C'était un de ces jours de lumière si pure
Que l'œil jusqu'à Dieu perce à travers la nature ;
On respire avec l'air l'espérance et la foi,
Sur ces vives hauteurs où l'homme se sent roi.
Le vent léger et frais, l'odeur de la résine,
Les intimes rumeurs de la forêt voisine,
Les lointains entrevus, là-bas, à l'orient
Un éclair d'infini qui passe en souriant,
Tous ces flots de musique et de couleur intense
Dans nos flancs élargis centuplent l'existence.

On se sent un pouvoir égal à tout désir ;
On tendrait vers les cieux la main pour les saisir ;
Et l'on croit, dans son cœur qui se gonfle et ruisselle,
Que l'on va concentrer la vie universelle.

Or, planant au-dessus des splendeurs de ce jour,
Dans cet autre infini qui se nomme l'amour,
Puisant l'oubli des maux à ces deux sources saintes,
Ces âmes de vingt ans firent trêve à leurs craintes,
Sans nul souci des lois et des hommes pervers,
Ils ne voyaient qu'eux seuls et Dieu dans l'univers.
Tout leur semblait ami, tout de joyeux présage.
L'espoir se fait si vite accueillir à cet âge,
Et le cœur, appuyé sur un amour certain,
Se croit si sûr de vaincre et l'homme et le destin

Les soldats menaçants et les luttes prochaines,
Tout fut vite effacé par la mousse et les chênes,
Par les petites fleurs qu'ils cueillaient autrefois,
Par les rochers témoins de leurs jeunes exploits;
Et, se livrant à Dieu sans nulle défiance,
Ils revinrent aux jours de leur paisible enfance.

Ils erraient à loisir sur les monts sinueux,
Tout leur passé riait et s'éveillait en eux,
Pierre disait :
« C'est comme à l'un de nos dimanches,
Je te revois petite avec tes jupes blanches,
Quand nous jasions tous deux, à l'abri des buissons,
Parlant de nos oiseaux, des chiens, de nos leçons.
Ton père nous menait visiter ses récoltes,

Nous essayions, parfois, de joyeuses révoltes,
Grimpant au loin, pillant, sur le bord du sentier,
Et la blanche aubépine et le rouge églantier. »

Pernette poursuivait :

« Et plus tard, grande et fière,
Je suivais mon chasseur des prés à la bruyère,
Non sans un peu trembler des coups que j'admirais.
Tous ces pauvres oiseaux, comme je les pleurais !
Et nous allions ainsi, par nos deux héritages,
Entraînés chaque jour vers de plus hauts étages,
Jusqu'aux bois de sapins jadis fermés pour nous
Par la vague terreur des lutins et des loups.

— Mais la douce saison est enfin commencée

Où la petite sœur devint la fiancée,

Et se promit à moi dans un aveu charmant,

— Dit Pierre, en la baisant sur le front, tristement, —

Et nous allions plus haut tenter nos escalades,

Nos deux amis, souvent, guidaient ces promenades.

Et le savant docteur, mêlant l'étude au jeu,

Nous enseignait à lire au grand livre de Dieu ;

Nous disait les amours et les vertus cachées

Des plantes dans l'herbier avec art desséchées,

Et comment on applique à mille soins divers

Le bienfait de leurs sucs gardés de longs hivers.

— Quels bouquets, dit Pernette, ou plutôt quelles gerbes

Nous rapportions tous deux, rameaux, fleurs, longues [herbes !

C'était à qui ferait la plus ample moisson,

Mêlerait plus de rire à la grave leçon ;
A qui d'un œil plus vif et d'un pied plus alerte
Pousserait plus avant, là-haut, sa découverte ;
Et c'était souvent moi — nous avons un témoin —
Qui trouvais la fleur rare et grimpais le plus loin. »

Et Pierre en souriant :

« Oui, le plus beau trophée
Ornait ce front de reine et cette main de fée,
Grâce au vaincu joyeux qui s'empressait encor
D'apporter son tribut pour grossir ton trésor...
Mais voici les rochers que nous ne passions guères
Et nous avons franchi nos anciennes frontières.
Dans mes Etats nouveaux entrons ; viens sans effroi,
Et connais ces hauts lieux dont le proscrit est roi. »

Sous les sapins, d'abord, ils virent les retraites,
Les huttes de rameaux et les grottes secrètes
Où campaient sous leur chef ses libres compagnons,
Tous enfants du pays, tous connus par leurs noms.
Et, propice à chacun, la jeune messagère
Louait les vieux parents, la promise, la mère.

Puis ils montèrent seuls à ce plateau désert
Ondulant sur nos monts comme un océan vert.
Tels que de noirs clochers au-dessus des bruyères,
Là, des volcans éteints surgissent les cratères,
Et les blocs de basalte en leurs entassements
Simulent, tout à coup, d'étranges monuments.
Là, dominant au loin la déserte étendue,

PIERRE-SUR-HAUTE [1] en fleurs lève sa tête ardue,
Réservoir des torrents et des ruisseaux discrets
Où s'abreuvent tes fils, cher pays de Forez!
Qui montera là-haut verra tout un royaume,
Tout le pays gaulois du mont Blanc au mont Dôme.

Des aigles au grand vol ce lieu reste ignoré,
Mais l'alouette et moi le tenons pour sacré ;
C'est vers lui qu'éveillé par l'humble cornemuse,
Enfant, je m'élançai pour adorer la Muse.

Viens, ô Muse sans nom qui fais là-haut ton miel,
Muse de mon pays, mais fille aussi du ciel,

1. La plus haute cime des montagnes du Forez.

Vierge au front ceint d'airelle et de bruyère rose,
Muse invisible à tous et qui vois toute chose !
Ouvre à mes yeux obscurs, écartant le brouillard,
Les larges horizons qu'embrasse ton regard,
Et, pour voler plus près des antiques modèles,
Donne à ton faible enfant le souffle et le coup d'ailes.
Le premier je t'invoque en ces chastes déserts ;
Que ta virginité s'atteste dans mes vers.
Fais circuler, toujours, à travers ma pensée,
L'air pur de la montagne et sa vertu sensée,
Et la salubre odeur des pins de nos sommets
Qui suscite la vie et n'enivre jamais.
D'autres iront cueillir, sous des soleils torrides,
Les savoureux trésors des jardins Hespérides,
En des lieux où l'aspic rampe sous les gazons,

Où les fruits éclatants cachent de vils poisons ;
Moi, sur le maigre sol de tes âpres domaines,
Je ferai des moissons plus pauvres, mais plus saines ;
Rien de bas et d'impur ne me suivra chez toi
Et j'y marcherai seul et libre, comme un roi.
Viens ! et donne à mes vers, à mes sobres images,
Un solide support fait de maximes sages ;
Que le parfum en fasse oublier les couleurs ;
Qu'on devine le roc sous le velours de fleurs ;
Que dans l'érable ou l'or, selon ta fantaisie,
De l'antique sagesse ils cachent l'ambroisie ;
Qu'enfin, dans tout ce livre, honnête et bienfaisant,
L'âme éclate immortelle et que Dieu soit présent !

C'est lui qui, ce jour-là, sous un ciel tout de flammes,

Ravivait la candeur de ces deux fraîches âmes ;
Et, dans ce beau désert, loin de tout œil humain,
Les guidait l'un par l'autre et leur donnait la main.
Ils allaient, ignorant quels radieux complices
Mêlaient au doux revoir ces intimes délices,
Goûtant, à leur insu, la haute volupté
De se parler d'amour devant l'immensité.
Et Pernette disait :
« Sommes-nous sur la terre ?
Est-ce toi que je vois, toi que j'écoute, ô Pierre ?
Je t'aime en ce désert, d'un amour tout nouveau ;
Jamais je ne t'ai vu si puissant et si beau ;
Jamais je n'ai senti, comme sur ces bruyères,
Mon cœur tout débordant d'espoir et de prières ;
Jamais, jusqu'à ce jour, Dieu dans notre amitié

Ne m'a si bien paru s'être mis de moitié.

Par moments, je me crois à l'église : il me semble

Que nous y sommes seuls, agenouillés ensemble ;

Que les cierges, pourtant, l'illuminent encor ;

Que l'encens fume au pied du tabernacle d'or ;

Que le prêtre est absent, et, sous la voûte antique,

Que d'invisibles voix achèvent le cantique. »

Pierre lui répondait :

« Nous sommes devant Dieu

Enchaînés l'un à l'autre, à jamais, en tout lieu !

Il ordonne à nos cœurs, bénis de sa rosée,

L'éternelle union par les lois refusée.

Ici-bas, ni là-haut, quel que soit l'avenir,

Rien n'aura séparé ce qu'il voulait unir.

Ravivait la candeur de ces deux fraîches âmes ;
Et dans ce beau désert, loin de tout œil humain,
Les guidait l'un par l'autre et leur donnait la main.
Ils allaient, ignorant quels radieux complices
Mêlaient au doux revoir ces intimes délices,
Goûtant, à leur insu, la haute volupté
De se parler d'amour devant l'immensité.
Et Pernette disait :
« Sommes-nous sur la terre ?
Est-ce toi que je vois, toi que j'écoute, ô Pierre ?
Je t'aime en ce désert, d'un amour tout nouveau ;
Jamais je ne t'ai vu si puissant
Jamais je n'ai senti, c
Mon cœur to
Jamais, j

Ne m'a si bien paru s'être mis de moitié.

Par moments, je me crois à l'église : il me semble

Que nous y sommes seuls, agenouillés ensemble ;

Que les cierges, pourtant, l'illuminent encor ;

Que l'encens fume au pied du tabernacle d'or ;

Que le prêtre est absent, et, sous la voûte antique,

Que d'invisibles voix achèvent le cantique. »

Pierre lui répondait :

mmes devant Dieu

Enchaînés l'un à l'a tout lieu !

a rosée,

Nous sommes mariés comme le sont les anges ;
Ce contrat nous invite à des douceurs étranges ;
J'oublie avec ardeur, sur ce chaste sommet,
Ce qu'il nous interdit dans ce qu'il nous permet.
J'ai droit de m'enlacer à ton âme immortelle,
De l'attirer sur moi, de m'appuyer sur elle,
D'entrer dans ses douleurs et de les partager ;
De l'avoir pour refuge à l'heure du danger ;
De cueillir, sans remords, ses pleurs ou son sourire ;
De tout entendre d'elle, heureux de tout lui dire ;
Et, dans cet infini, comme au ciel les élus,
Ayant tout, j'ai le droit d'espérer encor plus !

— Oui, Dieu nous a donné, dit sa vive compagne,
Un jour de paradis dans ce coin de montagne.

Notre plaine est si loin qu'on se croirait aux cieux.
Tout un monde nouveau se révèle à mes yeux,
Et je sens, aux rayons de cette clarté pure,
Comment l'on ressuscite et l'on se transfigure. »

Pierre ajoutait :

« Ce lieu si sévère et si doux,
Nous voudrons le revoir quand nous serons époux.
Fiers de nous reporter au temps de nos épreuves,
Nous y retremperons nos amours toujours neuves ;
Et dans l'heureux désert plein de ce souvenir
Sous les regards de Dieu nous viendrons rajeunir. »

Ainsi, l'air des hauteurs, et l'amour et leur âge
Avec l'oubli du mal leur donnaient le courage ;

Ils s'emparaient tous deux de l'avenir lointain,
Comme si le présent, hélas! était certain.
Les hommes et le monde et ses lois insensées,
Disparus de leurs yeux, sortaient de leurs pensées.
Ils marchaient seul à seul et, durant tout un jour,
Rien n'exista pour eux qu'eux-mêmes et l'amour.
Un tel jour brille au loin, à travers les ans sombres,
Comme un lac pur au sein des forêts pleines d'ombres,
Aux fentes d'un cachot, comme un pan de ciel bleu,
Porte ouverte à l'espoir pour voler jusqu'à Dieu.

Tandis que leur amour, promené sur les cimes,
Aux splendeurs du dehors mêlait ses voix intimes,
L'heure au pied trop rapide et maintes fois trop lent
S'éloignait de midi sur l'horizon brûlant,

Aux promeneurs lassés faisant, après leur course,
Désirer le repos, l'ombre et l'eau de la source.

Au bord d'un large puits qu'abrite un rocher noir,
Sous les pins et les ifs ils revinrent s'asseoir;
Et tandis que Pernette un moment s'y repose,
Vers le camp, bien muni de pain, de toute chose,
Il court ; de ses amis l'art joyeux et frugal
Avait du jeune chef préparé le régal.
Bientôt près de la source il vida la corbeille.
Or, durant ce temps-là, Pernette, active abeille,
Butinait sur le sol sans épargner ses pas :
Fraise, airelle et noisette égayaient le repas.
Et le petit panier aux deux anses légères
Qui court si loin, au bras des bonnes ménagères,

En quittant la maison, porté sous le manteau,
N'avait pas oublié conserves et gâteau :
Ce fin gâteau, plié d'une blanche serviette,
Que Pierre aime si fort, que fait si bien Pernette!
Pétillant comme un vin, fraîche comme un glaçon,
La *Fonfort* [1] leur offrait sa piquante boisson
Qu'aiguisent mille sels qu'un léger gaz amorce,
Eau propice à la soif et réparant la force.

Ainsi coula pour eux, dans ce vert paradis,
Le goûter, aussi long, aussi gai que jadis.
Rires, projets charmants, douces taquineries
Brodaient, comme autrefois, les longues causeries ;

1. Nom populaire des sources d'eau minérale et gazeuse très communes dans le Forez.

Si bien qu'à ce soleil, dans leurs cœurs éblouis,
Les sinistres pensers s'étaient évanouis.

De larges blocs moussus, d'où l'eau filtre et s'échappe,
Leur offraient et le banc et la table et la nappe,
Et de la source heureuse encadraient le miroir,
Les conviés souvent s'y penchaient pour s'y voir;
Le ciel s'y réflétait tout bleu, pur de nuages,
Et de son vif azur bordait ces deux visages.
Des lèvres et des yeux mille signaux charmants
Couraient sur ce cristal entre les deux amants.
Tout à coup, le miroir s'agite : une tempête
Dans l'étroit océan frémit sous chaque tête;
Un fluide animé, montant du fond de l'eau,
Efface en bouillonnant le gracieux tableau.

Alors, on s'écriait! L'œillade et le sourire
Se disaient de plus près ce qu'ils avaient à dire ;
Les deux fronts se touchaient, mieux que sur le flot clair ;
Et les baisers cessaient de se perdre dans l'air.

Quand le soleil, doublant l'ombre qui se projette,
Ordonna le retour à la sage Pernette,
Ils partirent légers, sans larmes, pleins d'espoir ;
Comme s'ils étaient sûrs, demain, de se revoir,
Comme s'ils avaient là, près de cette fontaine,
Leur pain de chaque jour et leur table certaine,
Comme s'ils avaient vu, sous ces arbres heureux,
Un autel nuptial déjà dressé pour eux.

Jusqu'aux chemins frayés, bornes de son empire,

Pierre s'aventura, heureux de la conduire ;
Il dépassa les champs perdus le long des bois
Où le seigle aux genêts succède quelquefois ;
Puis, l'ornière des chars lui marqua les limites
Des douces régions au proscrit interdites.

Ils laissaient le soleil et les monts derrière eux.
L'astre, à demi couché, jetait ses derniers feux ;
L'ombre des voyageurs, oscillant sur le chaume,
S'allongeait à leurs pieds comme un vague fantôme.
Pernette, l'ayant vu, s'arrêta brusquement,
Tressaillit et serra le bras de son amant.
Pierre sentit au cœur quelque chose de sombre,
Mais sourit, et lui dit : « As-tu peur de ton ombre ? »
Et, la baisant au front, ajouta : « C'est le lieu

Où sera le revoir que nous promet l'adieu. »

L'adieu se fit, profond, muet, dans une étreinte.
Sous les fleurs de ce jour avait dormi la crainte ;
Mais chez la douce enfant elle éclatait soudain,
Dès qu'ils eurent franchi le seuil de leur Eden.
Les périls oubliés, les ennemis sans nombre
Se dressaient à ses yeux épouvantés d'une ombre.
Il fallut que l'ami, prêt lui-même à pleurer,
Souriant, suppliant, la forçât d'espérer ;
Lui montrât, de partout, d'infaillibles présages,
Et, conscrit de vingt ans, parlât comme les sages,
Il finit par ces mots :

« J'ai maint avis secret,

On en sait moins au bourg que nous dans la forêt.
Partant de loin, des lieux où notre sort s'agite,
De bannis en bannis les nouvelles vont vite.
L'homme qui tient sous lui le peuple gémissant
Et qui change l'Europe en une mer de sang,
Celui dont les limiers, chasseurs de chair humaine,
Me traquent dans ces bois et m'ont pris mon domaine,
Chancelant sur ce trône où d'autres vont s'asseoir,
S'écroulera demain, et peut-être ce soir.
Alors, libres et fiers dans le village en fête,
Nous qui l'avons bravé nous lèverons la tête ;
Et ses camps, nos forêts, ses cachots noirs et sourds
Rendront leurs fiancés aux filles de nos bourgs ;
Les cloches sonneront, et Pierre, sans remise,
Conduira triomphant sa Pernette à l'église. »

Que la joie est facile aux âmes de vingt ans,
Et qu'un triste horizon s'égaye en peu d'instants
Quand parle un amoureux, lui qui sait toute chose,
Et qu'il peint l'avenir et qu'il voit tout en rose !
Comme on admire en lui l'esprit supérieur,
Et combien ses raisons s'imposent vite au cœur !
Pernette, en l'écoutant, accueillit la lumière ;
Elle crut, elle vit tout ce que voyait Pierre.
Souriant de sa peur, elle essuya ses yeux.
Les baisers du départ furent presque joyeux,
Comme ceux que le soir, au hameau, sur la porte,
Donne, et que le matin fidèlement rapporte.

Le retour au manoir s'acheva promptement,

Dans le foyer joyeux flamba le gai sarment ;
Bien avant dans la nuit, à sa clarté légère,
Chacun voulut ouïr la vive messagère.
Laissant le coup du soir dans son verre oublié,
Attentif, à son banc Jacques semblait lié ;
Pour la première fois, la douce Madeleine
Achevait sans pleurer son écheveau de laine ;
Et, malgré maints récits, maints avis différents,
L'espoir contagieux gagna les vieux parents.

Toi, maintenant, sommeil, sur la blanche couchette,
Viens, en un rêve heureux, dans l'âme de Pernette,
Prolonger cet espoir que tu sais embellir ;
Quand luira le soleil, peut-être il doit pâlir !
Toi, dont le bras, souvent, pèse aux flancs qu'il caresse,

Sommeil, parfois si dur à la triste vieillesse,
Toi qui, dans les palais, ou les humbles réduits,
De tant de jours cruels fais tant d'atroces nuits,
Ouvre à cette jeune âme un horizon paisible,
Sommeil de l'âge heureux qui rend le ciel visible !
En tableaux pleins de grâce et de sérénité,
Peins-lui les souvenirs de ce jour enchanté.

Sur la place, à travers un peuple qui l'assiège,
Fifres et violons précèdent le cortège;
Il fait soleil : partout des fleurs et des rubans;
Dans la rue, à l'église, on monte sur les bancs ;
De fleurs et de rameaux les dalles sont chargées ;
Le large plat d'étain verse à flot les dragées;
Le gai carillonneur sonne ses plus beaux airs.

Cloches et pistolets, des cierges, des cieux clairs,
L'encens, l'odeur des pins, le souffle de la brise,
Les troncs de la forêt, les piliers de l'église,
Hier et demain, mêlés en tout confusément,
Lui versent dans ce rêve un même enchantement.

Pierre est là, sérieux, lumineux, haut de taille,
En costume à la fois de noce et de bataille,
Armé de son fusil, fleuri de son bouquet.
L'autel est un rocher, l'église est un bosquet.
On se met à genoux sur un banc de bruyères.
Des cantiques d'oiseaux terminent les prières.
Mêlé d'azur, de fleurs, de neige et de soleil,
S'étend sur les époux un poêle sans pareil;
Nulles visibles mains ne portent ce nuage;
Le bon curé paraît, des pleurs sur le visage,

Dans une chape d'or, sans poser sur le sol.
Des ramiers à l'entour se croisent dans leur vol.
Il parle, et de ses voix un torrent l'accompagne.
Le soleil va passer derrière la montagne ;
Le prêtre étend sur eux ses mains et les bénit ;
Le couchant rougit l'herbe et l'autel de granit ;
Les cierges sont éteints, le rocher devient sombre,
L'église et la forêt, tout s'efface dans l'ombre,
Le sommeil s'épaissit... Et, du rêve joyeux
En s'éveillant, Pernette avait des pleurs aux yeux.

CHANT CINQUIÈME

L'INVASION

Salut aux fiers sapins, hôtes des lieux rebelles,
Des incultes hauteurs superbes sentinelles,
Seuls vivants, seuls debout sur ces rochers hardis,
Derniers jardins du rêve au labour interdits !
Salut ! rocs abrités des tempêtes civiles,
Où n'atteint pas le flot des multitudes viles,
Où dorment les proscrits des peuples et des rois,
Et d'où la liberté s'élança tant de fois !

Là, rangés en conseil, comme leurs aïeux celtes, [sveltes,
Autour des troncs sacrés, non moins forts, non moins
Nos conscrits entouraient, dans l'ombre et sous le vent,
Leur vieux docteur pareil au druide savant.
De son grand cœur troublé de sentiments contraires
Ses paroles sortaient moins vives et moins claires :
Il annonçait des jours prévus et souhaités,
Mais le rire avait fui de ses yeux attristés.

« Mes enfants, disait-il, vos mères sont en joie :
Du sanglant recruteur vous n'êtes plus la proie ;
Vous n'irez pas mourir, loin du pays natal,
Ecrasés sous le char de cet homme fatal.
Ses sauvages décrets tombent avec lui-même ;

Vos fronts ne portent plus son cruel anathème ;
Rentrez dans vos maisons, vous n'êtes plus proscrits !
Rendez votre labeur à nos champs appauvris.
Quittez ces fusils vains ! reprenez vos charrues.
Dieu ramène chez nous des fêtes disparues.
Nos hameaux vont revoir leurs enfants dispersés,
Et l'autel tout joyeux attend les fiancés.
Des paroles de paix volent de bouche en bouche.
Des soldats sont venus, qui n'ont rien de farouche ;
Etrangers et vainqueurs, ils s'offrent pour amis.
Opprimés comme vous, comme vous insoumis,
Délivrés comme vous de l'oppresseur du monde,
Leur victoire est la vôtre ; elle sera féconde.
Donc, sous nos toits exempts de honte et de dangers,
Supportons sans orgueil ces hôtes passagers. »

Il dit ; puis il ajoute, ému dans son langage,
Maints détails, maints conseils dictés par un cœur sage,
Sur les signes du temps, sur ces fils de nos rois
Qui nous rendaient la paix et de plus douces lois ;
Sur l'avenir que nul n'entrevoyait naguères
Et qui s'ouvrait au monde après ces lourdes guerres.

Pierre, ayant écouté, restait silencieux.
Dans l'immobile aspect de son corps, de ses yeux,
Son esprit tourmenté qui creuse et se consulte
Trahissait les efforts d'un grand travail occulte,
Et le ferme vouloir d'accomplir, malgré tout,
Son dessein, quel qu'il fût, et d'aller jusqu'au bout.

C'était, pour lui, l'instant où s'ouvrent les deux voies,

L'une d'âpres combats, l'autre de molles joies ;
Nul devoir absolu n'ordonnait de choisir
La route ardue au lieu du facile plaisir.
Libre, enfin, il pouvait tenir la foi promise :
Pernette l'attendait, souriante, à l'église.
Sans doute, à de moins fiers, à de moins généreux,
L'honneur lui-même aurait conseillé d'être heureux.

Mais il est de ces cœurs naïfs et magnanimes
Portés à leur insu vers les fautes sublimes:
Au prix de maints dangers, quand, proscrit, pauvre, errant,
Pierre avait refusé ses bras au conquérant,
De nos soldats nombreux forçant la lassitude
Cet homme répandait au loin la servitude ;
Ses drapeaux triomphaient ; les enfants du pays

Etaient envahisseurs et non pas envahis.
Voilà que le torrent, refoulé dans sa course,
Porte chez nous la guerre et remonte à sa source;
Et Paris étonné voit, sans croire à ses yeux,
Le Scythe impur campé sur le sol des aïeux.

Pour nous tous, ô Français, souvenir plein de rage,
La terre maternelle a subi cet outrage!
C'est le crime d'un homme, il n'en subsiste rien;
Mais la haine en doit vivre au cœur du citoyen.

Que d'affronts au foyer sous l'ardoise ou le chaume,
Après ce grand affront fait à tout le royaume!
Faudra-t-il donc subir, mute, pâle et tremblant,
Les caprices hautains du Barbare insolent?

Mais Pierre avait au cœur, exaltés dès l'enfance,
Tous les nobles orgueils qu'un tel servage offense
Il avait respiré deux âmes à la fois,
Les leçons du vieux prêtre et la fierté des bois.
Chez lui l'amour du sol et du clocher rustique
S'ornait des souvenirs de l'héroïsme antique.
Il avait lu, transcrit de ses robustes mains
Vos sublimes conseils, précepteurs des humains !
Ces grands vers qui, trouvant quelques âmes dociles,
Nous poussent du côté des vertus difficiles.

Un rapide combat se livra dans son cœur
Il en sortit navré, mais il était vainqueur ;
Et d'un accent profond :

« Certes, je hais cet homme
Comme je hais le mal, de quel nom qu'il se nomme ;
Et, de mes faibles mains, je voudrais ardemment
Etre pour quelque chose en son écroulement !
Aussi, c'est pour moi-même une injure soufferte
De voir d'autres que nous triompher de sa perte,
D'avoir des alliés dans l'œuvre d'aujourd'hui...
Sa chute est une affaire entre la France et lui !
Lui l'insolent orgueil, nous la fierté rebelle,
Nous devons seul à seul vider notre querelle.
Arrière l'étranger, ce vainqueur de hasard !
De ma juste vengeance il me prend une part.
Cet homme doit tomber ! mais soyons-en la cause !
Du sort de mon pays que mon peuple dispose.

Nous seuls du Corse impur sommes les vrais vainqueurs ;
Son joug était brisé déjà dans tous les cœurs.
Il régnerait encor, malgré vous, invincible,
Si nous l'avions voulu de ce vouloir terrible
Dont l'Europe a subi l'indomptable vertu,
Quand pour la liberté la France a combattu !
La guerre a fait ce trône, elle peut le défaire ;
Il n'a pas dans le sol sa force héréditaire;
Qu'il en soit rejeté par le peuple en courroux,
Mais que nul étranger ne commande chez nous !
Cette terre est à nous, faite par nos ancêtres;
Nous y devons, comme eux, vivre et mourir en maîtres;
Nous seuls avons le droit d'en barrer le chemin,
D'y marcher librement, les armes à la main ;
Nous n'y devons souffrir, debout à cette place,

De chefs et de soldats que ceux de notre race ;
Et nul dans nos maisons ne doit trouver accueil
Sans déposer, d'abord, son glaive sur le seuil.
Savons-nous quel dessein, de leurs cités lointaines,
Pousse vers nos hameaux ce flot de capitaines ?
Ce n'est pas notre honneur qu'ils y viennent venger;
S'ils se disent amis, leur dire est mensonger.
Moi, je n'accepte pas cette alliance altière ;
Je leur tendrai la main, mais hors de ma frontière,
Quand ma terre écartant des voisins mal venus
Ne verra plus flotter ces drapeaux inconnus.
Tant qu'ils osent camper sur le champ de mes pères,
Je maudis, je combats ces hordes étrangères !
Souffrirez-vous, amis, des hôtes oppresseurs
Dormant sous votre toit et servis par vos sœurs ?

Moi, plutôt que de voir, au foyer qui s'indigne,
Pernette leur verser le vin de notre vigne,
Et ces chefs lui sourire, et ma mère, humblement,
Pétrir pour leur festin le beurre et le froment,
J'irais seul assaillir l'odieuse cohorte,
Du logis profané je briserais la porte,
Et, la torche à la main, de ces maîtres impurs
Par le fer et le feu j'affranchirais nos murs.
Si vous sentez au cœur quelque chose qui vibre,
Une haine, un amour, le besoin d'être libre,
Si nous voulons prouver qu'à l'abri de nos bois,
Lorsque nous avons fui, bravant d'injustes lois,
Fiers entre tous, bien loin que le cœur nous défaille,
Nous avons craint l'exil et non pas la bataille,
Rentrons dans nos hameaux, les armes à la main ;

Envers et contre tous frayons-nous un chemin,
Et chassons l'étranger qui prétend faire grâce
En nous laissant chez nous reprendre notre place. »

Maints avis commençaient de jaillir à la fois ;
D'un geste le vieillard contint ces jeunes voix ;
Il dit :
« Sachons mêler clairvoyance et courage,
Et regardons, amis, plus loin que le village.
C'est là-bas que se forme, en de noirs horizons,
L'essaim d'envahisseurs qui remplit nos maisons ;
Avant notre humble bourg ils ont soumis la ville.
Qu'on écrase un frelon, il en reviendra mille,
Ardents à nous punir de ce coup généreux
Que la grande cité n'osa tenter contre eux. »

Alors le jeune chef :

« Eh bien, qu'on nous imite !

L'insolent visiteur disparaîtra bien vite.

Qu'on s'indigne avec nous de cet affront commun,

Et tous seront sauvés par l'effort de chacun.

Que le moindre clocher sonne le glas d'alarmes ;

Que chacun sous son toit se dresse avec ses armes ;

Que tout hameau lointain vierge de l'étranger

Coure au-devant du flot qui nous veut submerger ;

Que dans un mur vivant bloc à bloc on se serre ;

Qu'un grand orage humain se soulève de terre,

Et, comme nos aïeux l'ont su faire autrefois,

Qu'il pousse devant lui les rochers et les bois !

Que tout homme, jaloux d'une sœur, d'une femme,

Ayant à lui son champ et sa fierté dans l'âme,
Que tout chef d'une race et tout enfant pieux
Qui sait sous quel gazon reposent ses aïeux,
Jurant de recouvrer cette place usurpée,
Frappe un coup de sa faux, s'il manque d'une épée !
Et, certes, nous verrons ces torrents d'ennemis
Des villes et des bourgs promptement revomis,
Et nous redeviendrons, d'insultés que nous sommes,
Libres, maîtres chez nous, comme il sied à des hommes. »

Les yeux du vieil ami brillèrent un moment ;
Puis, secouant la tête, il reprit tristement :

« Quels vengeurs reste-t-il aux campagnes désertes ?
La terre sera longue à réparer ses pertes.

Est-ce avec des vieillards, des femmes, des enfants,
Que vous repousserez ces soldats triomphants ?
La guerre a dévoré toute notre jeunesse.
D'où crois-tu qu'un essaim de vaillants nous renaisse ?
Épuisant notre sève en ses longues fureurs,
Le Corse nous a pris nos derniers laboureurs.
Quels bras armerez-vous du fer de nos charrues,
Contre ces légions incessamment accrues ?
Quand tu soulèverais, des fermes aux châteaux,
Tout ce qui peut brandir la massue ou la faux ;
Quand les rochers, contre eux, jailliraient de la terre,
Opposant vainement ta fronde à leur tonnerre,
Tu n'entamerais pas l'airain de leurs canons...
Vous seriez brisés tous, sans que l'on sût vos noms. »

Le jeune homme éclata, s'écriant :

« Que m'importe

Si, ma cause étant juste, une autre est la plus forte !

Je vais mon droit chemin, je ne veux rien prévoir ;

Mon âme, en moi, me dit que je fais mon devoir.

Qui sait ? un coup frappé par une main hardie

Peut des plus vils cailloux tirer un incendie.

Peut-être un feu sacré, dans le sol endormi,

Doit, en s'y réveillant, dévorer l'ennemi !

Si j'ai su l'allumer, qu'importe que j'en meure !

Un affront a souillé ma race et ma demeure ;

Tout mon cœur a frémi de voir sur notre seuil

Un hideux étranger debout dans son orgueil.

Je ne souffrirai pas, moi vivant, que l'on dise

Que j'ai laissé servir ma mère et ma promise,

Qu'un maître ou qu'un rival m'a causé de l'effroi,
Et qu'un soldat stupide a commandé chez moi.
Aux armes ! que l'issue en soit heureuse ou triste,
Mon cœur parle trop haut pour que je lui résiste,
Il m'ordonne d'agir et d'aller où je vais...
Sentez-vous comme moi, faites comme je fais ! »

Les cœurs avaient reçu l'étincelle guerrière
Et ce cri s'éleva :
« Nous ferons comme Pierre !
Nous vivrons, nous mourrons sous son commandement. »

Et tous les bras levés confirmaient ce serment.

Et le vieillard se tut, sachant qu'il est des heures

Où le cœur en remontre aux têtes les meilleures;
Et, gardant ses conseils pour une autre saison,
Au cri venu de l'âme il soumit sa raison.

Il connaît bien d'ailleurs, l'ayant formé lui-même,
L'indomptable vouloir du jeune chef qu'il aime.
Puis il goûte en secret le dessein qu'il combat;
Des mêmes passions il sent son cœur qui bat.
Car, sous les jougs divers que la foule tolère,
Lui, toujours, a frémi de honte et de colère;
Et, le despote à bas, il s'agit de venger
L'affront qu'imprime au sol la main de l'étranger.

Or, sans autre discours — la parole étant vaine
Quand l'âme est résolue et l'action prochaine, —

Mais, longs à s'embrasser, à se serrer la main,
Pierre et le bon docteur se dirent : « A demain ! »

Guettant l'heure propice au grand coup qui s'apprête,
Le jeune chef veillait dans la forêt discrète.

L'ardent vieillard, béni du peuple des hameaux,
Reprit sa course active à soulager les maux ;
Semant sous chaque toit ses paroles habiles,
Il disposait les cœurs à des œuvres viriles.

Le foyer des amis l'attendit tout le soir,
Et son retour, hélas ! y trompa leur espoir.
Il rentrait seul !... Pourtant il avait, ô chimère,
Promis l'époux, le fils, à l'amante, à la mère !

Il prédisait à tous la paix, un âge d'or !...
L'homme au sceptre sanglant régnerait-il encor ?
Quel danger imprévu, quelle entrave nouvelle
Retient l'absent chéri loin du seuil qui l'appelle ?
Les questions volaient autour du vieil ami.
Lui, contre leur assaut par avance affermi,
Grave, mais d'un ton fait pour écarter la crainte,
Vanta le jeune chef et leur dit tout sans feinte,
Annonça le combat contre les étrangers,
Ne cachant ni l'honneur du coup ni ses dangers.

Un cœur de mère en vain comprime ses alarmes,
Rien n'est plus clairvoyant que ses yeux sous leurs larmes;
D'un regard infaillible, en l'acceptant de nous,
Elle juge un espoir qu'elle implore à genoux.

Hier, tous étaient joyeux, la paix était certaine...
Un indicible effroi durait chez Madeleine.
De sa longue douleur, plus légère un moment,
Elle reprit le poids sans nul étonnement ;
Et son deuil, sous le coup que le sort lui renvoie,
Resta silencieux comme l'était sa joie ;
Forte et pieuse, au fond de son cœur qui se fend
Elle ne blâma point son téméraire enfant.

Dans l'âme de Pernette un aussi grand courage
S'exaltait dans l'espoir compagnon de son âge.
Fière de ce vaillant qui possédait son cœur,
Elle ne doutait pas de le revoir vainqueur :
Pierre est toujours certain d'accomplir ce qu'il ose ;
Dieu ne saurait faillir à cette juste cause !

Et la vierge au front pur, debout comme un guerrier,
Semblait prête à combattre au sortir de prier.

Le soldat rayonnait aux ardeurs de sa fille.
Lui seul, depuis trois jours, attristait la famille ;
Sombre, le vieux coursier rongeait tout bas le mors ;
L'espoir de ce grand coup l'allégea d'un remords.

« Enfin, dit-il, voilà que nos fils sont des hommes !
Ils sentent comme moi cet opprobre où nous sommes.
Des soldats étrangers sont maîtres du pays !
Non, je ne veux plus voir, dans nos bourgs envahis,
Ces habits odieux, ces sabres qu'on y traîne !
Ils fuyaient devant nous, conscrits armés à peine !
Marchons ! donnons la chasse à ces vils animaux ;

Il suffira contre eux des fourches et des faux.
Qu'on sonne le tocsin, que Pierre nous commande ;
Moi, soldat de Moreau, je serai de la bande ! »

Le sort était jeté, chacun de nos amis
Aux soins accoutumés se fut bientôt remis.

Offrant la lourde broche au sarment qui pétille,
Veillant à tout, passant du rosaire à l'aiguille,
La mère au coin du feu, sobre de longs discours,
Travaillait et priait, triste comme toujours.

Prompt à suivre son cœur, malgré sa tête grise,
Le médecin jugeait au fond leur entreprise,
Mais, tout heureux d'agir, retrouvait à la fois

Sa bonté joviale et son esprit narquois ;
Et, pour rompre le cours de toute sombre idée,
De mille mots piquants harcelait l'accordée.
Pour son office à lui, dans l'œuvre de demain,
Il dispose à l'écart ce qu'il a sous la main ;
Et, par lui, la maison voit s'envoler loin d'elle
Les noirs pressentiments que sa gaîté flagelle.

Jacques, prêt à l'assaut du cosaque hideux,
Fourbissait dans un coin son fusil de l'an deux.

Pernette offre à chacun son aide intelligente
Et va de l'un à l'autre, accorte et diligente,
Portant son vif esprit, son cœur que rien n'abat,
Des travaux du ménage aux apprêts du combat.

C'est ainsi, chaque porte étant bien verrouillée,
Qu'entre ces vieux amis se passait la veillée ;
Le bon docteur disait :
» Mon poste est près de vous.
N'ayant femme au logis dont le cœur soit jaloux,
N'ayant fille ni fils dont le sort m'inquiète,
Je suis jusqu'à demain l'amoureux de Pernette. »

La nuit marchait ; déjà, sur le toit d'à côté,
D'un ton strident et fier le coq avait chanté,
Un taureau matinal mugissait dans l'étable,
Quand le clocher lança le signal redoutable.
Un coup de feu partit... Tous quatre, à ce moment,
Se levèrent d'un bond dans leur tressaillement.

Sur les yeux enflammés les sourcils se fronçèrent,
Sans dire un mot le père et l'enfant s'embrassèrent ;
Pernette au vieux soldat présenta, d'un bras sûr,
Le fusil consacré debout contre le mur ;
Un grand signe de croix arma ces fortes âmes
Et Jacques s'élança vers le bourg.

Les deux femmes
Tombèrent à genoux ; bientôt, se relevant,
L'ouvrage entre elles deux se hâta comme avant.
Fil à fil, sous leur doigts d'où la neige s'échappe,
La charpie en flocons s'entassait sur la nappe ;
Et du rosaire ami le récit alterné
Murmurait vivement sur leur lèvre égrené.

Dans la salle, à grands pas, distrait, baissant la tête,
Le docteur songe et va, puis tout à coup s'arrête,
Baise Pernette au front ou lui serre la main,
Répond à leur prière et reprend son chemin,
Scrute, l'oreille au guet, comme au lit d'un malade,
Les bruits et les détours que fait la fusillade.
Il combine, il s'efforce, en maints calculs divers,
D'augurer le succès des siens, ou leur revers.
Enfin, il n'y tient plus! le brave homme s'élance,
Pour le champ du combat déserte l'ambulance:
Car il veut du péril rapprocher le secours.

Or les coups devenaient plus lointains et plus sourds.

A peine il disparut, que la porte rouverte
Rendait un ami sûr à la maison déserte :
Dans le trouble commun le pasteur en éveil
Savait bien où porter et l'aide et le conseil,
Et, contre l'ardeur vaine ou l'effroi des batailles,
Il venait raffermir ses plus chères ouailles.

Là-bas tout allait bien : habilement surpris,
Les étrangers cédaient le bourg à nos conscrits,
Laissant plus d'un cadavre étendu sur la route.
Je ne sais quel fantôme achevait leur déroute;
Ils doutaient de leur force, eux, vaincus tant de fois,
Et tremblaient de marcher sur le vieux sol gaulois.

Le château regorgeait de captifs pris au piège.

Sur la place du bourg, rentrés à grand cortège,
Les vainqueurs, les proscrits, doublement délivrés,
Des parents, des voisins s'avançaient entourés.
Dans le bruyant orgueil d'un triomphe rustique,
La foule grossissait devant l'église antique.
L'aurore flamboyait sur le clocher vermeil ;
Et, sur sa croix de fer, doré par le soleil,
L'oiseau sacré, le coq joyeux de cette gloire,
Semblait battre de l'aile et chanter la victoire.
La jeunesse acclamait son chef aux longs cheveux.
C'étaient de toutes parts des cris, des chants, des vœux :
« Pierre avait tout conduit, aussi vaillant que sage !
Pierre est le capitaine, est le roi du village ! »
Et, comme en souvenir du sacre d'autrefois,
Tous les bras enlacés lui faisaient un pavois.

Or, quand il descendit de ce trône éphémère,
C'était sur le sol même où le toit de sa mère,
Où les murs des aïeux rasés par l'empereur
De l'homme impitoyable attestaient la fureur.
On reconnut la place, et, du cœur populaire,
Un cri partit mêlé de joie et de colère;
On tenait la vengeance au bout de tant d'affronts!
« Pierre, disaient-ils tous, nous la rebâtirons. »

Mais l'orgueil du combat ayant jeté ses flammes,
De plus tendres besoins s'emparèrent des âmes;
Sous le toit de famille activement orné
Chacun des chers proscrits fut bien vite entraîné.
Les nappes de Noël par les sœurs étaient mises;

Le vin vieux fut versé par les jeunes promises.
Partout c'est triple joie, et l'on fête, à grand bruit,
Les amis restaurés et le tyran détruit,
Et l'étranger vaincu, dans sa terreur subite,
Laissant le pays fier et libre par sa fuite.

Muse des grands sommets et des petits manoirs,
Qui sur le vieux tilleul te poses tous les soirs,
Oiseau des vieux jardins et des vieilles tonnelles,
Muse des prés, des champs, des ruches maternelles,
Si doux que soit ton miel fait des fleurs de nos bois,
Si généreux le sang de la vigne où tu bois,
Si purs que soient tes vers notés sous les charmilles,
Pris aux souffles du ciel, aux voix des jeunes filles,
Devant ce cher logis, avec tous tes trésors,

Tu te sens inégale à peindre ses transports,
Quand Pierre sur le seuil, arrivant hors d'haleine,
Embrassa tout en pleurs Pernette et Madeleine !
L'hymne en nous qui se chante à de pareils instants,
La page qui s'écrit dans les cœurs palpitants,
Nulle main, nulle voix, nul effort du génie,
N'en traduiront jamais l'ineffable harmonie ;
Tu peux en esquisser à peine un léger trait,
Car l'âme d'une mère en garde le secret.

Dans le foyer, fêtant le retour d'un convive,
Jaillissait des vieux ceps une clarté plus vive.
Que de joyeux sarments s'étaient là consumés
Sans tirer un rayon des visages aimés !
Ce matin, la splendeur du brasier qui flamboie

N'égale pas des yeux la lumière et la joie ;
Le soleil au vitrail éclate en ce moment ;
Chaque angle du manoir a son rayonnement ;
On lit sur chaque meuble et sur chaque muraille
Le retour de l'enfant et l'heureuse bataille.

Pas un ami ne manque au toit hospitalier,
Nul anneau n'est rompu du cercle familier;
On se retrouve enfin ! Ah ! l'épreuve était rude !
Chacun reprend sa place et sa chère habitude.

Jacques, tout fier encor, les regards enflammés,
Suspend son vieux fusil aux clous accoutumés.

Sous son rire gaulois, cachant de grosses larmes,

Le jovial docteur est déjà sous les armes,
Et darde aux jeunes gens, avec un trait moqueur,
Les mots les plus amis et les plus doux au cœur.

Des soins multipliés occupent Madeleine.
Forte à dompter la joie aussi bien que la peine,
Laissant aux fiancés l'ivresse du retour,
Elle a pris pour sa part les travaux de ce jour.
Sous sa main la maison, fêtant le jeune maître,
Donne tout ce qu'elle a de rustique bien-être ;
Et devant le festin les heureux combattants
Purent s'asseoir bien vite et discourir longtemps.

Après l'épanchement des intimes pensées,
Les mille questions par l'absent adressées,

L'histoire du logis, des champs et des travaux,
Les détails répétés qui sont toujours nouveaux,
Il fallut, sérieux comme en conseil de guerre,
Discuter et juger la victoire de Pierre,
Et prévoir et parer les coups de l'ennemi,
Et ne pas s'endormir à le croire endormi.

De son premier combat, salué par l'aurore,
Au cœur du jeune chef l'orgueil vibrait encore ;
En mille ardents projets, pour affranchir le sol,
Son généreux esprit se lançait à plein vol ;
Et tous, à l'écouter, dans l'indulgent cénacle,
Même le vieux docteur, croyaient à ce miracle.

La pâle inquiétude attristait cependant

Le beau front du pasteur vénérable et prudent,
Qui, sans un mot de blâme ou de mauvais présage,
Parla selon son cœur et dit d'une voix sage :

« Hélas ! l'horrible guerre envahit nos hameaux ;
Mieux que par des récits nous en savons les maux,
Et les balles, déjà, les menaces infâmes,
Ont effleuré la chair des enfants et des femmes.
L'homme insultera donc toujours au cœur humain !
Toujours son propre flanc saignera sous sa main,
Et l'image de Dieu, son fils, celui qu'il aime,
Sera percé du fer comme ce Dieu lui-même !
Un soldat agit bien, qui meurt pour ce qu'il croit,
Qui s'arme faible et seul pour l'honneur et le droit,
S'arrache pour combattre à ses moissons prospères,

Et frappe l'agresseur du tombeau de ses pères.
Pourquoi ce noble orgueil verse-t-il tant de sang,
Tant de sang inutile et surtout innocent ?
Dans la plus juste cause, il faut être économe
Des morts et des terreurs et des larmes de l'homme,
Et ne porter de coups que dans les rangs épais,
De ces coups forts et sûrs qui décident la paix.
Qu'importe à tout l'Etat que notre humble village
Ait, à l'écart, son jour de gloire et de carnage ?
Tout se décide ailleurs ! Et nous avons frappé
Un hôte indifférent, pour une nuit campé,
Qui dans nos champs à peine eût laissé quelque ornière
Disparue au matin sous l'herbe printanière.
Qui sait, après ce coup de ton bras généreux,
S'ils ne reviendront pas irrités et nombreux,

Craignant l'exemple, ardents à l'effacer bien vite,
D'autant plus forts, hélas ! que nul ne nous imite ? »

Prompt à juger les cœurs d'après son cœur vaillant,
Pierre étendit la main et dit en tressaillant,
Comme s'il engageait le sol par sa promesse
Et s'il prêtait serment pour toute la jeunesse :

« Tous feront comme nous, cher pasteur, je le sais !
Tous ont frémi de voir souiller le sol français.
Chacun se lèvera qui peut tenir une arme !
Nous avons ce matin poussé le cri d'alarme,
Et, des plus hauts clochers jusqu'aux plus humbles toits,
Le vigilant honneur l'a répété cent fois.
Nul n'accepte ce joug, ne veut, plus que moi-même,

Voir sa ville et sa mère et la vierge qu'il aime
Servir docilement le barbare odieux
Et s'allumer pour lui le foyer des aïeux.
Non ! La cité, les champs, ces bois dont j'ai le culte,
Du pas de l'étranger rejetteront l'insulte.
Le sol tremble ! Et, plutôt que souffrir cet affront,
Les monts d'où je descends sur nous s'écrouleront.

— Amis, dit le docteur à la franche figure,
Gai convive, toujours, et favorable augure,
Pas de si noir présage, assez de grands combats !
Tout va plus simplement aux choses d'ici-bas.
Moi, j'en lève la main, sans me croire prophète,
La paix entre les rois, la paix est déjà faite.
J'ai comme vous l'horreur du soldat étranger;

Mais nos coups de fusil n'y peuvent rien changer.
Qu'un paysan de plus se révolte et qu'il meure,
Nos destins, malgré nous, sont réglés à cette heure.
Donc, plus de ces terreurs et de ces fiers courroux !
Nos vaincus, j'en suis sûr, ne songent plus à nous,
Et tout le régiment, replié sur la ville,
Les chefs étant d'accord, y va dormir tranquille.
Faisons comme eux ! Et puis, de la même façon,
Célébrons les exploits de ce vaillant garçon
Qui rentre, aimé de tous, dans son pays en fête,
Et par droit de naissance et par droit de conquête.
Puis, comme tout roman, dès lors qu'il finit bien,
Se clôt par un hymen où l'on n'épargne rien,
Prodiguant les lauriers, les myrtes en trophée,
Marions dès ce soir le prince avec la fée. »

On sourit : la gaîté du rayonnant vieillard
S'insinuait au cœur avec son franc regard ;
Et l'on accepta vite, après tant de secousses,
Le repos de l'esprit sur ces images douces.

Ainsi, dans les douleurs, prompte à se décevoir,
L'âme aspire ardemment une lueur d'espoir,
Comme la terre sèche une goutte de pluie,
Comme la fleur trempée un rayon qui l'essuie.
Après ce long exil, l'un près de l'autre assis,
Ces braves gens voulaient oublier leurs soucis :
Les amis retrouvés avaient tant à se dire !
On avait tant pleuré, qu'il fallait bien sourire !

A son grave discours, le prêtre aux cheveux blancs
N'ajoutait que des mots tendres et consolants.
Tel, sous un front serein rêvant au sort contraire,
Au milieu de ses fils, heureux de les distraire,
Gardant pour lui tout seul, dans le joyeux manoir,
L'austère ennui du doute et le soin de prévoir,
Propice à tous leurs jeux, de sa voix douce, un père
Leur montre à l'horizon quelque étoile prospère ;
Tel l'aimable curé, sans donner de conseil,
Prenait sa bonne part de ce jour de soleil,
Mêlant aux longs espoirs quelque sage pensée,
Et louant tour à tour Pierre et la fiancée.

Mais, tout en le gardant sur ce sentier fleuri,

Le bon pasteur tremblait pour son troupeau chéri.
A ses yeux prévoyants l'horizon restait sombre ;
Proche ou lointain, l'orage était là-bas, dans l'ombre ;
Et malgré lui, hanté de lugubres tableaux,
Son cœur rêvait de guerre et de hasards nouveaux.
L'homme de noble sang applaudissait ; le prêtre
Se répétait, au fond, ces paroles du Maître :
« Qui du glaive se sert, par le glaive périt. »
Et le doute anxieux rentrait dans son esprit.
Tremblant des fiers desseins de ce fils de son âme,
A ses propres leçons il en jetait le blâme,
Et sentait à la fois l'orgueil et le remords
De l'avoir fait pareil à nos plus vaillants morts.

CHANT SIXIÈME

LES FRANCS-CHASSEURS

Vers les bois, à travers champs et chemins en pente,
Des hommes, du bétail la foule au loin serpente ;
Les bâtons et les cris, le fouet des conducteurs,
Pressent les longs troupeaux du côté des hauteurs.
Tout se hâte et si bien, par les prés, par les landes,
Que vaches, ni brebis, ni les chèvres gourmandes
N'ont pu même, en longeant les ravins sinueux,
Tondre ou l'herbe odorante ou le bourgeon mielleux.

Chargés des fardeaux lourds, sur ce sol difficile,
Les mulets au pied sûr se suivent à la file;
Les ânes, harcelés par de bruyants garçons,
Bercent dans leurs paniers mères et nourrissons.
Montés d'une fillette et d'un vieux patriarche,
Les chevaux écumeux trottent fermant la marche.
Sur les flancs, quelques chars à quatre forts taureaux,
Criant sur leurs essieux, contournent les coteaux.
Jusqu'au fond des forêts, nos bûcherons sauvages
Savent par où guider ces fauves attelages;
Par les plus durs sentiers, ces bœufs aux cous tendus,
Traînant les longs sapins, sont souvent descendus.
Mais aujourd'hui, plus haut, vers les grottes celtiques,
Montez, tirez nos chars et leurs trésors rustiques,

Allez servir encore, ô nobles animaux !
Dans sa fuite au désert, le peuple des hameaux.

Voici près des manoirs le meurtre et l'incendie !

Résolus d'étouffer la révolte hardie,
Furieux, rugissant par la voix du tambour,
D'innombrables soldats marchent contre le bourg.

Hélas ! le fier tocsin n'a réveillé personne !
Aux pas de l'étranger la terre s'abandonne ;
Nul volcan ne jaillit de nos vieux monts gaulois.
Des proscrits, des enfants frappés d'injustes lois,
Seuls de l'antique honneur ont entendu la plainte,
Et sur le sol natal tenté la guerre sainte ;

Attirant par ce coup sur leurs pauvres maisons
L'ennemi rassemblé de tous les horizons.

Alors, il fallut fuir; vers nos cimes ardues
Par les noirs défilés, par les bois défendues,
On courut, on refit le chemin des aïeux,
Emmenant les troupeaux, les meubles précieux.
Ainsi qu'aux anciens jours, la race émigrait toute;
Tout ce qui peut combattre, et tout ce qui redoute
Plus cruel que la mort un outrage insolent;
Tout ce qui peut marcher d'un pas ferme ou tremblant.

Il ne demeure au bourg, dans les maisons sans maître,
Que d'infirmes vieillards sous la garde du prêtre,
Quelque être sans famille et qui veut mourir seul,

Quelques petits enfants soignés par un aïeul,
Tous ceux dont la faiblesse innocente et les larmes
A la fureur des forts ôtent parfois ses armes.

Or, nos braves d'hier, protégeant le départ,
Couvrent les fugitifs d'un mobile rempart.
Le fusil sur l'épaule et le front sans cocarde,
Pierre et ses compagnons forment l'arrière-garde.
Pâtres et laboureurs marchent à côté d'eux.
Jacques, enfin, retrouvait les hommes de l'an deux.
Un vouloir obstiné se lit sur leurs visages;
La gloire n'est pour rien dans ces mâles courages.

Aux périls de ton clan tu n'aurais pas manqué,
Brave docteur! c'est là que ton poste est marqué.

Comme un vieux général qui de rien ne s'étonne
Au galop de la Grise il parcourt sa colonne,
Inspecte, ordonne et gronde. A chacun paternel,
Il va, tantôt railleur et tantôt solennel,
Masque de gais propos le souci qui l'accable,
Et soutient les esprits par sa verve indomptable.

Prêt à porter encor conseils, ordres urgents,
Entre ses deux amis, parmi les jeunes gens,
Il rentrait, il marchait à pied, de verte allure ;
Le cavalier prudent soulageait sa monture.
Alors la causerie allait son plus grand train ;
Le vieux Jacque entonnait son magique refrain,
Et tous deux suscitaient dans l'âme populaire
Tantôt la bonne humeur et tantôt la colère.

« Bien, disait le docteur, nous avons du jarret !
En trois pas nous serons chez nous, dans la forêt.
Nos vrais remparts sont là, sous ces vertes murailles ;
Nous pouvons, à coup sûr, y livrer nos batailles ;
Que l'étranger y monte, il n'en reviendra plus.
Défendons ces créneaux en hommes résolus.
Là, contre des soldats dressés dans une ville,
Aux mains du franc-chasseur un fusil en vaut mille.
Au bord de ces ravins où l'on rampe à genoux,
Chaque arbre nous connaît et combattra pour nous.
Bois sacrés, chemins verts, défilés des montagnes,
Où nous avons tous fait nos premières campagnes,
Où joyeux, oublieux du froid et de la faim,
Menant la chasse ardente ou les rêves sans fin,

Nous avons dans l'air vif trempé nos jeunes fibres
Et connu le bonheur d'être seuls, d'être libres !
Tant que vous prêterez votre ombre à ces sommets,
L'étranger contre nous ne prévaudra jamais,
Et nul homme de cœur ne subira de maîtres,
S'il a pour vieux amis vos sapins et vos hêtres.
Respectez, laboureurs, ces forêts des hauts lieux;
Gardez à vos enfants ce legs de vos aïeux;
N'allons pas de nos mains, ô Celtes infidèles,
Démanteler, là-haut, nos vieilles citadelles;
Conservons aux vaincus ces abris redoutés !
Qui sape nos forêts, sape nos libertés. »

Sombre entre tous, chantant, jusqu'alors, sans mot dire,
Le vieux soldat du Rhin eut un amer sourire ;

Il secoua la tête et, d'un ton méprisant,
Il s'écria, honteux des hommes d'à présent :

« Les bois sont des remparts, mais il faut les défendre,
Et quand le tocsin parle, il faut savoir comprendre.
Il faut qu'un peuple entier ne soit pas endormi,
Lorsque les gens de cœur marchent à l'ennemi.
Combien se sont levés dans toute notre France ?
Quel bourg a fortement voulu sa délivrance ?
Nous voilà seuls, trahis, pas un n'ose bouger ;
Comme un libérateur on reçoit l'étranger.
Toute la nation, dans ses cités en fêtes,
Semble se réjouir de ses propres défaites.
Je ne reconnais plus la terre où je suis né !
A quoi, sur mes vieux jours, suis-je donc condamné !

Moi, qui l'ai vu, ce peuple, en sa liberté fière,
De vingt rois en un jour nettoyer sa frontière !
Le vieux Jacque en était, de ces durs bataillons.
Qui donc en chiens couchants m'a changé ces lions ?
Oui, certes, à défaut du plomb sur qui je compte,
Moi qui vis ces temps-là, je mourrai de ma honte. »

Ces mots touchèrent droit chez l'indulgent docteur
Le seul ressentiment qui vibrât dnns son cœur ;
Le seul nom qu'ici-bas il ne pouvait absoudre
Passa dans son esprit comme un feu sur la poudre ;
La colère éclata chez cet homme de paix ;
Ses yeux dardaient l'éclair sous leurs sourcils épais.
Et, quittant sa douceur et les notes frivoles,
Sa voix comme un clairon fit sonner ces paroles :

« Tu sais bien qui nous vaut cette honte et ce deuil !
Quel est l'homme enivré de sang et fou d'orgueil,
Qui nous ôta l'honneur et corrompit l'histoire
En nous tenant quinze ans gorgés de fausse gloire ;
Qui courba tant de fronts fiers devant les bourreaux,
Qui fit tant de laquais avec tant de héros ;
Ce contempteur profond de la nature humaine
Qu'il nous faut, à jamais, charger de notre haine !
L'invasion du sol, les périls d'aujourd'hui,
Nos propres lâchetés, tout est son œuvre à lui !
Chacun, lui rétorquant sa première insolence,
A droit de lui crier : Qu'as-tu fait de la France ?
Mais laissons là cet homme et son trône abattu,
Nous chez qui le vieux sang garde quelque vertu,

Qui, sauvés à demi par notre solitude,
Sommes demeurés purs malgré la servitude ;
Oublions notre haine et ce joug détesté :
Montrons ce que l'on peut avec la liberté !
Je sais qu'en ces déserts où Dieu seul nous contemple
Nous luttons ignorés, sans même être un exemple !
Pour l'honnenr du pays nos combats seront vains,
Mais notre propre honneur reste entier dans nos mains ;
Et plus d'un parmi nous va couronner sa vie
Par une de ces morts qu'à tout âge on envie.
Dieu veuille, mes enfants, se souvenir des vieux,
Et m'adresser un coup dont je serai joyeux !
De par mes cheveux blancs j'ai droit de préséance ;
Je servais avant vous et j'adorais la France ;
Puissé-je, en vous léguant un avenir plus doux,

Moi, venu le premier. m'en aller avant vous ;
Heureux de voir crouler d'une chute profonde
Ce despote sanglant qui pesait sur le monde ! »

A ces mots du vieillard on ne répondit rien ;
Mais tous les cœurs battaient à l'unisson du sien,
Et d'un plus ferme pas le bataillon rustique,
Comme pour applaudir, frappa le sol antique.
Au fond de chaque mot sans pénétrer toujours,
Ces braves gens sentaient l'âme de ce discours :
A ces fières hauteurs ils s'élevaient sans peine.
Car, c'est ainsi qu'on parle à la nature humaine :
Qu'on s'adresse aux plus grands, aux plus humbles esprits,
Plus le langage est noble et mieux il est compris.

Le docteur, soulagé de sa sainte colère,
Reprit ses doux besoins de gaîté familière,
Et, comme il le faisait à tout bout de chemin,
Sur l'épaule de Pierre il frappa de la main.

Sans perdre un seul accent du discours qui s'achève,
Le jeune chef semblait absorbé dans un rêve,
Tant ses yeux pleins d'éclairs rayonnaient vaguement
De sa troupe aux forêts, des prés au firmament...

Quelle est donc ta vertu d'embellir toutes choses,
O jeunesse, ô printemps qui mets partout des roses ?
Les plus sombres déserts, vus à tes blonds soleils,
S'ornent d'épis dorés et de raisins vermeils.

Ta faiblesse en remontre aux âmes les plus fortes ;
Les dévouements sacrés sont les fruits que tu portes ;
Tu fournis tes combats sans haine et sans orgueil ;
Un espoir t'illumine à travers chaque deuil ;
La mort même t'invite, et, sans rien de farouche,
T'emporte en souriant, une fleur à la bouche.

Ainsi Pierre, enivré de sa sève d'avril,
Se sentait deux fois vivre à l'heure du péril ;
Jamais si large flot d'émotions sereines
N'avait si fortement palpité dans ses veines.
Avec tous ses amours, sous un ciel radieux,
Il s'avançait armé sur le sol des aïeux,
Libre en sa jeune audace et fier de ce qu'il ose ;
Prêt à livrer combat pour la plus sainte cause,

Chef élu de soldats qu'il sait tous par leurs noms,
Ayant pour vieux amis ses jeunes compagnons,
Entouré des lieux chers, des souvenirs d'enfance,
Et dans sa volonté debout pour leur défense !
Voici les bois connus, la croix sur le rocher,
Là-bas la maison blanche et la tour du clocher.
Son univers à lui tout entier le regarde...
Pernette est son témoin, Pernette est sous sa garde !
Il va, l'amour le porte ; il va, la joie au cœur,
Léger, tranquille, heureux comme un jeune vainqueur.
Des ardeurs de la lutte où sa vertu l'entraîne,
Il a gardé l'ivresse et dépouillé la haine ;
Il a même oublié, tant ses rêves sont hauts,
L'homme, l'homme fatal qui nous fit tous ces maux.

Il marchait, attentif aux vieillards, en silence,
Sans quitter le ciel pur où son âme s'élance ;
Et, jugeant, pour répondre, un discours superflu,
Il leur serra la main d'un geste résolu.

Déjà vers les hauteurs de pourpre ruisselantes,
Les heures s'inclinaient et paraissaient moins lentes ;
Tout se hâtait ; déjà le rideau noir des ifs
Abritait de sa nuit le gros des fugitifs.
Sur les chaumes, encor, depuis le bord des vignes,
Femmes, enfants, montaient en sinueuses lignes.
Entre les derniers ceps, protégés de buissons,
Marchaient nos jeunes gens armés de cent façons ;
Les longs fusils brillaient sur l'églantier des haies,

Et les vaillants propos croisaient les chansons gaies.

Ils vont, ils ont bientôt laissé loin derrière eux
Les vignobles penchants bordés de chemins creux.

Sur ces vers parapets, une halte ordonnée
Retint quelques instants la troupe bien menée,
Durant que les troupeaux, les rustiques convois
Achevaient de gagner l'asile sûr des bois.
Seules restaient, portant l'aiguillon dans les âmes,
Près des hommes armés quelques vaillantes femmes ;
Comme, à tous nos combats mêlant tous nos amours,
Dès le temps des aïeux nous en vîmes toujours.

On se mêle, on s'assied ; on tire des corbeilles

Les miches de pain blanc, quelques vieilles bouteilles ;
On se refait le corps ; et la rouge liqueur
Et les mâles baisers refont aussi le cœur ;
Et, là-bas, dans la plaine où leur blancheur rayonne,
On revoit sans pleurer les murs qu'on abandonne.

Pauvres murs, greniers pleins, manoirs, riches celliers,
Toit rouge où s'ébattaient les pigeons familiers,
Etes-vous condamnés à la flamme, au pillage ?

Voilà que l'ennemi rentre dans le village !
Le vent vers la montagne apporte des bruits sourds,
Roulement des canons, des fourgons, des tambours.
Les clairons, tout à coup, de leurs voix plus perçantes,
Jettent sur ces rumeurs des notes menaçantes.

Plus proche et plus strident et par l'écho redit,
Eclatant hors du bourg, le son vole et grandit ;
La troupe a dépassé la dernière muraille,
Et bientôt se déploie en ligne de bataille.
Des mille étroits sentiers bordés par les enclos,
Pressés, les noirs soldats sortaient comme des flots,
Jaloux de châtier par une attaque prompte
Tous ces vils paysans et de venger leur honte.

Alors tout se leva, là-haut ; le jeune chef,
Comme un vieux capitaine, ordonna d'un ton bref,
Et chacun, observant un terrible silence,
Se hâta vers son poste indiqué par avance.
Les femmes, à grands pas, dans les hauts genêts verts
Priant et sanglotant par les sentiers couverts,

Joignirent les sapins, dernières citadelles.

Madeleine et sa bru marchaient loin derrière elles.

De nos braves amis on n'en voyait plus un.
Les francs-chasseurs guettaient le moment opportun.
A genoux, accroupi, chacun reste immobile,
Buissons et chemins creux cachent leur longue file;
Distants de quelques pas, chaque homme à son créneau,
D'un rempart invisible ils bordaient le coteau;
A peine respirant et prêts aux moindres signes...

Les Barbares montaient lentement par les vignes.

Muse des lieux que j'aime, esprit sombre des bois,

Qui sonnas le Bardit sous le grand chef gaulois,
Qui fis trembler César dans nos vallons arvernes,
Sors, après deux mille ans, de tes vieilles cavernes!
Non pour dicter des vers qui vibrent un instant;
Laisse là le chanteur et vole au combattant!
Laisse-moi seul! sois tout à nos vaillants! Qu'importe
Que languisse ma voix, tant que leur âme est forte?
Donne aux yeux de tes fils tes regards acérés,
A leurs reins la vigueur de nos chênes sacrés.
Fais que du plomb rapide, ou de l'acier tenace,
Chacun d'eux frappe au cœur l'ennemi de sa race.

L'étranger aux pas lourds s'étendait sans soupçons,
Devant nos chemins creux couverts par les buissons;
Quand jaillit, à travers les ronces et les lierres,

Un sifflement aigu suivi de cent tonnerres...
L'écho crépite et gronde, et nos vaillants conscrits,
Dressés et triomphants, s'élancent à grands cris :
Pas un coup de fusil qui n'ait touché son homme,
Et la balle a choisi tous les chefs qu'on renomme !

Surpris et foudroyé, le bataillon trop lent
Hésita, froids soldats, braves, mais sans élan.
Tandis qu'ils frappaient l'air d'une vaine riposte
Et s'alignaient chacun incertain de son poste,
Nos conscrits, bondissant à travers les halliers,
Fiers louvetaux à qui ces bois sont familiers,
Avaient refait, dans l'ombre, une halte invisible
Et répété trois fois la décharge terrible.

Le feu de nos chasseurs remontait par degré,
Pleuvait de chaque roche et de chaque fourré,
Et l'étranger laissait des morts sur chaque étage.
A chaque pas, du nombre il perdait l'avantage.
Il montait, mais d'un pied qui va se ralentir.
Chaque arbre recélait un coup prêt à partir;
Et déjà, de très haut, dans leur savante fuite,
Nos chasseurs dominaient cette vaine poursuite.
Ils touchaient aux grands bois dont les troncs vénérés,
Comme des combattants étroitement serrés,
Autour des longs rochers, donjons à tête grise,
Font une palissade où tout assaut se brise.
De ces forts boucliers habile à se couvrir,
La troupe s'arrêta pour vaincre ou pour mourir.

Encor bien loin, là-bas, dans les ronces grimpantes,
L'étranger gravissait péniblement les pentes,
Harassé, décimé. Nos braves jeunes gens
L'écrasaient de leurs feux rapides et plongeants;
Et, déjà, les rochers, roulés par intervalles,
Suffisaient, épargnant le trésor de nos balles.

Pierre en vieux capitaine avait conduit les siens.
Le front de la forêt, bordé d'arbres anciens,
Lançait des coups certains comme une citadelle.
Ces créneaux abritaient chacun sa sentinelle.

Mais cherchons dans l'horreur du combat meurtrier
Celles que Dieu destine à pleurer, à prier.

Je voudrais en lieu sûr, pour y reprendre haleine,
Conduire, pas à pas, Pernette et Madeleine.

L'obscurité des pins cachait depuis longtemps
Mères, filles et sœurs, bien loin des combattants;
L'étranger, patient dans sa longue escalade,
Avec nos francs-tireurs croisait sa fusillade...
Les balles qui sifflaient, qui pleuvaient sur les monts,
Rien n'avait pu hâter celles que nous aimons.
Leur lenteur s'obstinait; leurs yeux, de place en place,
Suivaient le jeune chef de leur rayon tenace;
Comme si ce regard, couvant l'être chéri,
Pouvait doubler sa force ou lui donner abri.
Se réglant sur son pas, dans sa fuite intrépide,
Elles marchaient d'un pas plus lent ou plus rapide,

Faisant, ainsi que lui, des retours hasardeux,
Et, quand il s'arrêtait, s'arrêtant toutes deux.

Chacune, alors, montrait son âme tout entière :
L'une en ses pâles mains jointes pour la prière,
Serrait son chapelet avec plus de ferveur,
Et, mère, elle invoquait la mère du Sauveur.
Mais Pernette ! on eût dit que, dans sa main crispée,
La vierge allait brandir ou la hache ou l'épée.
Debout et le front haut, elle avait dans les yeux
Cet éclair qu'adoraient nos farouches aïeux,
Quand, du fond des forêts, les fauves druidesses
Soufflaient le feu sacré des guerres vengeresses.
Elle ne quittait pas nos vaillants du regard ;
De la bataille ardente elle aspirait sa part ;

Epiant, de là-haut, si quelque main frappée
Livrerait à la sienne une arme inoccupée;
Prête, au fond de son cœur, à ces sombres exploits
Qui vous sont familiers, ô filles des Gaulois!
Car, sous vos fronts charmants, Dieu mit de fortes âmes
Et fit ses plus grands coups par la main de nos femmes.
Chez nous et chez nous seuls, terribles aux bourreaux,
Les vierges aux doux yeux ont des cœurs de héros,
Et nul peuple, si loin que sa bannière flotte,
France! n'eût comme toi sa Jeanne et sa Charlotte.

Or, des fauves Teutons toujours plus destructeur,
Pied à pied, le combat montait vers la hauteur.
Les femmes, avant nous, dans les forêts connues
Parmi les hauts sapins sont déjà parvenues.

Déjà nos francs-chasseurs aux créneaux de ces murs
S'embusquent à loisir et tirent à coups sûrs ;
C'est ici la victoire et la suprême halte !
De nos soldats d'un jour le jeune orgueil s'exalte.
Contre un large sapin, Madeleine, à genoux,
Dit avec plus d'espoir son : Jésus, sauvez-nous !
Et, toute à son ardeur amoureuse et guerrière,
Pernette a pris sa place au combat, près de Pierre.
Que d'ivresse à le voir, — mais aussi que d'effroi, —
Calme et fier, parlant haut, obéi comme un roi !
Il semble que lui seul, de son bras noir de poudre,
De ces mille fusils secoue au loin la foudre ;
Mais, aussi, que le plomb, sifflant dans le fourré,
Ne s'adresse d'en bas qu'à ce cœur adoré.

Tout va bien ! tout va bien ! le feu du lourd barbare,
Loin de se rapprocher, languit, déjà plus rare ;
Les quartiers de granit, le plomb de nos vaillants
Pleuvent à plus grands flots contre les assaillants ;
Malgré la voix des chefs leur bataillon s'arrête.
Enfin, le clairon sonne, ordonnant la retraite...
Et, pour mieux l'assurer, mille coups à la fois,
Roulent dans les échos, tonnant contre nos bois.
Les rameaux des sapins que leur grêle fracasse
Craquent, tels que l'hiver, sous le givre et la glace.

Attentif et suivant l'ennemi du regard,
Pierre s'était penché hors de l'ombreux rempart ;
Tout à coup il se dresse, il tressaille, il chancelle ;

Sur sa large poitrine un flot de sang ruisselle...

Prompte comme le vent, Pernette est près de lui,

L'enlace... et dans ses bras, ferme et flexible appui,

Lentement, sur la feuille et sur la mousse épaisse,

Les deux genoux ployés, le bien-aimé s'affaisse.

CHANT SEPTIÈME

LES NOCES

D'une pesante nuit subitement couverts,
Les yeux du jeune chef ne s'étaient pas rouverts;
Et, penchés sur son corps, le docteur, Madeleine,
Sollicitaient en vain son pouls et son haleine.
Le groupe des amis, autour d'eux empressé,
Sur le sol inégal soulevant le blessé,
Formait des longs manteaux une plus molle couche,
Et du vin de la gourde ils humectaient sa bouche.

Pernette, entre ses doigts glacés d'un froid nerveux,
Tenait sur ses genoux la tête aux longs cheveux;
Accroupie et le dos appuyé contre un arbre,
Pâle et sans voix, pareille à ces vierges de marbre
Que l'on voit défaillir au pied du crucifix.

Madeleine appelait : « O mon fils ! ô mon fils ! »
Et poussait vers le ciel, en paroles ailées,
Les vives oraisons à ces sanglots mêlées,
Disant tous les saints noms qui conjurent la mort,
Pour hâter le réveil de son enfant qui dort.

Cependant, d'un doigt sûr, d'un œil que rien n'effraie,
Le sagace docteur avait sondé la plaie;

Veste ni ceinturon ne serraient plus le flanc
Et laissaient mieux jaillir et circuler le sang.
On vit du doux blessé se mouvoir la paupière,
Se rouvrir, se fermer au coup de la lumière;
Un murmure sortit des cœurs presque joyeux.

Observant le docteur d'un regard anxieux,
Sans respirer, Pernette épiait au passage
L'arrêt qui se lira d'abord sur ce visage.
Tout à scruter le mal, l'œil du ferme vieillard,
Longtemps fixé, resta muet, comme son art;
Puis, sans plus rien celer,— l'épreuve étant complète,—
Il leva son front pâle et regarda Pernette.
Elle reçut le coup, mais sans le laisser voir;
Elle reprit sa force en quittant tout espoir,

Et de ses bras ardents, sans cris, sans plainte amère,
Embrassa Madeleine et lui dit : « O ma mère ! »

Mais le blessé déjà se soulevait un peu,
Rouvrait plus largement son œil limpide et bleu,
Et le docteur, sans croire à des chances meilleures,
Témoin de ce réveil, leur promit quelques heures.

Pierre avait tout compris dès le premier moment ;
A sa mère, à Pernette, il sourit doucement ;
Et, sentant qu'il touchait aux dernières épreuves,
Du cœur et du regard il bénit les deux veuves.

La parole revint ; les noms de son amour
Sur ses lèvres erraient murmurés tour à tour ;

Puis de ses faibles mains enlaçant les deux femmes,
A jamais dans leur deuil il souda ces deux âmes,
Et, par un testament impossible à briser,
Les légua l'une à l'autre en ce double baiser.
Quand l'amant, quand le fils eut à tout ce qu'il aime
Versé le miel amer de cet adieu suprême,
Le guerrier se souvint, reprenant tout son cœur,
Des hasards du combat dont il mourait vainqueur.
Il exhorta les siens, honneur de la contrée,
A défendre nos bois, citadelle sacrée,
A rester jusqu'au bout libres sur ces hauts lieux,
Où se dressent encor les tombes des aïeux.
L'esprit toujours vivant forçait le corps à vivre;
D'une plus ferme voix on l'entendit poursuivre.
Du chef prêt à partir la sagesse en éveil

Munissait ses soldats d'un prévoyant conseil.
Familier des forêts, sachant les avenues,
Les sinueux abris des gorges inconnues,
Il disait par quel art, de mille engins de mort
Un franc-chasseur des bois peut hérisser l'abord,
Et des créneaux roulant du rocher qui surplombe
Faire aux envahisseurs une infaillible tombe.

Or la mère savait qu'au delà du trépas
On peut s'aimer encore et que tout ne meurt pas;
Elle avait songé vite au médecin suprême
Par qui naît le salut de la mort elle-même.
Un rapide envoyé, déjà, sur la hauteur,
Revenait annonçant le vénéré pasteur.
Par les plus courts sentiers se hâtait le bon prêtre;

Dans les genêts, là-bas, on le voyait paraître ;
Et bientôt, près du lit, aux pieds du cher mourant,
Le vieillard fut debout, armé du Dieu vivant.

Un long cri de douleur accueillit sa venue,
Et la foule éclata, jusqu'ici contenue.
Tous les pieux amours au désespoir mêlés
Firent explosion dans ces cœurs désolés.
Et le vieillard aussi, le prêtre sous les armes,
Elevant le ciboire, était baigné de larmes ;
Et les mots qu'il tentait pour prier et bénir,
Couverts du bruit des pleurs, il ne put les finir.

L'apôtre commença l'œuvre de pénitence,
Du geste et du regard écarta l'assistance,

Et, comprimant son cœur qui saigne et qui se fend,
Il vint s'agenouiller près de son pauvre enfant ;
Le baisa doucement sur la funèbre couche,
Et puis il approcha l'oreille de sa bouche.
Le faible cœur de l'homme, alors, resta dompté,
Et le prêtre attentif reprit sa majesté ;
Et, sans cacher l'ami tout à fait sous le juge,
Il ouvrit au pécheur son intime refuge.

Le soldat commença, dans un plein abandon,
Cet aveu du chrétien qui force le pardon ;
Aveu facile à Pierre et doux à son vieux maître,
Fait pour mettre la joie au chaste cœur du prêtre,
Aveu d'un noble cœur préservé de tout mal
Et qui n'a pas trahi le serment baptismal,

Qui paya son tribut à l'humaine nature,
Sans faire aux grands devoirs même une ombre d'injure ;
Et qui n'offre au Seigneur à pardonner en lui
Que l'héroïque orgueil dont il meurt aujourd'hui.

Dès que l'apôtre eut dit la formule adorable
Qui délie à jamais le bienheureux coupable,
Et qui le rend, au prix d'un sincère remord,
Assez pur pour le ciel et joyeux de la mort,
Il se leva, tranquille et sûr de la victoire ;
D'une pieuse main prit l'auguste ciboire,
Et, de l'autre, il tira du vase de vermeil
Le pain des forts brillant aux rayons du soleil.

Tout le peuple, à genoux tombé sur la bruyère,

Formait autour du prêtre un cercle de prière,
Tous les fronts prosternés, tremblants, silencieux,
S'abaissaient; tous les cœurs se dressaient vers les cieux.
Tout s'inclinait aussi dans l'immense nature :
Les feuilles des forêts n'osaient plus un murmure ;
Les vents évanouis n'effleuraient pas le sol ;
Les oiseaux arrêtaient leur musique et leur vol ;
Les seuls parfums, montant d'un essor invisible,
Remplissaient l'air au loin de leur hymne paisible ;
Tout l'univers enfin, du bois sombre au ciel bleu,
Semblait se recueillir dans l'amour de son Dieu.

Or, tenant de ses doigts l'éblouissante hostie,
Oubliant tout autour la foule anéantie,
En ces mots, le pasteur, tourné vers les sommets,

Exhorta ce mourant qui va vivre à jamais :

« Bénis, ô mon enfant, ce Dieu qui, tout à l'heure,
Doit t'ouvrir de son sein l'éternelle demeure,
Qui t'exempte ici bas d'un combat incertain,
Te payant ta journée au milieu du matin ;
Qui te prend jeune et pur et sans laisser au monde
Le temps de te flétrir de son haleine immonde.
Peut-être qu'à midi, sous l'ardeur du péché,
Ton cœur tari d'amour se serait desséché ;
Que la vie aurait fait, dans la foule grossière,
De tes plus fraîches fleurs une infecte poussière ;
Peut-être que l'orgueil et le doute moqueur
Auraient chassé ce Dieu qui se plaît dans ton cœur.
Tu pars aimé de lui, chaste et pieux encore ;

Les favoris du ciel meurent en pleine aurore.
Le maître épargne ainsi des périls superflus
A ceux qu'il a marqués pour être ses élus.
Réjouis-toi, mon fils, en son nom je t'appelle
A ceindre au milieu d'eux la couronne immortelle !
Tu peux t'offrir au juge et partir sans effroi;
L'ombre même du mal n'existe plus en toi.
Ton sang et ta jeunesse, offerts en sacrifice,
Ont attendri pour toi sa clémente justice.
Fais donc avec amour dans ses divines mains
Le joyeux abandon de tes bonheurs humains;
Fais sortir un encens du feu de tes souffrances;
Brûle au fond de ton cœur tes jeunes espérances;
Et, sans disputer rien à ce Dieu que tu crois,
Donne-toi tout entier, comme lui, sur la croix !

Il sait, ce Dieu fait chair, que le passage est rude
Qui conduit par la mort à la béatitude ;
Et le voilà qui vient, pour franchir ce moment,
A ~~ton~~ âme, à ton corps s'unir étroitement.
Afin que tu sois forte, il vient, âme chrétienne,
Mêler divinement sa substance à la tienne ;
Pour qu'ici même, avant que le ciel ne t'ait lui,
Ce Dieu bon vive en toi, lorsque tu meurs en lui !
Reçois ce pain sacré fait pour l'homme et pour l'ange,
De l'âme et de la chair ineffable mélange,
Où ton Dieu descendu, quand ma main l'a béni,
Pour se donner à toi fait tenir l'infini.
Reçois de ton pardon cet infaillible gage,
Reçois cet aliment du suprême voyage.
Va, dans le sein du père, au foyer de l'amour,

Prépare à tous les tiens leur place et leur retour...
Et souviens-toi là-haut, jusqu'à ma dernière heure,
Du prêtre qui t'absout, de l'ami qui te pleure. »

Soulevé de sa couche, au moment solennel,
Pierre, assis, reposait sur le sein maternel.
Madeleine à genoux, la femme forte et tendre,
Soutenait dans ses bras celui que Dieu va prendre.
Le feu de la prière avait séché ses pleurs ;
Sa foi brûlait plus vive encor que ses douleurs.
Les splendeurs de l'extase illuminaient sa face,
Comme si du mourant elle obtenait la place ;
Et son âme, en un vol suprême et triomphant,
Croyait monter au ciel avec son doux enfant.

Mais lui, sans plus rien voir que les espèces saintes,
Ardemment vers son Dieu se penchait les mains jointes.

Le peuple est prosterné ; les pleurs coulent des yeux ;
La prière s'épanche à flots silencieux ;
Le pain fait chair descend sur les lèvres de l'homme,
Et de l'âme à son Dieu l'union se consomme.

Les rustiques soldats, dans leur double ferveur
De regrets pour l'ami, de foi pour le Sauveur,
Immobiles, courbés, le front contre leurs armes,
Serraient les noirs fusils mouillés de grosses larmes.
Les femmes pour prier fortement, les yeux clos,
La tête dans leurs mains étouffaient leurs sanglots.

Longuement, s'éleva vers le Dieu qui s'immole
Cette intense oraison, sans regards, sans parole ;
Et quand les yeux rouverts allèrent en pleurant
Chercher encor les traits du bien-aimé mourant,
Sous ses longs cheveux blonds sa face humble et penchée
Dans son extase encor restait demi-cachée ;
Tant d'une forte étreinte, au seuil de ce bas lieu,
Son esprit s'enlaçait à l'esprit de son Dieu !

Vers ses amis enfin son beau front se relève.
Ce fut, à le revoir, comme au sortir d'un rêve :
De vivantes couleurs il s'était éclairé ;
La vigueur de sa foi l'avait transfiguré.
Le céleste aliment, fait pour son âme pure,

Semblait nourrir son corps et guérir sa blessure.
L'accent de ses yeux clairs et de sa franche voix
Eclatait aussi ferme, aussi frais qu'autrefois ;
Autour de lui l'espoir rentrait au fond des âmes,
Et souriait déjà sous les pleurs des deux femmes.

Seul, le sage docteur ne se déridait pas ;
Des signes trop certains présageaient le trépas.
L'ami repousse en vain l'augure qui l'accable,
La science a porté son arrêt implacable.
Dans l'aspect du vieillard, sur son front pâlissant,
On lit le morne aveu de son art impuissant :
Muet, les bras croisés comme un guerrier sans armes,
Dans ses yeux paternels tremblaient deux grosses larmes.

Mais Pierre, ayant levé les mains vers le pasteur,
Maître de ses esprits, lui dit avec lenteur :

« Me voilà citoyen du royaume céleste ;
Je suis libre ici-bas, pour le temps qui me reste :
L'homme par qui je meurs ne peut plus rien sur moi,
O mon père, et j'échappe à toute injuste loi.
Rien ne m'interdit plus, dans ce moment suprême,
D'obéir à mon cœur et d'être à ce que j'aime,
Et de donner mon nom, ma main, mon dernier vœu,
A celle que je vais attendre au sein de Dieu.
Mon père, unissez-nous ! prononcez sur nos têtes
Le mot qui nous convie à d'éternelles fêtes.
Chargez nos fronts bénis de ces puissants liens

Qui jusque dans le ciel suivent deux cœurs chrétiens,
Et qu'une fois serrés sur la terre où nous sommes,
Nul pouvoir ne rompra, pas plus Dieu que les hommes.
Vous qui savez mon cœur, qui l'avez éprouvé,
Cher pasteur! donnez-lui ce qu'il a tant rêvé :
Ce titre où je voyais, dans mes jours les plus sombres,
La cause de ma vie et mon bonheur sans ombres,
La main de cette enfant, mon unique douceur,
Le droit d'être son frère et de l'avoir pour sœur,
De ne faire à nous deux, par un chaste mélange,
Qu'un seul cœur ici-bas et là-haut qu'un seul ange.
Accordez-moi ce prix, mon espoir, ma vertu...
Le voulez-vous, mon Dieu?... Pernette, le veux-tu? »

Un sanglot éclatant répondit pour Pernette.

A genoux, près du lit, elle tomba, muette,
Saisit la pâle main que tendait le mourant,
De sa lèvre à son sein la baisant, la serrant,
La baigna de ses pleurs, et, du geste et de l'âme,
A Pierre, mille fois, fit l'aveu qu'il réclame,
Disant par tout son être un oui silencieux
Etouffé dans sa voix, mais inscrit dans les cieux.

Quand des premiers sanglots l'angoisse étant passée,
La vierge eut recueilli sa voix et sa pensée,
Le prêtre autour de lui, comme il était besoin,
Appela les parents, prit le peuple à témoin ;
Et sous les hauts piliers de ce vert sanctuaire,
Commença devant Dieu la noce mortuaire.

Les hauteurs s'éclairaient aux approches du soir;
Sur la couche de fleurs prête à le recevoir,
Le soleil amoureux s'apprêtait à descendre.
La neige ouvrait au loin son rideau rose tendre.
A l'orient, jamais si profond et si pur
L'infini grand ouvert n'avait lui dans l'azur;
Jamais ciel, par delà notre ombre où tout se noie,
Ne promit plus d'espace à l'éternelle joie;
Jamais, dépassant mieux notre horizon humain,
Tant d'espoir ne berça si douloureux hymen.
Comme pour se mêler par des douceurs amères
A cet amour sevré des transports éphémères,
La terre, à larges flots, exhalait autour d'eux
L'âpre encens du genièvre et des pins résineux,

Et mille odeurs des buis et des fleurs d'humble taille
Sous les pieds des soldats broyés dans la bataille,
Et qui, pareils aux cœurs tendres et gémissants,
Plus ils sont écrasés, plus ils donnent d'encens.
L'air, vaguement chargé de soufre et de salpêtre,
Fumait encore autour des longs taillis de hêtres,
Attestant, sous le ciel paisible et radieux,
Les noirs combats de l'homme à travers ce beau lieu.

Autour des fiancés le groupe se resserre;
Les fronts plus tristement se baissent vers la terre.
Mais, sur le vœu qu'émet le chaste bien-aimé,
On observe pour lui le rite accoutumé.
Le poêle nuptial, formé de branches vertes,
Tient d'un pudique abri les deux têtes couvertes;

Le prêtre unit les mains des pâles amoureux ;
Le verset solennel est récité sur eux,
Et l'époux à l'épouse, en se penchant vers elle,
A du mystique anneau mis la chaîne éternelle.

Puis le guide sacré, comme en face du port,
Exhorta cet amour plus puissant que la mort :

« Renoncez vaillamment au songe de la vie,
Du véritable hymen la mort sera suivie :
Enivrés l'un de l'autre, en un monde plus beau,
Vous l'irez consommer au delà du tombeau;
Vous n'en tarirez pas les douceurs infinies;
Dans leur vol immortel vos âmes sont unies ;
Et, rentrés à jamais dans le pays natal,

Vous trouverez en Dieu votre lit nuptial. »

Un silence profond suivit ces mots du prêtre;
Les pleurs même cessaient, hélas! prêts à renaître!
Les amants, les époux, dans leur rêve exaucés,
A la face du ciel se tenaient embrassés,
Et, de leur chaste oubli respectant le mystère,
Les yeux se détournaient du couple solitaire.
Eux, sans rien voir, perdus et seuls dans l'univers,
S'étreignaient, s'appelaient de mille noms divers.
Comme deux pâles fleurs ue nul soleil n'essuie,
Se collent feuille à feuille à travers une pluie,
Leurs visages, leurs mains, leurs lèvres sans couleurs,
Se joignirent longtemps, cimentés par les pleurs.
Leurs larmes, en tombant, qui se confondaient toutes,

Sur leurs cheveux mêlés roulaient en mêmes gouttes.

Tels furent, ici-bas, sans autre lendemain,
Le salut et l'adieu de ce funèbre hymen.

Les amis, cependant, comptaient chaque minute,
Croyant venu l'instant de la dernière lutte.
La mère avait saisi la main de son enfant;
Les soupirs du jeune homme allaient en s'étouffant,
Et, dans ses yeux, semblait s'éteindre avec la fièvre
Le regard... La parole hésitait sur sa lèvre.
Cet assaut de la mort sur le vaillant blessé
Par son sang vigoureux fut encor repoussé;
Il mit son autre main dans la main de sa veuve,
Et dit à haute voix, sans fléchir sous l'épreuve :

« Sois béni Dieu, vers qui je m'en vais sans effort,
Et de ma douce vie et de ma douce mort !
Je meurs en plein amour, en plein bonheur de vivre,
Exempt de mille maux dont la mort me délivre ;
Heureux par-dessus tout de finir en chrétien...
J'ai tout aimé... mon Dieu, je ne regrette rien !
Je sais qu'après un temps qui passera bien vite,
On retrouve à jamais en toi ceux que l'on quitte.
L'adieu que je leur fais est proche du revoir ;
Il a ton nom pour gage et ton sein pour espoir.
Rends-nous donc assez purs pour devenir tes hôtes ;
Dans le sang de ton fils daigne laver mes fautes ;
Je t'offre ici, mon Dieu, pèse dans ta bonté
Ces douleurs de mon corps contre moi révolté,

Tout ce qui dans mon âme, à sa chair asservie,
Subsiste, malgré moi, d'attaches à la vie.
Reçois cette rançon ; et, pour t'apaiser mieux,
Compte-moi les douleurs, les vertus des aïeux,
Leur trésor amassé de combats, de prière...
Et ces larmes surtout que je coûte à ma mère !
Qu'après vous, ô mon Dieu, daigne me pardonner
Ce grand cœur maternel que je fais tant saigner !
Me pardonnent aussi les amitiés blessées
Et les saintes vertus que j'aurais offensées,
Et ceux que je combats jusque dans mon trépas.
Je meurs sans les haïr, mais je ne fléchis pas ;
Et je dirai, fidèle à ma cause, à moi-même :
Sur cet homme, pardon ! sur son œuvre, anathème !
Chrétien, je me repens, humble devant la mort ;

Citoyen, je meurs fier, sans l'ombre d'un remord.
J'ai bien fait de braver César et sa fortune,
D'écarter de mon front la bassesse commune,
De refuser mon bras à cet esprit d'orgueil
Qui tient le monde encor dans le sang et le deuil ;
De ne pas déserter la terre maternelle,
D'y veiller sur les miens, dernière sentinelle,
Au lieu d'aller servir à ces indignes coups
Qui devaient susciter vingt peuples contre nous.
J'ai bien fait de rester et de jouer ma tête,
Soldat de la défense et non de la conquête,
Pour que l'envahisseur trouvât sur son chemin
Quelques hommes encor debout, la hache en main,
Libres, barrant le seuil du logis des ancêtres,
Et montrant ce qu'on peut quand on n'a plus de maîtres.

Au moins, je ne meurs pas loin de mon cher pays,
Sous des murs étrangers follement envahis;
Je meurs où j'ai vécu, sur ma terre sacrée,
Sur les fières hauteurs dont je gardais l'entrée.
Nos vieux chênes, prenant mon sang pur à témoin,
Diront à l'ennemi : Tu n'iras pas plus loin !
Ici, tout mes trésors comblent ma dernière heure ;
J'ai là tous ce que j'aime et tout ce qui me pleure ;
Je serre en expirant les deux parts de mon cœur,
Ma mère d'une main, et de l'autre... ma sœur !
Et j'ai reçu mon Dieu, présenté par le prêtre
De qui j'ai, tout enfant, appris à le connaître.
J'entends, je puis bénir ces amis attristés,
Comme ils ont combattu priant à mes côtés.
Et toi, sous qui des bois je fis l'apprentissage,

Mon bienfaisant docteur, je vois ton cher visage.
Nos arbres favoris couvrent mon lit de mort;
Je les entends gémir, malgré le vent qui dort.
Je sens la fraîche odeur de nos plantes obscures,
Les mêmes dont tu viens de panser mes blessures.
J'ai là cet horizon tant de fois contemplé,
Tout le pays natal à mes yeux déroulé :
Là-bas, la plaine immense où j'ai fait tant de lieues,
Nos étangs argentés et nos collines bleues,
Et ces clochers lointains qui m'ont vu presque tous
Devant leurs saints patrons m'arrêter à genoux;
Tout ce monde à la fois si grand et si paisible,
Par où je m'élevais vers un monde invisible.
O doux pays, meilleur que tu n'es renommé,
Tu perds un de tes fils qui t'ont le plus aimé;

Adieu ! reste béni dans les fruits que tu portes,
Moissons de pur froment, d'âmes douces et fortes !
Adieu !... »

Sa voix faiblit, une larme roula
Sur sa pâle paupière et sa bouche trembla ;
Il reprit :

« Au revoir, là-haut, chez notre père....
Ne pleurez pas, priez... je crois, j'aime, j'espère...
Je meurs en plein soleil, doucement, au milieu
De mes plus chers amours !... Mère !... Pernette !... Adieu. »

Le silence, un frisson sur sa face ternie,
Une froide sueur, annonçaient l'agonie ;

Et le pasteur comprit, à des râlements sourds,
Que cette âme attendait les suprêmes secours.
Les chrétiens, prosternés et comprimant leurs larmes,
Pour aider au mourant prirent leurs saintes armes ;
La mère étroitement s'empara de son fils,
Dans ses mains, sur son cœur colla le crucifix;
Et la pieuse foule à ce combat présente
Commença l'oraison de l'âme agonisante.

On entendit encor, dans un soupir glacé,
Le doux nom de Jésus faiblement prononcé.
L'esprit, déjà, touchait au ciel par sa foi vive ;
Mais la lutte éclatait dans la chair convulsive.

Alors l'homme de Dieu, le paisible et le fort,

Sentit qu'il était temps de terrasser la mort ;
Ayant reçu le droit de lui parler en maître.
Sur sa face éclatait la majesté du prêtre ;
Et regardant cet homme, un éclair dans les yeux,
Il lui montra l'azur d'un geste impérieux
Et d'une ferme voix :

« Partez, âme chrétienne,
Lui dit-il : qu'ici-bas plus rien ne vous retienne,
De cette chair de mort soyez libre à l'instant !
Elancez-vous ! montez ! votre Dieu vous attend. »

Le soir encor, du haut des cimes empourprées,
De sa rougeur suprême éclairait nos contrées,
Plus qu'à demi-caché par les monts, le soleil

S'abaissa tout à coup sous son rideau vermeil,
Et l'ombre, à larges pas, des forêts aux villages,
Glissa rapidement d'étages en étages.

Tour à tour s'éteignaient, en de noirs horizons,
Les clochers flamboyants et les blanches maisons.
Bientôt, submergeant tout de l'une à l'autre chaîne,
La pâleur de la nuit noya l'immense plaine.

Rasant l'herbe et les fleurs, un vent léger et frais,
Comme exhalé du sol, souffla vers les forêts;
Dans les vignes épars, mais à leur nid fidèles,
Les oiseaux vers les bois rentraient à tire-d'ailes;
Et l'âme, vers le ciel prêt à la recevoir,
Partit dans un soupir sur les brises du soir.

Au bord de la forêt à l'orient ouverte,

De mille fleurs sans nom sa tombe fut couverte :

Le sol teint de son sang se montra généreux.

C'est ainsi qu'il mourut... heureux, trois fois heureux.

ÉPILOGUE

LA VEUVE

Parmi tes souvenirs si doux à la mémoire,
Cher pays de Forez, j'ai glané cette histoire ;
J'en aimais la tristesse et les mâles couleurs ;
Elle me souriait entre toutes tes fleurs.
Que de fois, aux genoux de Pernette elle-même,
J'ai de mes pleurs d'enfants baigné ce cher poëme !
Il fut le plus constant de mes rêves divers
Et j'en voudrais garder une image en mes vers.

L'âge, en m'interdisant toute longue espérance,
Chaque jour me rattache au lieu de ma naissance ;
Mon berceau me rappelle, et, par le temps blessé,
Chaque jour, j'aime à fuir plus loin dans le passé.
Par tes sentiers bordés d'églantine et de ronce,
C'est dans tes horizons que mon esprit s'enfonce,
Cher pays, et je vais, autour des mêmes bois,
Ecouter tes vieux airs entendus mille fois.

Je dois à tes leçons, qu'il m'est si doux de suivre,
Mon vrai savoir, celui que n'enseigne aucun livre,
Celui qu'on sent germer d'un sol plein de vigueur,
Qu'on respire dans l'air, qui prend sa source au cœur,
Qui passe, avec le sang, de l'aïeul à sa race,

Et qu'aux pages de l'âme aucune encre n'efface.

Ton grand air m'a sauvé la vie et la raison.
Chez toi, pâle écolier échappé de prison,
Libre pendant deux mois des pédants de la ville,
Je secouais du front leur sagesse imbécile,
Et, parmi tes bouviers chantant, grimpant, rêvant,
J'allais refaire en moi l'œuvre du Dieu vivant.
Là, d'un souffle emportant l'amas des lettres mortes,
Les choses à mon cœur parlaient de leurs voix fortes;
Dans leurs mâles sillons exempts de nos erreurs,
Je suivais, pas à pas, l'esprit des laboureurs.
A mes doutes, partout, la réponse était prête ;
L'âme des vieux parents me servait d'interprète ;
Muni de leurs clartés, je n'hésitais sur rien,

Et j'avais leur bon sens pour seul historien.

Maints rhéteurs, depuis lors, m'ont prêché sans relâche
Les vertus, les bienfaits du sabre ou de la hache,
Le crime nécessaire et le progrès fatal ;
On m'a dit que le bien a pour auteur le mal.
J'ai regardé de près ces hideuses chimères,
Et j'ai donné raison aux haines de nos mères :
Tout grand nom de tribun, de peuple, d'empereur,
Taché du moindre sang, me soulève d'horreur.
L'histoire en a menti ! moi, sur nos temps d'épreuves,
J'accepte sans appel l'arrêt des pauvres veuves.

Celle qui m'a conté sa vie et ses amours
A ses ressentiments m'a conquis pour toujours ;

Il ne reste à mes yeux, de toute cette gloire,
Rien qu'une femme en pleurs, sans fils, en robe noire.

Je la retrouve encor telle qu'à mes dix ans
Je la suivais, épris de ses traits imposants.
J'obéissais près d'elle à ce charme sévère
Des êtres que l'on craint parce qu'on les révère.
Dès qu'elle avait parlé, je quittais tous les jeux.
Frissonnant au récit de ces jours orageux,
Je me serrais contre elle au bruit de la bataille.
Je la voyais géante en sa petite taille;
Tant sous sa coiffe blanche elle avait de grands airs,
Quand ses yeux noirs brillaient de larmes et d'éclairs.

J'étais pour elle, aimé d'une intime tendresse,

L'auditeur entre tous à qui l'âme s'adresse ;
Car elle avait senti, de son tact souverain,
Chez cet enfant débile un souvenir d'airain
En qui, malgré l'effort du temps et du vulgaire,
Tous les cultes premiers ne s'effaceraient guère.
Lorsque j'avais pris place entre les écoutants,
L'histoire était plus vive et durait plus longtemps ;
Puis, le soir, pour moi seul, dans nos longs tête-à-tête,
Les reliques sortaient de l'armoire secrète.

Ses récits, à mon cœur, terribles et touchants,
Faisaient comme une part des beautés de nos champs,
Quand j'allais, écolier libre jusqu'aux vendanges,
Me livrer, chaque automne, à leurs pouvoirs étranges.
Autour des vieux enclos, près d'elle, il me semblait

Que tout mon cher pays dans sa voix me parlait.

Jeune encore, à se faire envier par plus d'une,
C'était, pour nous enfants, une aïeule commune.
Et son portrait, toujours présent à mes regards,
S'unit dans ma mémoire à ceux des grands vieillards.
Si j'avais le pinceau vif comme la mémoire,
Pernette serait là, brune aux tempes d'ivoire,
Longs cils noirs abaissés, clair et profond coup d'œil,
Droite, leste et parée en simple habit de deuil,
Glissant d'un pied cambré sur l'herbe ou sur les dalles,
Avec je ne sais quoi des fiertés féodales.
A ce portrait vivant que je rêve, il faudrait
Du soleil, de l'azur, un recoin de forêt,
Un des arbres connus de notre paysage,

Et la montagne, enfin, pour cadre à son visage.
Auprès d'elle, attachés à sa voix, à ses yeux,
Marchent quelques enfants dociles et joyeux
Qu'elle entraîne, à travers les bruyères des landes,
Par les sentiers fleuris de nos vieilles légendes

Plus tard et dans l'automne et près de son manoir,
Je la peindrais encor, dans la brume du soir,
Marchant d'un ferme pas sous une cape grise,
Lorsque j'allais l'attendre au sortir de l'église,
Ou, dans son grand fauteuil, lorsqu'à ses pieds assis,
Devant l'âtre flambant, j'écoutais ses récits.

C'était le bon moment ! celui des confidences ;
Son âme y répandait toutes ses abondances ;

L'histoire où nous pleurions y revenait toujours,
Et nos longs soirs d'octobre étaient pour moi trop courts.
Affranchis une fois de leurs pudeurs suprêmes,
Les sacrés souvenirs se déroulaient d'eux-mêmes :
Oubliant, à ses pieds, l'enfant qui l'écoutait,
C'est à son propre cœur qu'elle se racontait,
Et la veuve, acharnée à son deuil sans mesure,
Pour la savourer mieux rouvrait chaque blessure.

Quand Pierre et le bonheur partirent d'ici-bas,
Le devoir survivait, elle ne mourut pas.
Il fallait, vierge et veuve, être chef de famille,
Avoir le bras du fils et le cœur de la fille,
Veiller, jusqu'au moment de les voir endormis,
Et la mère et le père et les deux vieux amis.

A toutes ces douleurs elle eut de quoi suffire,
Sans dérober une heure à son propre martyre ;
Et ces quatre linceuls, en face de la croix,
Ils furent filés tous et cousus de ses doigts.

La première entre tous, sa mesure étant pleine,
Dieu vers le fils absent rappela Madeleine.

Puis, le gai médecin qui n'avait plus souri,
Plus visité les fleurs du désert favori,
Dans l'éternel jardin qui là-haut se déploie,
Près du disciple aimé reprit sa douce joie.

De sa maison sans fils quittant le long chagrin,
Le laboureur s'en fut récolter le bon grain,

Chez le maître qui sert, nous mesurant l'épreuve,
De père à l'orphelin et d'époux à la veuve.

Le prêtre survécut, quoiqu'il fût le plus vieux.
Ce sol avait besoin d'un ouvrier pieux.
Dans le commun labeur ayant eu plus à faire,
Il alla le dernier recevoir son salaire.
Enfant, je l'ai connu ; j'ai le vif souvenir
D'un grand vieillard penché sur moi pour me bénir ;
La douce majesté dans tout cet homme empreinte
Me frappait de respect sans m'inspirer de crainte.
La bonté souriait dans ses graves discours.
Lorsqu'il m'avait parlé, je comprenais toujours.
Pernette me plaçait souvent sur son passage ;
J'en revenais, dit-on, plus docile et plus sage.

Je ne sais quoi de fort m'en demeure aujourd'hui ;
J'aspire à des hauteurs quand je rêve de lui.
Le meilleur de mon œuvre aura germé, peut-être,
Des endroits de mon front baisés par ce saint prêtre.

Il mourut. Son esprit nous resta tout entier ;
Le grand cœur de Pernette était son héritier.
Partout, dans le pays, à trente ans, libre et seule,
La vierge avait conquis les honneurs d'une aïeule.
Son pas était connu, son nom était béni,
Sous les chaumes obscurs, où le pauvre a son nid ;
Providence attentive, avant qu'on ne l'appelle,
Sa main s'ouvre en tous lieux et son cœur avec elle.
Chez tous les indigents que visitait son or
Sa tendre sympathie entrait, plus prompte encor.

Elle savait franchir, dans sa pitié discrète,
Cet endroit des douleurs où l'aumône s'arrête,
Et, puissante à guérir où l'or ne pouvait rien,
C'est à l'âme surtout qu'elle faisait du bien.
Elle était le travail chez la pauvreté fière,
Au lit des moribonds elle était la prière ;
Et, chez tous, apportant le rayon de soleil,
Elle était le sourire, elle était le conseil.
C'est ainsi qu'en forçant leurs bienfaits à survivre,
Elle honorait ses morts avant que de les suivre ;
Ainsi l'immense amour qu'elle avait eu pour eux
Se partageait dans l'ombre à tous les malheureux.
Pierre adoré là-haut, son Pierre en toute chose,
Etait le but de l'œuvre et la voix et la cause !
Pierre, vivant toujours dans cette âme sa sœur,

Agissait par ses mains, aimait avec son cœur.
C'est pour lui dans le ciel, pour que sa gloire y brille,
Q'on lui forme, ici-bas, cette immense famille,
Qu'on recrute le faible et le déshérité
Pour donner à ce mort une postérité.

Elle aimait entre tous, de son amour de mère,
Ceux dont l'âme innocente attend une lumière.
Les petits révoltés, les rôdeurs de buissons
Préféraient à leurs jeux ses charmantes leçons.
Ces marmots hérissés ayant horreur du livre,
Quand elle ouvrait le sien, quittaient tout pour la suivre.
Dans nos rudes hameaux, faits pour la liberté,
Où jamais magister ne s'était implanté,
Son foyer souriant fut la première école ;

Elle y prenait l'enfance au miel de sa parole,
Et, par elle, aujourd'hui, du maître à l'ouvrier,
Tous, en ces champs heureux, savent lire et prier.

Elle excitait d'un mot, chez ses petits convives,
Les curiosités de leurs âmes naïves ;
Et son heureux savoir, saine et douce liqueur,
Nourrissait la raison en égayant le cœur.
C'était là son grand art : la lettre inanimée
Vivait, riait, chantait sous son aiguille aimée :
Et, tout à coup, l'image, offerte aux jeunes yeux,
Répandait sa clarté sur le livre ennuyeux.

Elle égayait ainsi la lecture morose ;
L'épine sous ses doigts s'envolait de la rose.

C'était près d'elle à qui se ferait écolier ;
Tout enfant chérissait son toit hospitalier.
Plus de grossiers ébats, de rixes, de maraude.
Oh ! les bons jours d'hiver, dans la salle bien chaude,
A chanter doucement les antiques noëls,
A se faire conter des contes éternels,
A s'empresser autour du vieux livre d'images,
A changer mille fois de plaisirs et d'ouvrages,
A mêler la prière entre les jeux divers
Et même à réciter des fables et des vers !
Puis on posait cahier, tricot, livre au plus vite :
Les châtaignes fumaient dans l'immense marmite,
Les branches de raisins s'abaissaient du plafond,
La corbeille de noix se vidait jusqu'au fond,
Et les pommes d'api, fraîches comme l'aurore,

Roulaient et bondissaient sur la table sonore.

Mais que tout valait mieux, les jeux et les leçons,
Quand l'école en pleins champs errait sous les buissons,
Et que le cher soleil avait mis tout en joie,
Du marmot qui brunit au chêne qui verdoie !
Quand, aux longs jours d'été, partis de grand matin,
D'insectes et de fleurs faisant large butin,
Nous voyions, heureux gain des pages bien apprises,
Les paniers se garnir des premières cerises !
Là, parmi les grands blés, autour des pampres verts,
Le maître parlait mieux à des cœurs plus ouverts.
Pernette avait ce don, comme un rosier des roses,
De traduire aux enfants la voix qui sort des choses,
Et d'être bien comprise en leur lisant un peu

Des splendides feuillets du grand livre de Dieu.

Parfois, ayant choisi — c'étaient de rares fêtes —
Les cœurs les plus ardents parmi ces blondes têtes,
Ceux qui, déjà plus mûrs, savaient mieux admirer
Et qu'aux nobles récits elle avait vus pleurer,
Loin des sentiers connus, vers les lieux sans culture,
Elle nous conduisait, dans la haute nature,
Sur un de ces rochers d'où les yeux incertains
Sondent l'immensité des horizons lointains,
Et parmi les détours des forêts tant aimées
Des débris de son cœur encor toutes semées.
Puis, de rameaux cueillis en de secrets endroits
On venait couronner les deux bras d'une croix.
C'était sous les sapins, à l'extrême lisière

Du bois noir qui surplombe un coteau de bruyère;
On dominait de là des sites merveilleux,
Et tout le cher pays se déroulait aux yeux.

Là cessaient tout à coup le bruit, le jeu frivole;
C'était comme une église où se tiendrait l'école.
Alors se déployait, gardé pour ce soleil,
Quelque récit fécond en vigoureux conseil.
Je ne sais quoi soufflait dans l'esprit de la veuve;
Sa parole plus vive abondait comme un fleuve.
Nous, à sa voix, debout, irrités, triomphants,
Nous sentions une force et n'étions plus enfants.
De Dieu, des grands devoirs, de la liberté fière
Pernette nous parlait sur la tombe de Pierre!
Nos yeux ardents brillaient d'orgueil et de courroux:

L'âme de son héros semblait passer en nous ;
Nous prenions à témoin le ciel, les monts, la plaine,
Et nous épousions tous son amour et sa haine.

Elle nous racontait, dans ce lieu solennel,
Ce règne qui vécut d'un carnage éternel :
Les peuples écrasés comme sous une meule,
Les noirs canons broyant la chair à pleine gueule,
La terre sans moissons, les cités en débris,
Et les mères pleurant de mettre au jour un fils !
Elle disait comment, à l'abri du silence,
Parlaient et s'imposaient la fourbe et l'insolence,
Comment on adorait les horribles exploits
De ce sanglant orgueil qui remplaçait les lois ;
Comment, plus vils encor qu'aux derniers jours de Rome

Tous les hommes léchaient les talons de cet homme.

Elle disait, enfin, Dieu lui-même insulté,
D'hypocrites respects couvrant l'impiété,
Les prêtres, subjugués par ce fatal génie,
Faisant aux livres saints prêcher sa tyrannie,
Un catéchisme impur aidant les recruteurs,
Le boucher célébré par la voix des pasteurs,
L'homme de paix captif d'un soldat qui s'en joue,
Et Jésus-Christ frappé de nouveau sur la joue.

Elle savait mêler à son histoire en pleurs,
Tout ce qui m'enivrait, les bois, les cieux, les fleurs.
Tous ses ardents récits, faits en pleine lumière,
Me semblaient attestés par la nature entière...

J'ai changé vainement de maître et d'horizon,
J'en reviens à Pernette, elle a toujours raison.

Aussi bien que les fils elle enseignait les pères ;
Vantant la douce paix et ses travaux prospères,
De pieux souvenirs le trône environné,
Et la loi succédant au caprice effréné.
Quand les longs soirs d'hiver peuplaient la chaude étable,
Quand veillaient ses voisins assis contre sa table,
Aux discours de la vierge, éplorés ou ravis,
Tous, même les vieillards, jugeaient sur ses avis ;
Tant la sagesse, ornant son austère veuvage,
Imprimait de respect et d'orgueil au village.

Quand, groupés vers la crèche ou devant le brasier,

Ils découpaient l'érable ou qu'ils tressaient l'osier,
Que chaque outil luisait nettoyé de sa rouille,
Que l'agile fuseau tournait sous la quenouille,
Les récits commençaient, sombres, légers, touchants;
Les plus graves leçons s'entremêlaient de chants;
Et, comme aux anciens jours, l'auditoire immobile,
Ecoutait ardemment la rustique sibylle.

Mais ses récits toujours s'achevaient par des pleurs,
Car tous la ramenaient à ses propres douleurs :
Et les voisins émus ne se séparaient guères,
Sans maudire le temps de ces horribles guerres,
Et ce fléau de Dieu dont l'exécrable orgueil
Couvrit le monde entier de carnage et de deuil.

Jamais ce nom sanglant n'éblouit la contrée,
Où Pernette vécut et mourut adorée.
En vain, là comme ailleurs, de vieux prétoriens
Hâblaient, grondaient, chantaient, grossiers historiens,
Et, dans chaque taverne, avec force lampées,
A d'obscènes refrains mêlaient leurs épopées.
Nos sages laboureurs se souvenaient alors
De leurs maisons désertes et de leurs enfants morts...
Et chers, aujourd'hui même, à tous ceux de mon âge,
Pernette et ses récits font foi dans le village.

Elle vécut assez pour nous voir grandir tous,
Et son cœur maternel se consolait en nous;
Chaque enfant du pays prenant la bonne voie

Et gagnant quelque honneur lui causait une joie.
Ses avis respectés nous suivaient tous au loin,
Et j'aimais à l'avoir pour juge et pour témoin.
Déjà mûr, et parfois hésitant sur ma route,
J'allais chercher près d'elle appui contre le doute;
Sûr que mon cher pays, mes modestes aïeux
Me parlaient dans sa voix, me jugeaient par ses yeux;
Que notre ciel aimé, notre douce nature,
M'éclairaient à travers cette âme forte et pure.

Chaque automne, en goûtant à ses raisins vermeils,
J'allais dans l'air natal aspirer ses conseils;
A tous nos lieux sacrés nous refaisions visite;
Près d'elle une leçon était partout écrite;
Et le sol maternel me rendait ma vigueur,

Quand j'y touchais ainsi du regard et du cœur.

L'âge vint sans courber ni son corps ni son âme ;
Elle abondait toujours en paroles de flamme,
Et, quand nous attisions les souvenirs brûlants, [blancs.
Ses grands yeux noirs brillaient sous de beaux cheveux

Un jour inscrit, hélas ! dans mes dates funèbres,
Jour de ce mois fertile en œuvres de tenèbres,
D'épais brouillards couvrant notre humide cité,
Mon esprit languissait dans mon corps attristé,
Le feu clair et flambant n'échauffait pas ma veine ;
Je ne pouvais penser et je rêvais à peine;
Je portais lourdement le froid de la saison
Et les choses du temps écrasaient ma raison.

Une lettre était là : je l'ouvre avec paresse,
Et d'un rude aiguillon la douleur me redresse !
C'était un coup suprême, il fallait être fort :
Pernette me voulait près de son lit de mort !

Je partis. Le chemin fut bien long et bien morne :
Le même où je riais enfant, à chaque borne,
Je le fis, consterné, sous un ciel ténébreux.
La neige couvrait tout, la plaine et les hauts lieux.
Les bois, se détachant sur la blancheur des landes,
Tenaient les vastes monts rayés de noires bandes.
Le cher pays, tandis qu'on clouait le cercueil,
Semblait s'être vêtu pour un immense deuil.

Elle vivait, forçant à vivre un corps inerte.

Sur l'antique fauteuil drapé de serge verte,
Elle attendait l'ami qu'elle avait appelé;
Mon retour, son départ, tout était calculé,
Et, belle dans la mort comme dans la vieillesse,
Elle me vit entrer d'un œil plein d'allégresse.
Comme autrefois, ma chambre et l'abondant manoir,
Tout était ordonné pour me bien recevoir;
Tant l'esprit qui régnait dans la vieille demeure
Réglait tout fermement jusqu'à la dernière heure.

Nous avions une nuit pour nous entretenir,
Le matin seulement la mort devait venir.
Le prêtre était parti, l'œuvre sainte était faite,
Nul ne se mêla plus à notre tête-à-tête;
Nous priâmes à deux. Je reçus en pleurant

Les suprêmes conseils, ces ordres du mourant.
Après bien des retours sur les choses anciennes,
Sur mes affections autant que sur les siennes,
Elle ajouta :

« Mon fils, voici des jours mauvais ;
J'en gémirai pour toi, même aux lieux où je vais.
Ce siècle aveuglément s'est remis à la chaîne :
La carrière est ouverte à la bassesse humaine.
Toi, qui goûtas l'air libre et les clartés des monts,
Tu resteras fidèle à ce que nous aimons.
Puisque Dieu t'a donné le vers, arme tranchante,
Qui frappe encor mille ans après celui qui chante,
Sers-t'en pour la justice et pour la liberté ;
On sort de ce combat meurtri, mais écouté.

Fais donc vivre en tes vers le meilleur de nos âmes,
Le souffle des hauteurs où tous deux nous montâmes.
La foi des grands parents, ces cœurs mâles et droits,
L'amour des souvenirs, le culte des vieux droits,
L'esprit religieux que la nature exhale
Et les saines leçons de la terre natale.
Note pour tes enfants quelqu'un de nos vieux airs,
Exprime le parfum des fleurs de nos déserts ;
Dis ces âmes cachant, au fond de nos retraites,
Tant de vigueur paisible et de beautés secrètes.
Arrache de l'oubli quelque héros obscur
Qui puisse être un exemple et qui soit resté pur ;
Montre-le simple et fort sous sa libre bannière...
Sur ta plus noble page écris le nom de Pierre. »

Elle avait dit ce mot de son plus ferme accent,
Et son âme partit en me le prononçant.

Jamais aucune mort, dans toute la contrée,
Ne retentit plus vite et ne fut tant pleurée.
Adieu l'exemple offert aux fidèles amours
Et la tradition vivante des vieux jours !
Il me semblait, à voir l'angoisse universelle,
Que l'âme du pays s'éteignait avec elle.

Des bourgs les plus lointains, et de chaque maison,
Une foule accourut malgré l'âpre saison.
Tout ce peuple savait, aussi bien que moi-même,
Le lieu marqué par elle à son repos suprême.
Partis devant le jour, afin que tout fût prêt,

Là-haut des laboureurs, au bord de la forêt,
A grands efforts creusant la terre glaciale,
Ouvraient sous les sapins la fosse nuptiale.

Le clocher tant aimé sonnait le dernier glas.
Nous montions ; sous nos pieds craquait le dur verglas.
Au loin, sur les coteaux tapissés par la neige,
Lentement serpentait le funèbre cortège.
Les bois, ainsi que nous, restaient silencieux.
Un crêpe de brouillards s'étendait sur les cieux.
De l'endroit solennel nous étions déjà proche ;
On entendait encore un peu la triste cloche ;
Quoique sur les hauteurs, l'air s'était attiédi
Et le vent préludait au calme de midi.
Voilà qu'autour de nous, sans qu'il soufflât de brise,

Reprit à gros flocons une neige indécise:
On doutait, à les voir incertains de leur vol,
S'ils descendaient du ciel ou s'ils montaient du sol.
C'était comme un essaim d'âmes ou de colombes
Qui venaient chastement voltiger sur ces tombes.

Et, pour bénir nos morts de son divin regard,
Le soleil un instant perça l'épais brouillard.

Le prêtre seul parla durant la sépulture;
Tout se taisait, la foule et la pâle nature.
Et la terre natale, enfin, selon leur vœu,
Se ferma sur leur corps pour les garder à Dieu.

Leur humble monument, dressé sur la bruyère,

Ne manquera jamais de fleurs ni de prière ;
Il reçoit, chaque été, nombre de pèlerins;
Il entend leurs secrets, il guérit leurs chagrins.

Une antique légende ici se renouvelle :
Pierre et Pernette auront leur mémoire immortelle ;
Nos fils pourront choisir, dans la vieille chanson,
Ou la leçon rêveuse ou la forte leçon...
Et, si j'ai su la dire avec ta grâce austère,
On t'aimera peut-être, ô Forez, douce terre,
Où ce couple charmant, à l'ombre de nos bois,
Dort sous les même fleurs et sous la même croix.

FIN

NOTES

NOTE I

Le nom et quelques traits du caractère de ce poëme sont pris d'une chanson rustique, autrefois très populaire dans le pays de l'auteur. Nos premiers souvenirs poétiques se rattachent à l'amour malheureux de Pernette et de Pierre, à la douce mélodie de cette ballade. Elle nous a bercé au coin du feu des grands parents Ecolier en vacances, ou rimeur novice, au départ et au retour des chasses d'automne, sous la brume argentée du matin, où planait et chantait l'alouette aux rouges clartés du soir, dans l'immense plaine, que de haltes n'avons-nous pas faites au bord des sillons fraîchement ouverts, pour mieux entendre les bouviers qui, lentement et à pleine voix, se lançaient l'un à l'autre ce mélancolique refrain! Il nous semble voir encore, le long des chemins accoutumés, ces vastes labourages où six charrues marchaient de front au chant de Pernette, où six fortes voix s'interrompaient aux mê-

mes intervalles pour exciter les bœufs en les appelant par leurs noms.

Comme tous les vers populaires et primitifs faits pour être chantés et nés avec leur musique, les paroles de la ballade de Pernette ont tout à perdre à n'être que récitées et surtout à être imprimées : il y faudrait au moins la couleur de l'idiome local, la saveur du patois que leur ôte une traduction. Ainsi défigurées, nous devons cependant les présenter à nos lecteurs; elles conservent un charme naïf et seront lues avec intérêt à côté du poëme.

Nous donnons, dans cette édition, la ballade d'après un texte plus complet, venant de Provence, où l'héroïne se nomme *Fanfanette*, au lieu de *Pernette*, comme dans notre Forez et presque partout ailleurs. Du reste, la version est absolument la même, saut que le provençal nous fournit quatre couplets que nous n'avions pas en patois forézien. Nous devons ce complément à l'excellent poète Roumanille, le principal promoteur de la renaissance des *Felibres* provençaux, et qui fait, avec Mistral et Aubanel, la gloire de notre poésie méridionale.

PERNETTE

La Pernette se lève,
Tra la la de ra la,
la la la a,
a de ra la,

La Pernette se lève,
Deux heures avant le jour (*bis*).

Au jardin de son père,
Il y a un arbre en fleurs,

Et la belle Pernette,
Y va pleurer dessous.

Elle prend sa quenouillette,
Et son joli petit tour.

Chaque tour qu'elle file,
Pousse un soupir d'amour.

Sa mère lui vient dire :
Pernette, qu'avez-vous ?

Avez-vous mal à la tête,
Ou bien le mal d'amour ?

N'ai pas mal à la tête,
Mais bien le mal d'amour.

Ne pleure pas, Pernette,
Nous te marierons.

Te donnerons un prince,
Ou le fils d'un baron.

Je ne veux point de prince,
Ni de fils de baron.

Je veux mon ami Pierre,
Qui est dedans la prison.

Tu n'auras pas ton Pierre
Nous le pendrons.

Si vous pendez mon Pierre,
Pendez-nous tous les deux;

Pendez-moi à l'aurore
Et lui après le soir.

Au chemin de Saint-Jacques
Enterrez-nous tous deux.

Lui, couvrez-le de roses,
Cachez-moi sous des fleurs.

Les pèlerins qui passent
En prendront quelque brin,

Et diront Dieu ait l'âme
Des pauvres amoureux

Qui sont morts tous les deux.

Les lettrés auront peut-être quelque peine à s'expliquer notre passion d'enfance pour ces couplets; les musiciens la comprendraient mieux, s'ils connaissaient la mélodie de Pernette. Quoi qu'il en soit, c'est la première poésie, la première musique qui nous ait ému, et nous en gardons un pieux souvenir. Notre prédilection pour cette chansonnette nous a mis sur la voie d'un fait curieux de l'histoire de la poésie populaire : c'est la diffusion dans presque toutes nos provinces, et l'existence, dans les patois les plus divers, des mêmes sujets de poëmes, des mêmes airs, des mêmes paroles. Forézien très attaché à notre pays, nous avions cru d'abord la légende de Pernette exclusivement forézienne; nous l'avons retrouvée dans le Lyonnais, dans la Bresse, dans le Bugey, dans tout le Dauphiné, en Provence, dans le Jura et jusque dans le riche trésor de la poésie bretonne. En renonçant à croire à l'origine forézienne de Pernette, nous avons fait une découverte bien autrement intéressante et qui indemnisait largement notre patriotisme local, c'est que notre petite province, fort pauvre en apparence de poésie populaire, fourmille en réalité de chants et de

légendes datant de toutes les époques et dont quelques-unes remontent au delà du moyen-âge. Nous avons constaté en même temps la présence simultanée, dans les cantons les plus éloignés et dans les divers dialectes de la France, de certains poëmes que l'on aurait pu prendre pour le produit d'un génie tout à fait local. C'est ainsi que la ravissante ballade de *Magali,* si bien mise en œuvre dans *Mireïo*, par le cher et grand poète Mistral, et qu'il croit probablement, comme tous ses lecteurs, particulière à la Provence, se chante en patois forézien dans nos plaines marécageuses et sous les sapins de nos montagnes, comme autour des oliviers et des mûriers ardent soleil du pays d'Arles. Laquelle de nos provinces a eu l'inspiration originale du Magali ou de Pernette? Pour tel ou tel de nos chants populaires, le pays d'origine et la date sont possibles à déterminer; un grand nombre d'autres, à notre avis, sont antérieurs par le thème et par les variations principales à la division de nos provinces et de nos dialectes, et leur source se perd dans les plus hautes antiquités de notre race. *Magali* est certainement un poëme de cette famille; avant de se traduire en idiome breton ou roman, forézien ou provençal, il existait, et nous sommes convaincu qu'on le retrouverait encore dans les plus vieilles langues de l'Europe. Nous n'attribuons pas une si haute noblesse à notre humble Pernette; elle nous semble dater tout au plus de la fin du moyen âge. L'ami *Pierre qui est dedans la prison* est sans doute un braconnier, un

contrebandier, un vassal en rupture de ban; plus tard il deviendra un réfractaire. Quoique relativement moderne, si on le compare à Magali, le thème de Pernette est néanmoins assez ancien pour qu'il soit difficile de lui assigner une origine locale et une date. Je ne serais pas surpris qu'il eût germé spontanément, à son heure, avec ses variantes, en divers cantons à la fois dans nos campagnes françaises. La forme actuelle de la chanson est à peu près identique de la Bretagne à la Provence. Nous avons parfois entendu, mais sans les mêmes paroles, un motif presque semblable dans les montagnes d'Auvergne, si riches en airs rustiques et d'où Châteaubriand rapporta celui de sa délicieuse romance : *Combien j'ai douce souvenance*. Notre Forez, plus pauvre musicalement, présente à l'antiquaire et au poète une grande abondance de récits poétiques et de ballades, de complaintes et de légendes. Nous ne nous doutions pas de ces richesses avant d'avoir connu leur aimable et infatigable collecteur, M. le docteur Frédéric Noëllas, de Saint-Haon-le-Chatel. Ses recherches, déjà très étendues quoiqu'elles ne comprennent pas encore toute notre province, nous donneront quelque jour un précieux monument du génie populaire *dans le pays de l'Astrée*.

Il faut se hâter : ces fleurs de l'imagination, de la tendresse ou de la saine gaieté de nos pères disparaîtront bientôt; elles sont déjà refoulées jusqu'aux sommets des montagnes par les grossiers vaudevilles des faubourgs et des théâtres parisiens. Nous rougi-

rions de nommer ici par leurs noms trop connus les abjectes bêtises que nos honnêtes paysans, après la canaille des villes, font aujourd'hui subir aux échos qui répétaient encore dans notre enfance les refrains de Magali et de Pernette. Il est vrai que cette nouvelle muse populaire se présente dans nos hameaux avec l'apostille de la censure et justement fière des applaudissements des salons, du sourire des grandes dames et de l'auguste satisfaction des empereurs et des rois. Tout doit céder dans notre pauvre France, les vieilles mœurs, les vieux souvenirs, les vieilles libertés, la vieille poésie, à ces torrents d'immondices politiques et littéraires que Paris nous expédie, chaque jour, par les chemins de fer et le télégraphe.

NOTE II

La vieille chanson n'offrait pas au moderne poëme un sujet bien déterminé, un drame complet; elle n'enferme guère que l'indication d'un sentiment, l'idée d'un amour vaillant et malheureux. Mais, en empruntant à la légende le nom de Pernette et cette vague histoire d'une amante dévouée jusqu'au tombeau, l'auteur gagnait bien autre chose qu'un canevas heureux et que la charpente d'un roman. Tous les chers et pieux souvenirs attachés pour lui à ce chant rustique, l'image des grands parents, les paysages de la terre natale, les mœurs d'une race douce et forte, mille impressions de son enfance et de sa jeunesse, réveillés et groupés autour de *Pernette*, devenaient une source intarissable d'inspirations vivantes et personnelles. Il est bon que l'auteur aime son sujet autrement qu'on aime une simple idée et la matière bien choisie d'une œuvre d'art. Tout n'en va que mieux, si sa personne à lui, son cœur et ses passions, sans se produire directement, ne sont jamais absents et circulent à travers son œuvre. Aucun des grands épiques ne s'est tenu en dehors de son sujet, à la façon de Gœthe, qui affecte toujours de le dominer. Que ce

soit par le sentiment national ou par la passion individuelle, il est bon d'entrer soi-même dans l'âme de ses acteurs, de vivre avec amour dans les événements, dans les coutumes, dans les paysages qu'on décrit. En même temps qu'une satisfaction de cœur, il y a un profit réel à placer, comme nous l'avons fait, nos personnages sur la terre de nos propres affections et dans le monde de nos souvenirs. Le même système et les mêmes impulsions de l'âme ont guidé le poète dans le choix de l'époque où son drame se déroule. Cette date a par elle-même une haute importance dans l'histoire ; c'est une des crises les plus formidables qu'ait subies notre nation. Nous avons pu voir et entendre les témoins passionnés des grands événements que notre récit côtoie. Ces témoins là seuls sont intéressants et véridiques aux yeux de l'artiste. L'auteur de *Pernette* ne se défend pas d'avoir été nourri au milieu de ces passions ; il se fait honneur de les avoir partagées. L'expérience du citoyen, l'étude et les jugements réfléchis de l'homme mûr ont confirmé et aggravé chez lui les impressions de l'enfant. On demandera si l'épisode de l'invasion de 1814 auquel nous avons rattaché les amours de Pierre et de Pernette a quelque fondement réel, si on peut le faire sortir des annales du Forez à cette époque ; nous répondrons d'abord que les faits généraux de cet épisode sont suffisamment vrais pour servir de texte à un poëme sans offenser l'histoire. Il n'en faut pas davantage pour autoriser un artiste. Enfin, quant à l'élément le plus essentiel, c'est-à-dire

aux sentiments, aux passions qui animent les personnages en face des événements connus du temps où ils vivaient, quant aux conséquences que les faits publics avaient alors dans l'existence privée et dans la destinée des familles, nous n'avons rien mis en scène qui n'ait été mille fois vrai pour toute la France et particulièrement pour notre province. Il y a eu dans le Forez de nombreux réfractaires en 1813 et 1814; il y a eu, là comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, une immense explosion de joie à la chute de l'Empire, en même temps que des tentatives toutes patriotiques de résistance à l'invasion. L'étranger, malgré l'accueil officiel, ne marchait sur notre sol qu'en tremblant; en plus d'un lieu, le sol a été vengé. Restent les détails plus spécialement politiques, la peinture de la tyrannie impériale et les épouvantables violences exercées contre les conscrits réfractaires et leurs familles. Sur ce point, les pièces justificatives ne nous manqueront guère. Nous ne voulons pas alourdir et attrister ce petit livre par un étalage de documents. Mais si la critique s'attaquait à la portion historique du poëme, ce n'est pas un volume qui suffirait à mentionner les preuves officielles des horreurs qui accompagnaient la conscription sous cet écrasant régime dont la Restauration vint réparer les fautes et les désastres.

NOTE III

Les vers suivants, écrits d'enthousiasme, à une de ces heures où l'on oublie les sévères conditions de l'art pour se livrer au seul sentiment, avaient leur place dans le discours du vieux médecin, au sixième livre. Ils l'allongeaient outre mesure et n'étaient pas en situation devant un auditoire rustique. Nous les avons retranchés dans les premières éditions. Nous avions une autre raison pour cela : c'était sous l'Empire ; il ne fallait pas rendre la publication du livre impossible par un cri de réprobation trop violent contre le premier empereur. Enfin, lors même que ces vers n'eussent pas été arrêtés par le parquet, les convenances nous les auraient fait supprimer. Nous sommes d'avis que les attaques à un pouvoir constitué et reconnu ne doivent jamais dépasser une certaine limite, quand ce pouvoir lui-même s'abstient des violences sanglantes. Cette règle nous ne l'avons pas violée, même dans *les Muses d'Etat*.

Nous ne rétablissons pas le fragment qui suit dans le texte du poëme : nous le donnons en note. Nous le publions sans scrupule, après qu'un nouveau crime des Bonaparte a précipité la France

dans l'abîme et nous a fait à tous un devoir de la haine contre cette race maudite. En même temps qu'un devoir politique, nous remplissons un devoir d'amitié en rétablissant ce morceau. Il se termine par un prophétique hommage rendu à notre cher et grand poète, Auguste Barbier. Nous sommes heureux de lui témoigner ici notre admiration et notre amitié :

Ce peuple à lui tout seul, malgré les factions,
Libre, avait fait, dix ans, tête à vingt nations;
Et jamais avant toi, la Seine, impure esclave,
N'avait lavé les pieds du Teuton et du Slave.
Plutôt que de subir ces outrages sans nom
Le poing de nos enfants menaçait leur canon.
Nous ne prétendions pas leur voler des provinces;
Nous savions nous passer de leur or, de leurs princes;
Et, sur le sol gaulois, nous vivions, redoutés,
Sans les rendre jaloux que de nos libertés.
Toi, Corse, tu parus! dans ta rage inféconde
Pour le fouler aux pieds il te fallait un monde,
Et ta superbe allait, préparant nos revers,
Chercher des ennemis au bout de l'univers.
Ton aigle affreux, qu'enfin le filet enveloppe,
S'élançait de chez nous pour dépecer l'Europe.
Si bien que, grâce à toi, le nom du peuple Franc
Sonne chez nos voisins comme le mot tyran,
Et qu'aujourd'hui le coup frappé dans nos entrailles

Est pour eux délivrance et justes représailles!
Nous, désormais, comment résister au vainqueur?
Tu nous a brisé tout et les reins et le cœur.
Le sol n'est plus peuplé que d'enfants et de femmes;
De serviles instincts excitent seuls les âmes;
La haine de ton joug, chez ce peuple abattu,
Reste pour tout orgueil et pour toute vertu.
Si bien que nous baisons, radieux de ta perte,
La main qui t'a détruit de notre sang couverte,
Et qu'un cosaque impur, battu dans cent combats,
Devient notre allié pour t'avoir mis à bas!
Des hontes de ce jour, qui pourtant nous fait libres,
Je n'en frémis pas moins et dans toutes mes fibres.
Ta chute en ce grand deuil ne m'a pas consolé;
Je t'ai haï montant, je te hais écroulé;
Ne sachant d'où nous vient la honte la plus forte
Du coup qui t'apporta, du coup qui te remporte.
Ta lâcheté présente, ô destructeur des lois,
Aggrave encor pour nous ton crime d'autrefois.
Sois maudit! que partout où l'on résiste encore
Le peuple en ses hourras marque bien qu'il t'abhorre,
Qu'il combat l'étranger, qu'il demande son roi,
Et que, voulant l'honneur, il ne veut plus de toi.
Faudra-t-il que l'histoire, en sa lâche injustice,
De ces vils batailleurs soit toujours la complice,
Qu'un brin de laurier d'or, sur ces fronts criminels,
Lui cache tant de sang et de pleurs maternels;
Qu'au pied des Panthéons d'imbéciles rapsodes

Fassent tinter pour eux les grelots de leurs odes,
Et que dans les banquets la muse, entre deux vins,
S'aille prostituer à ces soudards divins?
Non! l'avenir aura son poète honnête homme,
Dont le vers, plus hardi qu'on n'en osait dans Rome,
Frappant de son airain cet argile en éclats,
Brisera ton idole, *ô Corse à cheveux plats!*

NOTE IV

Nous avons rencontré la politique dans ce poëme, nous ne l'avons pas cherchée. Avant tout, nous voulions faire œuvre de poésie et œuvre d'art. Si nous n'avons pas écarté de notre sujet les passions propres au temps où vivaient nos personnages, c'est qu'il nous semble que l'indifférence absolue en matière sociale n'est pas une loi nécessaire de la poésie. Nous sommes prêt à souscrire à ce principe, l'art pour l'art, c'est-à-dire l'art pour le beau, pourvu qu'on admette que la vie, c'est-à-dire le sentiment, la passion sous toutes ses formes, n'exclut pas la beauté. Une égoïste impartialité ne sera jamais à nos yeux un mérite poétique. Quand on évite de se montrer citoyen, on n'en devient pas pour cela un plus grand poète. Qu'on ne cherche point à faire d'un poëme une profession de foi ou un sermon, cela va sans dire. Mais on ne sort pas des conditions de l'art en sortant de l'indifférence politique. Ceci posé, nous répétons que nous avons prétendu écrire un poëme, ni plus ni moins, sans chercher un seul élément d'intérêt en dehors de l'art lui-même et dans les passions des partis.

Sollicité par le sujet d'abord et par tout ce qu'il comporte de saine et franche poésie, l'auteur a voulu se donner en le traitant la tâche d'éclairer une question d'art des plus attrayantes. La dis-

tinction des genres, telle que l'admettait l'ancienne rhétorique, a été complètement effacée par la poétique nouvelle. On ne reconnaît plus de sujet qui appartienne exclusivement au style noble ou au style familier. Il est permis de faire pleurer dans une comédie, de faire sourire dans un drame héroïque. On s'est rapproché de la nature qui a mêlé dans la vie humaine le rire aux larmes et les scènes plaisantes aux scènes sublimes. On n'interdit pas aux personnages les plus passionnés ou les plus augustes le langage de la vie familière, et on leur permet de se dérider quelquefois. Cette juste réforme, qui n'est qu'un retour à l'exemple de nos maîtres éternels, les poètes grecs, devait amener ses excès dans une société bouleversée comme la nôtre. Après la simplicité, on a prôné la trivialité; après les conventions, on veut abolir les convenances. En écartant les anciens sujets de la tragédie et de l'épopée et le style guindé de leurs héros, on a trop laissé croire que l'on considérait la noblesse du langage et l'élévation des sentiments comme une atteinte à la vérité et à la nature. Nous avons vu se produire une grossière hérésie qui s'est nommée à tort le *réalisme*, comme la philosophie qui lui correspond s'intitule si faussement le positivisme. Il a semblé à quelques artistes que la vulgarité des sujets et la bassesse des mœurs étaient des conditions d'exactitude dans la peinture de la vie. C'est calomnier la nature humaine sans aucun avantage pour l'art. Parce que l'égalité tend à se produire chez les peuples modernes et surtout en France,

il n'est pas démontré que le niveau s'établisse dans une bassesse commune. Si cela devait arriver, il appartiendrait à la poésie de relever les mœurs et le langage en prouvant que si la noblesse fut jadis le privilège de quelques-uns, elle est à la portée de toutes les conditions et de toutes les âmes.

Choisir pour héros d'une action épique, non plus des rois ou des capitaines, mais des personnages pris dans une humble situation, sans rien mêler à leurs aventures qui sorte de la vie usuelle, leur prêter un langage toujours simple et toujours noble, poétique autant qu'il serait en nous, sans cesser d'être familier, tel est le problème que nous avons cherché à résoudre; il n'en est pas de plus intéressant, étant donné l'état de notre littérature et de notre société démocratique.

Nous ne saurions donc trouver aucune étiquette pour ce poëme parmi les anciens genres classés par la rhétorique. Il en est de même, du reste, pour les plus grandes œuvres de la Muse moderne. A quel genre appartiennent *Jocelyn et la Légende des siècles*, *Eloa et la Coupe et les Lèvres*? Chaque maître a créé son genre.

Pernette sera, si vous le voulez, une combinaison de l'épopée et de l'idylle. A défaut d'un genre déterminé, on ne manquera pas de lui trouver des modèles. A cette critique qui, cherchant partout des traces d'imitation, a fait dériver *Psyché d'Eloa*, de la *Chute d'un ange* et d'*Orphée*, nous épargnerons l'embarras de décider si *Pernette* se rattache plus à *Jocelyn*, aux *Bretons* ou à *Calendal*.

Nous allons, sans le moindre détour, confesser son origine : c'est en relisant longuement et avec amour l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe que nous avons été saisi par l'ambition de donner à la poésie française uue œuvre de la même famille. Loin de nous la présomptueuse pensée d'égaler un art aussi parfait.

Entre tous les poëmes de Gœthe, ces merveilles de style, celui-là est son chef-d'œuvre : c'est celui qu'il aimait de prédilection. En nous inspirant de cet art incomparable, en visant aux mêmes qualités, en admettant une méthode à peu près semblable à celle du grand artiste, avons-nous fait une imitation? Pas plus que Gœthe lui-même n'a voulu faire d'*Hermann et Dorothée* une imitation de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, quoique son œuvre atteste l'intention évidente d'appliquer à un sujet moderne les formes de la poésie homérique et de forcer ses petits bourgeois allemands à lutter d'élégance, de simplicité, de noblesse et de vérité humaine avec les héros et les demi-dieux de l'épopée grecque.

Les lecteurs d'*Hermann et Dorothée* qui voudront bien faire connaissance avec *Pernette* diront si les situations, les caractères, la marche et les données morales de notre petite épopée rustique ont le moindre rapport avec l'œuvre de Gœthe. Dans les éléments mêmes que nous avons tenté de nous approprier, dans le ton général de la composition, dans l'ordonnance et les conditions du style, combien de différences voulues et réfléchies, sans parler de ce qui faiblit et s'écarte par la faute et à l'insu de l'artiste! Gœthe

lui seul a pu se tenir toujours à ce niveau d'élégance, à cette perfection de coloris qui ennoblissent et poétisent les détails les plus vulgaires de nos mœurs modernes. En reproduisant avec tant de succès le poétique *réalisme* et la simplicité grandiose de la poésie antique, Gœthe n'abuse-t-il pas quelquefois de certaines formes propres au style d'Homère et qui, transportées dans un récit moderne, lui donnent, sans aucun profit pour la beauté véritable, une tournure archaïque? Il se sentait assez original pour affecter cette innocente imitation comme un sceau de noblesse pour ses personnages et pour son poëme. Nous avons dû nous préserver de cet excès, si nous n'avons pu toujours éviter l'écueil du prosaïsme dans le style, quand la situation commandait la familiarité dans le langage.

Il est un autre point sur lequel, à tort ou à raison, nous aurions refusé de suivre l'exemple de Gœthe, lors même que notre natur nous eût permis de l'imiter et de l'égaler : c'est l'impartialité absolue avec laquelle le poète assiste aux événements qu'il raconte. Il ne s'incarne jamais dans ses acteurs, comme est contraint de le faire un narrateur passionné ; il ne vit pas dans ses drames; il les réfléchit comme un océan réfléchit ses rives. De là cette froideur qu'on lui reproche, non sans justice.

Le poète a le droit de prendre parti dans les événements, d'aimer ses personnages ou de les haïr; il peut, sans rompre l'harmonie d'une œuvre épique, témoigner quelquefois de son propre

jugement et même de sa propre passion. Gœthe s'abstient presque toujours d'intervenir avec son cœur, ou, s'il intervient, c est avec une réserve qui équivaut à l'indifférence. La Révolution française est dans la perspective d'*Hermann et Dorothée,* comme le premier Empire dans celle de *Pernette;* c'est le fond du tableau sur lequel se développent l'action privée et les caractères. Gœthe a isolé tant qu'il a pu ses acteurs et lui-même de l'histoire générale de leur temps. J'ai placé mes personnages aussi près que possible des événements publics; sans rien ôter à leur passion personnelle, je leur ai donné toutes les passions de leur époque. Je n'ai pas caché les miennes. Est-ce incompatible avec les conditions sévères du grand art et de la beauté durable? Je ne le crois pas. En séparant l'expression de la beauté éternelle de celle des passions et des physionomies locales, on s'expose à revenir à ces types sans vie, à ces beautés de convention dont l'art moderne a voulu s'affranchir. Gœthe a eu raison de prendre Homère pour modèle de la vérité dans l'art et de l'éternelle poésie. Mais le plus sûr moyen d'être homérique à l'heure où nous sommes, ce n'est pas de calquer les formes d'Homère et de s'abstenir des émotions contemporaines qui plisseraient les fronts paisibles des Olympiens; il faut partager toutes les émotions du temps où l'on vit, comme les partageait le poète antique. On peut peindre simplement, largement, noblement toutes les passions, même celles de notre époque. Il ne suffit pas aux poëmes d'être beaux, il faut

encore qu'ils soient vivants, c'est-à-dire qu'ils attestent par quelque endroit les sentiments, les idées, les passions du siècle qui les produit. C'est pour nous le seul moyen de renouveler la poésie en apparence épuisée, et d'intéresser les lecteurs à venir comme les poëmes anciens nous intéressent. Sans cela, nous risquons, même les plus puissants, de nous égarer dans une simplicité artificielle, dans une naïveté de seconde main.

A travers l'admiration qui s'attache à Gœthe comme incomparable artiste, en face même de ce chef-d'œuvre d'*Hermann et Dorothée*, l'âme du lecteur se prend à regretter je ne sais quoi de plus pénétrant qui s'empare d'elle au contact de certaines œuvres d'un art beaucoup moins parfait, mais plus directement inspirées par la vie réelle. Dans un de ses derniers rapports sur les prix littéraires à l'Académie française, l'illustre secrétaire perpétuel, resté le maître de la critique française, disait sur Gœthe un mot qui éclaire vivement le côté faible de ce grand génie : « Plus alexandrin qu'homérique. » Ce jugement de M. Villemain sur l'ensemble de la poésie de Gœthe est applicable même à *Hermann et Dorothée*. L'affectation des formes homériques fait ressortir, au lieu de le voiler, ce qui peut manquer de vivant et de prime-sautier à ce charmant poëme. Si Gœthe se fût départi en l'écrivant de son implacable sérénité, de cette indifférence olympienne pour les préoccupations de son époque ; s'il était intervenu tant soit peu dans son œuvre avec son propre cœur

et ses propres passions, il eût échappé à ce danger commun, hélas! à tous les penseurs de notre temps : il eût été moins alexandrin qu'homérique. En l'absence de mille qualités qui manquent à *Pernette* pour qu'elle ose se comparer à *Dorothée*, l'auteur a mis dans cette œuvre toute la franchise et toute l'ardeur de ses sentiments personnels ; en un mot, tout ce qui pourrait lui donner la réalité vivante, à défaut de l'idéale beauté.

NOTE V

Entre la note précédente, écrite en 1808, et celle qui va suivre, une invasion sauvage a changé pour jamais les rapports de la France et de l'Allemagne. En vain l'on nous dira que la poésie et la science habitent une région sereine, au-dessus de toutes les querelles nationales et que l'échange des idées s'opère sans tenir compte du choc des sentiments; la haine impitoyable, l'hypocrite férocité des envahisseurs vient d'élever entre nos deux races une barrière que l'esprit lui-même ne doit plus franchir. Désormais, nous jugerons les écrivains de l'Allemagne aussi rudement que leurs compatriotes nous ont jugés toujours. La sympathie, la courtoisie françaises ne sont plus de mise vis-à-vis d'eux.

L'auteur de Pernette, persistant comme il convient dans son acte d'humilité personnelle vis-à-vis de Gœthe, s'empresse de retirer tout ce qui ressemblerait à de l'humilité nationale. Nous en avons trop montré, depuis cinquante ans, aux poètes, et aux penseurs d'outre-Rhin. Cette France si vaine, si frivole, si éprise d'elle-même, au dire de nos ennemis, qu'a-t-elle fait autre chose, depuis un demi-siècle, vis-à-vis de l'Allemagne, que de se constituer sa respec-

tueuse et trop naïve écolière ! Que faut-il donc de plus à l'épais orgueil des Germains que ces hommages dont n'a cessé de retentir pour eux la critique française depuis Mme de Staël ? Et c'es ainsi que la France haïssait l'Allemagne, en prodiguant les éloges à son génie, en négligeant, pour se mettre à son école, sa propre tradition nationale !

Certes, en toute chose, le grand homme d'Etat prussien sait mentir avec l'audace particulière aux fondateurs d'empires ; mais il a reculé les bornes de l'impudence germanique, le jour où il a osé parler à l'Europe de la haine qui couvait en France contre les Allemands. Hélas ! notre plus grand défaut, notre infériorité la plus évidente vis-à-vis des Teutons, c'est d'être incapables de haine. Durant une vie déjà longue et consacrée à l'étude morale de notre pays, je n'ai jamais pu découvrir en lui l'ombre d'une haine véritable contre un peuple étranger. Quelques phrases importées de Sainte-Hélène sur *la perfide Albion*, quelques refrains de vaudeville contre l'*Anglais*, voilà tous les témoignages de haine nationale qu'a donnés à l'Europe la nation à laquelle j'appartiens.

Quant aux *bons Allemands*, malgré une première invasion repoussée sous la République, malgré deux invasions triomphantes sous l'Empire, malgré les déprédations prussiennes et les ignobles sauvageries de Blücher en 1815, le peuple les avait oubliés, ou ne leur faisait pas l'honneur d'une sérieuse aversion. Les classes cultivées, depuis Mme de Staël, aspiraient à *germaniser*, comme on as

pirait, sous Louis XV, à se montrer Anglais. Nous avons, depuis lors, ressassé à tel point nos admirations tudesques et les noms de Gœthe, de Schiller, de Herder, de Kant, de Hégel, de Schelling, de Humboldt, de Mozart, de Beethoven, d'Albert Durer, etc., etc., que si nous étions doués du quart seulement de l'inconstance qu'on nous prête, tous ces grands hommes nous seraient devenus insupportables, rien que par l'abus qu'on a fait d'eux dans notre littérature. Notez bien que nous les citions presque toujours pour déprécier nos propres gloires. Nous avons, en France, l'admiration trop facile pour l'étranger; le Français est par essence *l'ami du genre humain*; et le mal dont nous mourrons, c'est le *cosmopolitisme*. Par qui sommes-nous accusés d'une haine persistante et provoquante, par cette haineuse, orgueilleuse, insolente race tudesque, qui se croit une espèce au-dessus de l'humanité.

Bons Allemands, j'ai pour mon compte, à vous faire une amende honorable bien complète : Je vous ai crus cinquante ans, sur votre parole, nos maîtres dans la poésie, dans la science, dans la musique et jusque dans la décence et la probité. Ceux d'entre les Français qui renonçaient à vous admirer dans vos chefs-d'œuvre, jugeant a distance trop grande de votre génie à leurs faibles esprits, vous tenaient au moins en bonne amitié bourgeoise. Quand nous glosions des défauts de nos voisins, comme nous le faisons des nôtres, quel sceptique, à travers d'inoffensives plaisanteries sur la bière et la choucroûte, eût osé révoquer en doute la droiture, la simpli-

cité, la loyauté, la bonhomie allemandes ? Aujourd'hui, à la lueur des incendies qu'ils ont allumés, nous avons vu clair dans l'âme des Germains, nous saurons, désormais, à quoi nous en tenir sur leur bonhomie.

Tout est faux dans l'âme allemande, comme cette bonhomie qui n'est qu'une grossièreté naïvement étalée. Si bien que, chez cette race teutone, toutes les qualités que nous avons vantées, toutes les œuvres dont nous avons voulu faire des modèles sont frappées de mensonge. Fausse sensibilité chez les poètes, fausse raison chez les philosophes, faux savoir chez les érudits, fausse honnêteté dans les mœurs, fausse bonhomie dans les caractères. Une seule chose était sincère chez ce peuple, la haine de la France, l'orgueil et la cupidité du barbare qui aspire à dépouiller un voisin plus riche que lui.

La France a tendu les mains, durant cinquante ans, à cette Allemagne imaginaire inventée par Mme de Staël, en haine de Napoléon. Le motif était louable, mais l'erreur aurait dû tomber, quand son excuse ne durait plus. Il fallait voir comment se moquait de nos admirations pour la sensibilité, pour la bonhomie allemandes, comment jugeait la méchanceté de cette race, un Allemand, expert en malice, mais d'une rare clairvoyance ! Henri Heine a vertement écrit sur ce sujet, mais il en causait encore plus vertement. De quel sourire écrasant accueillerait-il aujourd'hui tant de Français naïfs qui prenaient contre lui la défense de l'Allemagne !

Nos doctrinaires nous diront que la véritable Allemagne est mélangée de celle de Mme de Staël et d'Henri Heine. Il y a maintenant, pour connaître l'Allemagne, d'aussi bons juges et d'aussi bien informés que ces deux écrivains : ce sont tous les Français qui voient les Allemands face à face, hélas ! et dans la plus grande intimité, depuis quinze mois. Peut-être, il y a cent ans, cette Germanie des amoureux naïfs et des poètes, cette honnête Allemagne de Mme de Staël a-t-elle eu son existence réelle. Dans tous les cas, elle est finie depuis longtemps. La philosophie allemande, la poésie allemande, l'honnêteté allemande se sont ensevelies pour jamais dans le triomphe des armées allemandes en 1870 et 1871.

Ecoutez, ô poètes de l'Allemagne! cette prophétie d'un poète ennemi qui vous a beaucoup aimés, qui vous aime encore, malgré lui, dans une foule d'œuvres sublimes ou charmantes : Tenez pour certain, Allemands de la vieille Allemagne littéraire, s'il en reste encore, que votre patrie a fini de vivre. Saluez vos poètes, vos philosophes, vos artistes, vous n'en aurez plus d'autres. Ce que vous aurez, je l'ignore, ce que fabriqueront vos universités et vos usines d'outre-Rhin, nul ne peut le prévoir. Mais des poëmes, mais des symphonies, mais de grands livres de philosophie et d'esthétique, vous n'en ferez plus, cela est certain. L'Allemagne est finie, la Prusse commence. Vous ne fûtes jamais des Athéniens, mais vous avez pire que la Macédoine, et vous ne fonderez pas l'empire d'Alexandre ; vous resterez ce que vous étiez, même dans vos universités savan-

tes, des barbares frottés de grec, et ce que vous êtes devenus sous Guillaume et sous Bismarck, des bandits.

Mais laissons les princes voleurs de montres et de dentelles et les princesses receleuses; revenons aux penseurs, aux poètes, aux artistes, puisque la lutte est ici avec eux. Soyons sans haine et sans crainte, comme il convient à un juré; jugeons la poésie et la pensée allemandes comme nous jugerions celle des Hindous. La France a fait ses preuves d'impartialité littéraire. C'est juste le lendemain du jour où le grand critique allemand Schlegel parlait de Racine, de Corneille, de Molière avec une injustice touchant à la bêtise, c'est pour nous venger de ce dénigrement de notre génie national, que nous placions sur le pavois Gœthe, Schiller, Wieland, Uhland, Rucker, Herder, Kant, Hegel, Fichte... j'en passe, et des moins barbares. Nous qui avions *le Cid*, *les Horaces*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Britannicus*, *Andromaque*, *Athalie*, *le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *les Femme savantes*, nous prenions au sérieux *les Brigands de Schiller* et *le Citoyen général* de Gœthe! Nous, les héritiers d'Athènes nous cherchions des modèles dans vos interminables mélodrames bons pour la foire de Leipsick!

Schiller, le tendre Schiller, est un grand poète, sans contredit; nous avons trop de littérature et trop de loyauté française pour le contester. Mais, avec tout son génie, quel éclatant exemple de la fausse sensibilité allemande! Nous proposons ce sujet d'étude à un critique robuste qui ne craindrait pas de prendre le taureau par les

cornes : *De la fausseté du cœur humain dans les drames de Schiller.* Il est vrai qu'il s'agit ici du cœur allemand, et le cœur allemand n'est pas dans la poitrine, il est dans la tête.

Un cerveau très puissant, il faut le reconnaître, un abdomen plus puissant encore, voilà l'homme germanique. Le sentiment n'est chez lui, poète, artiste ou prince, que le lien par où communiquent 'abdomen et le cerveau. Aussi le plus vrai, le plus humain de leurs poètes est celui qui fait le moins parade de sentiment, c'est Gœthe.

Celui-là, du moins, ne nous trompe pas ; il se montre franchement *le grand païen,* c'est le nom que ses compatriotes lui ont donné. Il n'affecte pas les tendresses chrétiennes et les mille charités modernes. C'est un pur cerveau qui ne dédaigne pas ses organes inférieurs, mais qui les domine. Dans son incontestable grandeur, il représente le génie allemand tel qu'il est, moins le mensonge.

Nous, Français, restons justes et bienveillants, gardons l'esprit ouvert à tout ce qui est humain, mais n'ayons plus de partialité pour nos ennemis. Héritiers de la vraie civilisation, fils des Latins et des Grecs, ne prenons plus pour une admiration sérieuse et raisonnée la curiosité qu'inspirent à notre intelligence trop sympathique la poésie, les arts, la philosophie des barbares. Abjurons le cosmopolitisme qui nous a perdus. Voyez où nous ont conduits nos cordiales avances aux races étrangères ? Les premiers, nous avons dit à chaque peuple mon frère, et le Caïn germanique nous a ré-

pondu. Nous sommes coupables de nos propres blessures, notre sympathie pour l'étranger nous a rendus traîtres envers nous-mêmes. Redevenons ardemment, étroitement, exclusivement Français.

J'entends d'ici la réponse des doctrinaires de la libre-pensée et des sentencieux assassins de l'Internationale : Je n'en suis pas troublé.

Dans une vie déjà longue et consacrée tout entière à la poésie pure, sereine, désintéressée, nous croyons avoir appris, si notre cœur ne nous l'avait pas enseigné, à aimer tout ce qui est bon, à admirer tout ce qui est beau, à estimer tout ce qui est sincère et vraiment humain, d'où que cela vienne et sans acception de nationalité et de parti. Or, voici la conclusion pratique de toutes nos études et de toute notre vie, le précepte qui ressort pour nous des formidables événements de cette année :

Aimons la France avec plus de tendresse, avec plus de passion, avec plus d'emportement que jamais ! Nous, poètes survivants d'un âge meilleur, faisons ce serment : Le dernier battement de mon cœur sera pour la sainte, pour l'éternelle France ; j'userai le dernier souffle de ma poésie à susciter la haine nationale contre les envahisseurs germaniques, contre la race d'aventuriers corses qui a déchaîné ces barbares sur notre patrie, contre l'infâme démagogie, ouvertement complice de la Prusse, qui s'efforce de détruire et de déshonorer la France.

Lyon, 10 novembre 1871.

TABLE

Pages.

Dédicace..... v

Préface..... ix

CHANT PREMIER

Les Fiançailles..... 1

CHANT DEUXIÈME

Le Soldat de l'an II..... 33

CHANT TROISIÈME

Les Réfractaires..... 55

CHANT QUATRIÈME

Pierre et Pernette..... 85